B. VI
57

F.C.
B. 582 u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainsi que les Mœurs, les Usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JUILLET, 1782. 1er. *Vol.*

209723
4. 3. 27

A PARIS,
AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;
AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire-Imprimeur, rue Christine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

ARNOLD ARBORETUM
HARVARD UNIVERSITY

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JUILLET, 1782. 1er. *Vol.*

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

MAHOMET-LE-GAUCHER,

ROI DE GRENADE.

Nous tirons ce morceau d'un vieux Livre Espagnol fort peu précieux, & probablement

fort inconnu. Il y fait nombre, avec des Nouvelles tout-à-fait communes, dont il mérite d'être séparé. Le titre qu'il porte dans ce Recueil est un Proverbe qui dit : *Amor de padre, que todo otro es ayre.* Amour de père ; tout autre n'est que du vent. On ajoute que c'est une histoire fidellement traduite des Chroniques Arabesques : nous ne garantissons point la fidélité de l'Auteur Un Roi qui se fait Précepteur de son fils est une sorte d'être qui a bien l'air de n'appartenir qu'au Roman.

MAHOMAD ABEN-AZAR *el irquierdo*, ou le Gaucher, fut le quatorzième Roi de Grenade. Il obtint la Couronne par le droit de la capacité. On ne respectoit pas beaucoup alors celui de la succession ; presque tous ses prédécesseurs avoient été égorgés, empoisonnés, ou dépossédés.

Trente familles, divisées, ou plutôt réunies en factions, ébranloient en même temps les fondemens de la puissance souveraine & ceux du Royaume. Toutes les passions, qui entraînent de grands mouvemens, étoient allumées ; tous

les intérêts croisés; toutes les règles violées; & le despotisme ne pouvoit plus gouverner qu'avec des rênes sans cesse embarrassées, ou trop lâchement flottantes, ou serrées avec trop de rigueur & d'orgueil.

Mahomet se flatta de retrouver les instrumens d'un pouvoir plus solide. Il s'étoit fait distinguer dans la famille des Aben-Azars comme un Chevalier plein de courage & de fierté; mais plus rempli de sens, magnanime, profond, dur, superbe, inflexible. Ces dispositions sévères lui méritèrent le regard des Zegris, & lui firent aussi préférer cette faction à celle des Abencerrages, plus brillans & plus aimables, mais trop frivoles & trop incapables d'affaires par le goût qui les portoit aux batailles & aux plaisirs.

Rien n'est plus beau ni plus heureux que d'avoir une grande confiance en soi-même. Mahomet se regarda comme Roi, dès qu'il se fut jugé digne de l'être. Il s'aida de l'art & du bras de Zegris pour atteindre au sceptre; & dès qu'il le tint, il le fit sentir à tout le monde.

La reconnoiſſance eſt ſans doute une vertu dans les hommes ordinaires: mais peut-elle toujours régler les actions des Rois? Mahomet, dont le caractère étoit un peu exagéré, avoit coutume de dire que ſi l'idole, au moment où on l'adore, pouvoit avoir un ſentiment, ce ſeroit celui de l'ingratitude contre l'ouvrier qui la fit ce qu'elle eſt. Il connoiſſoit le cœur de l'homme, plutôt que les vertus.

Dès qu'il ſe vit placé ſur le Trône, il crut qu'il étoit de ſon devoir, autant que de ſa dignité, de ne plus reconnoître que des Sujets. Il penſa que qui l'avoit élevé, pouvoit n'avoir ſongé qu'à ſe faire un bel inſtrument; & ſa politique lui enſeigna que favoriſer un parti ſur deux, ce ſeroit ſe faire l'eſclave de l'un, le tyran de l'autre, & peut-être des ennemis de tous les deux. Il ne ſe dit point comme cet Empereur de Rome: *Qu'on me haïſſe & qu'on me craigne;* mais il ne rechercha ni la haine ni l'amour, deux choſes qu'il ſuppoſoit n'être que l'effet d'une diſpoſition plus ou moins favorable des aſtres.

Il voyoit tous les hommes comme des animaux ingrats, dont l'affection même eſt une charge importune ; & il penſa que ſi ſe faire aimer pouvoit avoir quelque douceur, régner ſouverainement étoit plus grand, plus flatteur & plus sûr.

Mahomet s'appliqua donc à ne faire que des choſes inattendues, qui commandent la vénération, & qui forment une réputation de grandeur. Sans l'éclat de la renommée, la Couronne n'eſt en effet qu'un ridicule ornement de théâtre ; il fait la force de l'homme & des Empires : & ſans lui, tout mérite eſt perdu. Au milieu des troubles, au moment où toutes les idees s'élèvent, & où les paſſions montent dans les extrêmes, une ſage modération n'eût paru qu'une foibleſſe & une odieuſe impuiſſance. Mahomet voulut éclater ; & alors il dut, comme les Héros, tirer ſes règles des momens : car il n'y a que la ſageſſe qui ſoit de tous les temps.

En réglant ſa conduite d'après ſon ſyſtême, il ſe prépara le règne le plus orageux. Les Zegris perſécutèrent un ingrat, les Abencerrages une créature

des Zegris. Ces deux grandes factions n'avoient pas encore épuisé tous les moyens d'effrayer l'autorité arbitraire : elles en employèrent de vigoureux contre Mahomet ; & le Roi, malgré toutes les ressources d'une ame énergique & d'un talent exercé, ne put lutter que quatre ans contre les forces de l'hydre révoltée.

Tout ne vient pas à souhait pour le génie ; & il y a bien des choses qui dépendent de la fortune. Un esprit humble l'eût attendue ; un esprit fin eût tourné autour d'elle ; un grand cœur eût passé en avant : mais un homme comme Mahomet savoit que cette fortune est une joueuse bizarre qu'il ne faut pas rebuter, en refusant de lui laisser gagner quelque chose ; qu'on doit laisser au ruisseau, grossi par les orages, le temps d'opérer lui-même son écoulement ; que résister à tout, quand on a tout contre soi, ce n'est plus courage ; & que la gloire d'un Roi n'est pas de se perdre, mais de savoir se ménager.

Il céda, mais sans regret & sans foiblesse. Il attendit du temps une arme favorable : il est des cas où la faulx du

Temps eſt en effet ſupérieure à la maſſue d'Hercule.

On nous apprend que le Monarque ſauva ſa tête & ſa dignité tout enſemble, par un trait de hardieſſe que nous allons rapporter.

La conjuration qui s'étoit formée contre lui n'étoit plus un myſtère. On s'étoit aſſemblé dans la maiſon d'un Chevalier puiſſant, qui ſe nommoit Abenalmao; c'étoit lui qui avoit ourdi la trame, & qui, de la part des Zegris, ſe propoſoit pour ſucceſſeur. Mahomet apprit qu'on avoit déjà décidé de ſa vie, & qu'on ne retardoit l'exécution, que parce qu'on s'échauffoit ſur le choix du nouveau Maître. Il vit ſon ſalut dans cette déſunion des eſprits; il y vit auſſi ſa vengeance: il alla fièrement ſe préſenter au milieu des conjurés, & il leur dit:

—Je vous apporte le ſceptre de Grenade; mais c'eſt en exerçant mon autorité ſacrée, que je veux vous le rendre: c'eſt comme Roi que j'annonce ma volonté de ceſſer de l'être. Je prononce encore, & mon dernier ordre eſt une ſentence de mort contre Abenalmao,

rebelle envers la Patrie, auſſi-bien qu'envers moi. Si ma volonté rencontre ici de l'oppoſition, je garde ma puiſſance royale pour la détruire; & ſi l'on veut ma tête avec ma couronne, je demande, ajouta-t-il, en faiſant briller ſon ſabre, que le plus hardi s'avance pour la lui donner—.

Abenalmao lui-même répondit à ce diſcours par ces paroles: —Mahomet, ſi vous n'êtes ni un enfant ni un inſenſé, quand vous parlez ainſi, comment voulez-vous qu'on vous appelle? —Roi, lui replique Mahomet—. L'admiration ſuſpendit tous les ſentimens. Il eſt de ces hommes en qui la Nature a plus particulièrement imprimé le ſceau de ſes priviléges, qu'on eſt forcé de reſpecter.

Le Héros, qui s'apperçut encore de ſon aſcendant, reprit la parole en homme qui ſavoit ſuivre ſes vues; & il avança que, pour le bien de ſon ſucceſſeur, & pour le repos de tous, il perſiſtoit à exiger la mort d'un ambitieux trop accoutumé aux noires intrigues; qu'il renonceroit enſuite au droit de Maître, pour reprendre celui de Che-

valier, & appuyer de son suffrage le nouveau Roi que les Abencerrages promettoient; qu'il étoit juste & avantageux de balancer le crédit avec scrupule; & que c'étoit à eux d'obtenir la prépondérance qu'avoient eue les Chevaliers Zegris, lorsqu'ils l'avoient honoré de leurs services quatre ans auparavant; qu'il savoit néanmoins que Mahomad Azarque, en faveur de qui il se déclaroit, venoit d'une famille de Rois de Tolède, ennemie des Rois de la sienne, jadis établie dans Séville: mais que ses liaisons étendues dans les Cours d'Afrique, sa sagesse & son esprit conciliateur, devoient le rendre cher à tous les Grenadins, dans un temps où ils avoient besoin de la paix intérieure & de toutes sortes de secours contre la force & les ruses abominables des Chrétiens.

Ce que Mahomet savoit aussi, & ne disoit pas, c'est que ce discours lui faisoit des amis de tous les Abencerrages, plus fidèles que les Zegris; c'est que Mahomad Azarque étoit trop foible pour le fardeau qu'il lui remettoit; c'est

que les Zegris ne tarderoient pas à conjurer encore, & à lui retracer, en dépit d'eux, un chemin pour revenir au Trône dont il s'éloignoit. Tout le monde ayant déféré tant à ſes ordres qu'à ſes intentions ſecrètes, notre Héros ſe retira, comme un Roi qui venoit de commander à un autre de régner un moment à ſa place.

Il ſe retira dans le ſein de ſa famille. Il y retrouva deux objets, qui avoient amolli la ſévérité de ſon caractère, ſon fils & ſa Maîtreſſe.

On nous dit qu'il n'y avoit pas alors d'homme plus aimable que le jeune Iſmaël; mais que ſon père n'aimoit en lui qu'une heureuſe diſpoſition d'eſprit, ſans ſe ſoucier beaucoup d'une diſpoſition de corps ſupérieure.

Une roſe paroît pompeuſe au développement de ſes feuilles, & n'a qu'un attrait ſtérile. La Nature condamne la roſe & la beauté à ne rendre que des épines aux mains qui les cultivent.

On nous fait auſſi un portrait bien intéreſſant de la tendre & belle Alphaïſouli; elle eut le don des vers, & l'art

de tous les instrumens. Comme la Sapho des Grecs, la Sapho Maure n'aimoit qu'un insensible. Mahomet n'étoit pas un homme à se laisser séduire par les douces émotions de l'Amour. Alphaïsouli fut infortunée, pour avoir trop intéressé son ame en faveur d'un ingrat qu'on n'intéressoit point par l'amour. Quelle est la femme sensible, qui n'a pas été trompée par son cœur! & quel est aussi l'homme tendre, qui a recueilli sans amertume les fruits de sa tendresse! Ce ne sont pas les cœurs qui rapprochent les sexes; & les unions parfaites n'existent plus que par le charme des illusions. Il n'est pas de peine égale à celle qu'éprouvoit Alphaïsouli, égarée par son cœur, & éclairée par une ame qui ne pouvoit lui fournir une seule erreur pour la consoler. On pense que nous ne devons qu'à ses douleurs les Poësies naïves & si touchantes qui portent son nom (1).

(1) Les vers d'Alphaïsouli sont conservés, en manuscrits Arabes, dans plusieurs Bibliothèques d'Espagne. On les connoît par quelques essais de Traduction.

Quand le jeune Iſmaël & cette douce Alphaïſouli revirent le Monarque dépoſſédé, ils ne ſurent compatir à ſon malheur que par des plaintes & par des larmes. Mahomet eſſuya d'un baiſer les yeux de ſa Maîtreſſe: mais il tourna ſur ſon fils un regard plein de majeſté; & il lui dit: — La Nature n'attacha d'intérêt qu'aux pleurs des femmes. Je veux qu'un homme ne s'afflige ni pour lui-même, ni pour autrui: je ſuis étranger à ton égard; & ſi déjà tu t'attaches à moi par un lien, c'eſt le ſigne de ta foibleſſe.

Iſmaël, vous ne m'avez apporté aucun plaiſir en venant au monde; mais en devenant homme, vous pourrez me faire aimer votre exiſtence. Il eſt temps que je m'occupe de vous; il faut acheter le plaiſir, & payer d'avance celui qu'on reçoit des femmes & des enfans. J'acheterai, par mes ſoins, celui que je ſouhaite recevoir de vous; & ſi je réuſſis à vous faire une ame, vous aurez quelque jour un trône plus brillant que celui que j'ai perdu.

— Ah! mon père, lui dit le jeune homme, qu'a-t-on perdu quand il reſte

un nom tel que le vôtre ! Les qualités éminentes ſont la majeſté même ; & l'on retrouve tout, quand on ſait, comme vous, ſe retrouver ſoi-même dans l'adverſité.

— Iſmaël, ton diſcours a flatté mon cœur & mon oreille, lui dit Mahomet. Oui, l'Eſclave eſt Roi, quand il eſt aſſez habile pour gouverner ſes Maîtres ; & le véritable Empire eſt celui qu'on a ſur les eſprits. Mais il nous faut de la patience, un ordre, de la meſure. Je vois que ta mémoire eſt meublée de préceptes, & que ta tête n'eſt pas encore faite pour les appliquer. Travaillons, mon fils ; je reprendrai bien ma couronne : mais je t'avertis que tu ne l'auras jamais que tu ne ſaches me la prendre à ton tour. Je te pardonnerai d'être un ingrat, ſi tu deviens un grand homme—.

Quelque temps après, il lui dit encore : — Quiconque eſt ambitieux de talens ou de renommée, doit renoncer un moment à la terre qui le porta la première. Le gîte n'eſt fait que pour les animaux. Errer dans cet Univers, c'eſt nous mettre dans les ſentiers de la

gloire ; c'eſt nous ouvrir la porte de l'école du monde ; c'eſt nous placer au milieu des tréſors fleuris de la ſcience. Il n'y a que les enfans, les vieillards & les femmes, trois ſortes d'êtres en qui le ſens eſt perdu, qui craignent de poſer le pied ſur une terre étrangère. On n'apprend rien entre quatre murailles. Partons—.

Deux chevaux & un Eſclave compoſèrent tout l'équipage de nos Voyageurs. L'aimable & toujours malheureuſe Alphaïſouli ne put obtenir la douceur de les ſuivre. Sa naiſſance avoit coûté la vie à ſa mère ; le ſort des batailles venoit de lui ravir ſon père : il falloit qu'elle fût encore orpheline de ſon Amant.

Mahomet conduiſit ſon fils en Afrique. Il le promena de Ville en Ville ſur toute la côte, enrichiſſant ſa tête, aiguiſant ſon eſprit, enflant ſon courage par des exemples, formant ſon intelligence à concevoir, & accoutumant ſes yeux à ſurprendre les reſſorts cachés de tous les effets dont il le rendoit témoin.

Après avoir franchi les montagnes qui portent le nom d'Atlas, ils deſcen-

dirent dans les plaines vaſtes, arides & brûlées du Biledulgerid. Ils examinoient par quelles inſtitutions on peut venger un climat des rigueurs de la Nature. Ils deſcendirent juſqu'à Tafilet, le long des bords toujours verds du fleuve qui porte le même nom: & ce fut-là qu'ils ſe reposèrent un moment de leur courſe.

— Tu l'as vu, diſoit Mahomet à ſon fils; le genre humain eſt une bête qu'il faut gouverner par les idées; & tu peux maintenant concevoir comment toutes ces Villes ſont ſorties de terre; comment cette terre s'eſt couverte de richeſſes; comment le génie crée, perfectionne, entretient, domine; & comment des millions d'hommes obéiſſent à un ſeul. Ce ne ſont pas leurs mains qu'on enchaîne; c'eſt dans leur eſprit qu'on attache le lien. Elève donc ton eſprit au-deſſus de tous ces eſprits obéiſſans. L'art d'imprimer des idées doit être la première étude des Héros; elle ne ſe fait que dans le livre de l'expérience. Tous les livres écrits ſont des priſmes, à l'aide deſquels on multiplie les couleurs qui aveuglent les yeux;

laiſſe-les à la foule imbécille. Le tien eſt au fond du cœur des hommes; pour y ſavoir lire, commence par épeler dans leurs actions.

On ne fait rien ſans ſcience ; & il eſt vrai pourtant que perſonne ne peut ſavoir tout. Mais il eſt une adreſſe ſingulière d'apprendre ſans fatigue, & de s'emparer de la ſcience des autres; c'eſt le privilége de la ſupériorité, que de s'environner de tous les bons eſprits, de tous les grands talens, de s'en ſervir & de ſoumettre les ſages même à ne penſer que pour notre profit. Fais-toi donc un eſprit de ſagacité, qui démêle dans chaque tête ce qu'il y a de bon pour tes intérêts.

Ferme les livres; mais que ta tête ne repoſe jamais. L'horloge travaille continuellement, & en ſecret, & en ſilence. L'heure qu'il frappe eſt le réſultat de ſon opération, bien ou mal meſurée. La parole qui ſortira de ta bouche, l'action que tu feras, m'apprendront ſi les reſſorts de ta tête ſe ſont repoſés, ſi l'horloge a marché trop vîte ou trop lentement.

La vie de l'homme n'eſt qu'un combat perpétuel contre la malice de l'homme, de la force contre la foibleſſe, de la fineſſe contre l'imbécillité. Sois donc fort pour n'être pas vaincu; ſois intelligent pour n'être pas trompé. Supplée à la force par le courage; à l'intelligence par la réflexion & l'incrédulité. Ne vois pas ce qu'on te montre; n'entends pas ce qu'on te dit : mais pénètre ou ſuppoſe toujours un autre artifice dans celui que tu découvriras. Songe ſur-tout que dans toutes les affaires, l'abſence de l'artifice eſt l'artifice même, & le piége le plus ſubtil.

Nous allons vivre avec les hommes. Je t'apprendrai quelque jour, par mon exemple, comment il faut traiter avec eux. En attendant, je t'avertis que la couleuvre n'avance qu'en ſe repliant, & en trompant l'œil qui l'obſerve; la queue même ne ſait pas où la tête doit la conduire : la tête viſe à un point, & ſe lance vers le point contraire, ſans laiſſer aucune trace de ſa marche. Iſmaël, la couleuvre eſt un ſymbole de prudence, mais non pas de diſſimulation.

Le renom de diſſimulé eſt plus dan-

gereux en affaires que celui de ſot. Trop de défiance eſt petiteſſe ; trop de confiance eſt imbécillité. Approuver tout, c'eſt ignorance ; n'approuver rien, c'eſt ignorance encore, & ſouvent méchanceté. Accoutume ton eſprit à juger de tout par une idée priſe du moment, & par un ſentiment juſte de la grandeur & de l'utilité.

Fuis les douceurs, & la molleſſe, & la facilité. Tout eſt âpre, tardif & mal-aiſé dans les affaires. Exerçons-nous à manier les épines, ſi nous ne voulons pas être trop ſenſibles aux piquures. L'expérience émouſſe toutes ces pointes, qui découragent les Héros novices. Expérience & courage, attention & ſagacité, voilà nos règles; & par rapport à ce qui dépend de la deſtinée, la maxime du Sage dit : Moi & le Temps, nous faiſons deux pour tenir tête à tout le reſte—.

Iſmaël avoit un eſprit capable de ſe détailler ces leçons, une ame aſſez robuſte pour ſuivre le mouvement que lui donnoit ſon père; mais il avoit un cœur foible qui devoit tout gâter. Mahomet ne tarda pas à s'appercevoir que

le jeune homme cédoit un peu trop à la ſenſibilité. Il avoit, comme nous l'avons dit, un charme noble répandu ſur ſa figure, dans ſa parole, & ſur toute ſa perſonne. Une Beauté très-jeune encore, trop ſimple & naïve, ſe laiſſa frapper de ce charme victorieux. Quand une femme eſt ſéduite, elle a bientôt l'envie de plaire; & dès qu'elle en a l'envie, elle en a le ſecret contre un homme ſenſible. Elle rendit à Iſmaël la moitié du poiſon. Il lui trouva toutes les perfections, puiſqu'elle étoit tendre, tous les charmes, puiſqu'il étoit aimé: & ce fut une Divinité pour lui, dès qu'elle ne fut plus ſévère. Iſmaël avoit tout mérité & tout ravi; & il avoit changé depuis l'époque de ſon bonheur.

L'Amour avoit amolli ſon regard, adouci les couleurs de ſes joues; ſa voix ne s'échappoit plus qu'avec pudeur; ſa contenance étoit plus modeſte, & tous ſes membres, dénoués avec plus de graces, n'avoient plus ni la vigueur ordinaire, ni la noble préciſion de leurs mouvemens. Tout ſe dénaturoit; ſon caractère prenoit de la ſoupleſſe; ſon humeur, libre & fière, devenoit iné-

gale, mélancolique. Le cœur travailloit, l'intelligence reposoit, l'esprit étoit livré tout entier à l'unique affaire de l'amour.

Mahomet avoit alors conçu des projets qui lui faisoient une nécessité de porter ses pas vers l'Egypte, Il annonce à Ismaël qu'il faut s'éloigner de Tafilet. Il le voit sérieux, & plongé dans une indécente réverie. Alors il lui demande s'il est aimé ! Un Amant est un aveugle, qui, ne voyant point, s'imagineroit n'être point vu. Il croit son secret bien caché dans son cœur, tandis qu'il est sous les yeux de tout le monde. Le jeune homme rougit pour toute réponse.

— Si vous êtes aimé dans ces contrées, poursuit le sévère Mahomet, il faut y demeurer ; je vous y laisserai quelques-unes de mes affaires, qui vous délasseront des fatigues de l'amour —. La réponse du tendre Amoureux fut de rougir encore. — Je vous vois, mon fils, reprit le grave Instituteur, dans un état qui m'inspire du respect. Un Héros qui rougit, me semble digne d'être contemplé. — Oui, dit enfin Ismaël ;

oui, mon père, je vous ſuivrai; je me punirai : vous me rendrez mon ame & le cœur que j'ai perdu—. Il détourna ſes yeux, & un long ſoupir termina cette réponſe.

— Elle eſt belle ſans doute, reprit Mahomet ! — Nous nous aimons, répondit Iſmaël. — Il faudra donc que je la ſuppoſe digne de vous, mon fils?— Ah ! mon père, vous la connoiſſez; vous avez admiré ſa beauté, loué ſon eſprit, vanté ſon innocence. C'eſt Lela-Mariemah; cet Ange que le Prophète a ſans doute envoyé du Ciel, & qui ſe feroit adorer par vous-même, en dépit de votre auſtérité—.

Mahomet ſourit. — Ne ſuis-je pas amoureux auſſi, repliqua-t-il? & croyez-vous, Iſmaël, que je puiſſe tranſporter mes adorations à une autre qu'à ma belle Alphaïſouli? Aimez, & demeurez dans cette Cour de Tafilet. Je ne crains rien de votre amour; je ſais que les Héros aiment autrement que le reſte des mortels. C'eſt ſur une femme qu'un élève de votre âge doit s'eſſayer à l'art de gouverner. L'homme ſe développe avec

la Beauté ſage. Il réſulte de la ſoumiſſion tendre d'un jeune objet, une fierté ſecrète qui ſe nourrit au cœur de l'Amant heureux. Il devient, après la première épreuve de ſon ſexe & de ſa ſupériorité, plus noble, plus ſérieux, poſé, diſcret & penſant; il faut dominer, pour acquérir de la prépondérance & de la confiance en ſoi. Prenez garde pourtant; en amour, l'homme joue à jeu découvert; & la Beauté la plus inhabile eſt preſque toujours sûre de le gagner—.

Mahomet partit. Le tendre Iſmaël ſe plaignit, pour la première fois, du ſentiment qui lui promettoit du plaiſir à être ſéparé de ſon père; mais celui-ci avoit ſa raiſon pour l'abandonner au milieu des étrangers. Nous avons, dans la jeuneſſe, un malheureux penchant à nous coller à des appuis, & à ne rien faire que par la force des autres. C'étoit pour apprendre à ſon fils à tirer ſes ſecours de ſa propre ſuffiſance, à ſe faire de l'expérience; & c'étoit en même temps pour le châtier de ſon amour, qu'il le livroit à ſon incapacité.

Hélas! quelle erreur ſe châtie mieux par

par elle-même que celle de l'amour ! L'art de le guérir n'eſt pas d'y appliquer un remède ; aucune adreſſe ne peut éclaircir les eaux de la fontaine lorſqu'elles ſont troublées. Mahomet, comme le bon Médecin, en ſavoit aſſez pour ordonner, comme pour ne rien ordonner.

Il ſavoit que la ſenſibilité s'enracine dans nos cœurs comme une herbe céleſte, douce & fleurie; mais qu'elle ſe dénature en nous, & devient un poiſon pour notre trop foible humanité; poiſon des jours, des talens & des ſublimes vertus, qui conviennent aux Héros. Il n'ignoroit pas non-plus qu'on ne peut être bien corrigé que par ſa propre leçon; & que dérober à la bouche d'un malade la liqueur qui doit lui devenir funeſte, c'eſt l'en altérer davantage. Il permit à Iſmaël de s'enivrer, afin qu'il éprouvât ce que coûte la ſuite d'un triſte plaiſir.

Ce Roi, qui l'étoit encore par ſon caractère, s'en alloit ſans ſuite, & ſans beſoin de protection, la tête pleine de l'idée de remonter au Trône, mais au-

dessus du Trône, au-dessus de tout, & du sort même à qui il défendoit d'approcher jusqu'à son ame.

Il traitoit avec les hommes, & se regardoit au milieu d'eux comme un Maître dans son verger, reconnoissant chaque arbre, & se réservant la jouissance de chaque fruit. Il ne distinguoit ni bons ni méchans; car tous les hommes ne sont que des instrumens pour qui sait les employer; & il fuyoit seulement les malheureux, dont l'ame est ordinairement dégradée, & porte la contagion.

Il observoit les esprits, & s'accommodoit à eux, mais sans ce caractère de souplesse, qui fait du Héros un Protée. Il pénétroit les intentions souvent par la contrariété, quelquefois par une louange noble, tantôt par une imprudence affectée, & tantôt par une démonstration de sincérité qui engageoit à le tromper. Il ne visoit point à attirer les cœurs sur les lèvres; mais il descendoit lui-même au fond des cœurs.

Il achetoit les volontés par des mots, des regards, de l'espoir, & des bien-

faits. Pour gagner une ame honnête, il lui témoignoit de la confiance; & pour s'emparer d'un grand cœur, il se soumettoit à en recevoir des services.

Il développoit en grand maître ses plans & son système, & gardoit toujours une idée supérieure à celles qu'il annonçoit. Il se réservoit pour les opérations éclatantes, & faisoit opérer des mains subalternes dans le secret des préliminaires. Il marchoit avec défiance dans les affaires les plus faciles, & avec tout son courage dans celles qui étoient contrariées par des difficultés.

Il se montroit toujours noble, grand & fier, persuadé que les ames hautaines plaisent encore davantage que celles en qui l'on ne rencontre que souplesse & condescendance. Il ne cherchoit point à briller sans cesse pour éblouir; mais il se faisoit voir quelquefois comme le soleil toujours beau, & qu'on regarde mieux lorsqu'il cache un peu de sa splendeur.

En s'arrêtant dans cette conduite, Mahomet amassoit sur sa route de la science, de la renommée & des partisans; & tandis qu'il préparoit sa gloire,

ſon fils Iſmaël perdoit la ſienne dans les bras de l'amoureuſe Lela-Mariemanh, de cette innocente fille qui devoit un jour le trahir, & qui lui gardoit autant de douleurs, qu'elle lui procuroit alors de plaiſirs. Lela étoit tendre, ſincère & fidelle : mais ce n'étoit qu'une de ces femmes communes, qu'un nouvel objet vient enflammer ſans peine, & qui reçoivent les impreſſions de la haine avec auſſi peu de raiſon que celles de l'amour. Toute femme ſenſible eſt néceſſairement née pour l'inconſtance : la Nature a fait ſon cœur pour le mouvement; &, à-moins que ce cœur ne ſoit malheureux, il ſe dégoûte de l'uniformité des plaiſirs.

Iſmaël, comme tous les jeunes gens, aimoit les cœurs ſenſibles. Il faut être homme, pour bien goûter la douceur que procurent l'eſtime & les reſpects. La jeuneſſe eſt condamnée à n'être heureuſe que par la bienveillance, & par un ſentiment plus doux. Auſſi le jeune Elève avoit-il négligé cet eſprit de domination qui lui avoit été ſi bien recommandé; il ſe ravaloit dans une molle familiarité; & il ne paſſoit plus un jour,

une heure hors de la dépendance de ſes propres caprices, & de ceux d'une enfant.

L'Amour eſt un Dieu jaloux, qui veut toujours exclure, & ramener tout à lui-même. Iſmaël s'étoit borné à une ſeule idée, qui régloit toute ſa conduite. Il ne connoiſſoit plus d'affaires que celles de ſon cœur : tout lui paroiſſoit ou pénible, ou futile; & ſi, par reſpect pour les ordres de ſon père, il ſe déroboit un moment pour ſe donner au travail des négociations, il s'en acquittoit mal. Son génie, plongé dans les torrens de l'amour, n'avoit plus aſſez de forces pour le ſervir. Toutes ſes penſées ſe perdoient dans la ſeule penſée du plaiſir; & ſa langue même ne ſavoit plus ſe prêter à un autre emploi qu'à celui d'exprimer ſon amoureux délire.

L'infortuné ſentoit quelquefois ſes maux : mais il les chériſſoit; il révéroit ſa paſſion : c'étoit le ſot Eſclave qui traîne une chaîne brillante avec orgueil; &, quoiqu'il fût ſoumis à toutes les viciſſitudes d'un commerce amoureux, quoiqu'il fût tourmenté de deſirs, de crainte, de jalouſie, quoiqu'il avalât

plus de larmes que de filtre enchanteur, il aimoit ſon breuvage ; & il lui falloit, comme à Mithridate, tous les jours de ſa vie une part de poiſon.

Lela, fille jeune & naïve, avoit donné de la célébrité à ſa tendreſſe. Elle avoit une mère & des parens, qui réſolurent de lui donner un époux uniquement par cette raiſon : elle ſe vit tout d'un coup ſurveillée ; mais l'amour ſait bien échapper aux prétentions. Nos deux Amans, plus contrariés, s'aimoient avec plus d'opiniâtreté. Iſmaël ne dormoit plus, & paſſoit les nuits & les jours à chercher les occaſions de la voir. Hélas ! qu'une fille eſt bientôt laſſe de la contrainte ! Le caractère de ſon ſexe eſt de vouloir tout faire avec liberté. Un ſoir, elle vit Iſmaël de ſon balcon. Il ſe promenoit ſeul, rêveur, bien triſte. Il apperçoit Lela, s'approche d'elle, ſoupire, & tremble du preſſentiment de ſon infortune.

—Eſt-il vrai, Lela, lui dit-il ; eſt-il bien vrai que votre cœur change ; qu'on vous marie dans Tafilet ; que vous obéiſſez ; qu'il faut que je meure de vous avoir perdue—? Lela ſe mit à pleurer.

—Consolez-vous, Ismaël, lui répondit-elle; cherchez une fille moins malheureuse; votre cœur est d'un prix que des Reines même ne dédaigneront pas : nos amours sont à leur terme. — Cruelle! cruelle Lela, s'écrie l'amoureux Prince. —Vous savez, ajouta-t-elle, combien j'ai dévoré de chagrins pour vous. Allez, Ismaël; souvenez-vous que je vous aime, & souffrez que je vous abandonne. — Lela pleure encore en prononçant ces paroles, & ne veut plus parler.

Une femme a de l'art jusques dans sa sincérité. Les larmes que répand Lela enflamment le malheureux Ismaël; son bonheur n'est pas encore perdu, puisqu'on l'aime encore. Il se proposera pour époux; il punira l'imbécille audace d'un rival; il ravira l'objet qu'il adore, à toutes les puissances de la terre. C'est ce qu'il répond à Lela; & puis, en pleurant, en gémissant, il ajoute : —Non, Lela; non, il n'est pas possible que vous changiez, que vous perdiez le souvenir de l'infortuné qui vous parle; que vous m'ôtiez la vie en m'ôtant tous mes plaisirs.

— Ton cœur, ô Lela, poursuit-il,

n'eſt pas fait pour la perfidie, ni pour l'ingratitude. Songe combien tu ſerois parjure, en obéiſſant à ton aveugle mère, ingrate en déchirant un cœur qui t'aimera toujours. Tes paroles, tes ſermens ſeroient-ils auſſi légers que les airs qui les ont entendus? Rappelle-toi, Lela, toutes les ſaintes faveurs que tu m'as prodiguées dans tes tranſports; les oublierois-tu, quand elles ne peuvent s'effacer de mon ſouvenir? Rappelle-toi toutes ces tendres impatiences que tu éprouvois à m'attendre, tous ces plaiſirs qui te ſembloient ſi précieux en me voyant arriver, & ces douces inquiétudes qui t'agitoient lorſque j'attendois moi-même, lorſque j'étois triſte, lorſque j'étois même dans tes bras. Tu ne veux plus d'un malheureux; mais ces murs que tu maudiſſois, les nuits que tu remerciois, l'horloge que tu implorois, le calme des airs, les orages, tout, ô ma Lela, te fera ſouvenir d'Iſmaël. Tu ne te lèveras point que tu ne penſes à l'Amant que tu devois voir; tu ne te coucheras point que tu ne regrettes l'heureux Amant que tu avois vu; tu n'écriras point que tu ne jettes la plume

qui jadis n'étoit occupée que pour lui; tu ne verras point d'homme que tu ne te rappelles les traits de celui qui t'aimoit; tes yeux auront besoin de le revoir; ta bouche aura soif de ses baisers; ton cœur oppressé, importun, te redemandera le sien à tous momens; & si le nuage de la tristesse vient obscurcir tes charmes, si ton miroir te montre la larme qui coulera sur ta joue, tu te diras: Il pleure aussi; c'est moi qui le fais pleurer, & nos larmes ne se confondent plus —.

C'étoit à ces puériles occupations, à des plaintes, des querelles & de honteux raccommodemens, qu'Ismaël employoit toutes ses heures; & cependant son père revenoit, & il étoit prêt à lui demander compte de son temps.

Ismaël est un jour rappellé par Lela. Les deux Amans se rencontrent dans un jardin, sous des ombrages, sur une herbe fraîche, près d'une eau qui murmure, & sous l'étoile favorable à la volupté. Lela tient une guirlande dont elle enchaîne son Amant; Ismaël l'enchaîne de ses bras: ils confondent leurs regards, leur voix, leur haleine; ils

ne découvrent que des charmes en eux, des charmes dans ce qu'ils se disent, des charmes dans le moment qui les rassemble. Ils n'ont plus de parens, plus d'affaires, plus de craintes. L'Univers se perd à leurs yeux ; ils ne voient qu'eux dans l'avenir, eux seuls, unis par un doux hymen ; & ils se jurent de le former, lorsque Mahomet survient, comme un coup de tonnerre inattendu.

Il croit séparer deux insensés ; ils se collent l'un à l'autre. D'abord, ils rougissent ; bientôt ils se rassurent. Lela implore la pitié de Mahomet ; Ismaël implore son aide pour enlever Lela, & la transporter à Grenade. Le sévère Monarque lui répond : — A ton âge, je n'aurois eu besoin de personne pour enlever ma Maîtresse, comme je n'ai maintenant besoin que de mon sabre pour enlever ma couronne de dessus la tête qui la porte aujourd'hui... Qu'avez-vous fait dans ces contrées, à Tarudant, à Tafilet—?

Ismaël répond qu'il a vu des dispositions lentes, des obstacles, qu'il n'a pas été heureux.—Il n'est point de bonheur ni de malheur, lui réplique Mahomet;

il n'eſt que prudence & imprudence ; & je vous vois perdu pour le Trône & pour la ſageſſe.

—Je vous ai, continua-t-il, permis le plaiſir que donne un ſexe aimable ; mais je ne vous ai pas recommandé de vous livrer au ſien. L'abeille ſait prendre, d'un ſeul baiſer, le miel d'une fleur, & ne ſuce pas juſqu'à parvenir à l'abſynthe qu'elle renferme auſſi. Toutes les jouiſſances ſont entre les deux extrêmes ; & c'eſt une félicité d'imbécille, que celle qui n'eſt pas meſurée par une ſavante modération.

—Mon fils, je vous vois bien abaiſſé ; mais je me flatte que vous valez encore quelque choſe : travaillez, & vous verrez que les choſes que vous avez mépriſées reprendront du prix à vos yeux. Allons chercher des victoires ſur les hommes ; abandonnez aux enfans l'inſipide plaiſir de gouverner des femmes. L'art de régner ne fut point écrit ſur un beau ſein. Je vous avois ſi bien dit de mettre de la dignité dans votre conduite ; & vous vous êtes dégradé dans une baſſe familiarité ! de ne rien dire, de ne rien faire qu'un autre homme

puisse faire ou dire; & vous faites l'amour comme tout le monde ! Le Héros, Ismaël, ne s'amuse point à de petites actions, comme celle de caresser une jeune fille. S'il parle, s'il agit, s'il se montre, tout doit manifester en lui le caractère d'une grande & transcendante majesté.

Ecoutez, Ismaël; je sais que l'amour est un enfant, ennemi de qui le contrarie, ami charmant de qui le sert dans ses caprices. Je ne vous laisserai point ici vivre dans l'abjection; je ne vous emmenerai point à Grenade pour y vivre dans les douleurs. Enlevons votre Maîtresse, & partons—.

Mahomet rentra dans Grenade après deux ans d'absence. Il apprit que l'étendard des troubles étoit de nouveau déployé, & que son successeur, sous le nom de *Mahomet-le-Petit*, n'avoit pas eu le bras assez fort pour manier les rênes d'un Gouvernement si orageux. Il se représenta aux Grenadins comme un homme enrichi de secours étrangers, & toujours plus riche par les ressources de son talent. Il retrouva tous ses amis; il connoissoit l'art de se servir de ses en-

nemis même ; il avoit pour lui le Peuple, heureuſement volage dans ſes goûts, mais fidèle à ſon admiration. Il ſe cache encore un moment, mais il commence ſon ouvrage. Il s'intrigue, il s'avance, & il eſt déjà Roi par l'empire qu'il regagne ſur tous les eſprits.

Alors, il ſe ſouvient de ſa Maîtreſſe. L'aimable & trop malheureuſe Alphaïſouli vivoit dans la ſolitude, entretenue ſeulement par ſes regrets, ſes douces penſées, & conſolée quelquefois par les Muſes, dont l'heureux charme étoit trop foible contre ſon invincible amour. Souvent elle chantoit ; mais les peines des cœurs tendres ſe nourriſſent plutôt qu'elles ne ſe calment en chantant ; & c'étoit en arroſant une guittare de ſes larmes, qu'elle répétoit cette Romance compoſée pour l'ingrat, au moment même où il vint la ſurprendre.

Une fontaine, au val du bois,
Coule ſon onde aimable & pure.
Chaque oiſelet à ſon murmure,
Au point du jour, mêle ſa voix ;
Et ſur ſon bord frais de verdure
S'en vient s'ébattre & chanter à la fois.

A la fontaine, au point du jour,
Jamais n'arrive la fauvette,
Inconsolable en son amour,
Depuis long-temps qu'elle regrette
Son bel ami chassé par le vautour.

Lui va parler, sur son rameau,
Le passereau plein de malice;
Et lui dit (Voyez l'artifice):
D'un nid se faire son tombeau!
Faut-il qu'ainsi l'on se punisse,
Au lieu d'aimer un autre tendre oiseau?

Lui répondit dans sa douleur
La pauvre veuve solitaire:
A tout jamais ne peut me plaire
Amour ni langage flatteur.
Cherchez une autre plus légère
Qui vous écoute, ô bel oiseau trompeur.

A tout jamais ne poserai
Sur un rameau portant feuillage,
Ni près des eaux de ce bocage,
Ni dans la plaine où je verrai
Brin d'herbe vive, ou fleur sauvage.
Aux lieux déserts bientôt je m'en irai.

Aux lieux déſerts je chercherai
Mon lit moins doux, mon eau moins claire;
De la graine la plus amère
Triſtement je me nourrirai;
Et pour jamais devenir mère,
Hélas! jamais, jamais ne le ferai (1).

Il eſt des femmes qu'on ſe ſouvient d'avoir entendu ſe répandre en plaintes, en prières, en doux reproches, en

(1) Ces vers ne paroîtront pas fort brillans; mais on n'a pas cru devoir les enjoliver de toutes les fleurs qui conviendroient aujourd'hui. On s'eſt contenté d'imiter le Poëte Eſpagnol qui les traduiſit il y a plus de trois cents ans. On ne ſavoit point, dans ce temps-là, parer la triſteſſe. Rien de ſi ſimple, & même de ſi négligé, que la Pièce d'Alphaïſouli, que nous allons tranſcrire pour ceux qui aiment un petit air d'Antiquité.

Fonte frida, fonte frida,
Tan garrida y con amor,
Dò todas las avezicas
Van tomar conſolacion.

ſermens de conſtance au moment d'une ſéparation. On ſe ſouvient des careſſes

Sino es la Tortolica
Qu'eſta biuda, y con dolor.
Por ay fuera a paſſar
El traydor del Ruiſenor.

Las palabras q'el dezia
Llenas ſon de Traycion:
Si tu quiſieſſes, Senora,
Yo ſeria tu ſervidor.

Vete de alli, enemigo,
Malo, falſo; en ganador.
Q'ni poſo en ramo verde,
Ni en prado que tenga flor.

Q'ſi el agua hallo clara
Turbia la bobo yo:
Q'no quiero de marido,
Porque hijos no aya, no.

No quiero plazer con ellos,
Ni menos conſolacion;
Mas quiero cuytada llorar:
Mas quiero mi perdicion.

qu'elles ajoutoient avec prodigalité : c'étoit comme les joueurs, lorſqu'ils en ſont à leur reſte; ou comme de mauvais parens, fatigués d'un trop long ſéjour, & qui traitent avec magnificence la veille du départ. C'étoit comme ſi les volages euſſent voulu prolonger dans le cœur d'un autre l'amour qui alloit mourir dans le leur ; enfin, c'étoit comme ſi elles euſſent témoigné à leur ami le remerciement, plutôt que le regret de ſon abſence. Au retour, on les trouve conſolées; & l'on eſt heureux, ſi elles daignent ſe ſouvenir qu'elles vous ont vu.

La tendre Alphaïſouli ne reſſembloit point à ces femmes. Que ſon ſort cependant ne nous arrache pas un ſoupir. Révérons ce grand homme, cet ingrat qui ſait commander à ſon cœur, pour nous conſoler d'être gouvernés par le nôtre, & joués par des femmes inſolentes. Penſons, hélas ! tâchons de penſer qu'une femme infortunée mérita de payer pour ſon ſexe perfide; que ſi elle eût été aimée, elle eût fait comme une autre; qu'elle eût dominé, tourmenté, trahi ; & que ſans doute ce même

objet touchant, qui nous appelle sur sa cendre, que nous allons pleurer tout-à-l'heure, que nous desirons retrouver parmi les vains simulacres de la sensibilité; que cet objet si précieux étoit aussi né pour tuer le génie & pour désoler le monde, s'il eût été plus heureux. Toute femme n'est qu'une idole de cire, dure, résistante & insensible à qui l'adore, mais docile à la main qui entreprend de la pétrir.

Lela, bien différente d'Alphaïsouli, ne se vit pas plutôt dans Grenade, & sûre de la possession d'Ismaël, qu'elle s'en dégoûta. On ne perd pas aisément une première passion; mais elle change d'objet, & les ames ardentes ne demeurent jamais oisives. Il se trouva dans Grenade un homme aussi beau qu'Ismaël, qui séduisit les yeux de la jeune Africaine; & avec cet homme qui n'étoit pas digne d'être séduit, elle prit les goûts que donne l'ambition. Quand le cœur d'une femme repose, son esprit travaille; & il n'y a plus d'homme qui la passe en intelligence.

Le fils de cet Abenalmao, dont nous avons parlé, se montroit alors comme un Chevalier galant; mais il étoit inté-

rieurement occupé de projets de vengeance contre les Aben-Azars. Il avoit des vues de grandeur; il devinoit les desseins de Mahomet, & il crut ne se pouvoir faire un meilleur instrument que de la Maîtresse d'Ismaël.

Il plut; mais il ne s'amusa point à inspirer de l'amour. Il se servit de celui qu'offroit la volage Lela, pour exhausser sa tête, & pour accoutumer cette fille à des idées qui lui étoient inconnues. Notre attachement à nos premières idées est le signe de notre sottise. Un esprit actif veut toujours aller en avant; & il y passe pour peu qu'on l'aide: Lela avoit de l'esprit; mais elle étoit femme, & il lui manquoit une chose qui apprend à s'en bien servir.

Elle étoit franche; elle ne sut point tromper Ismaël, & se ménager la ressource de son premier amour avec celle du génie d'Albayla son nouvel Amant. A mesure qu'elle le voyoit, elle devenoit plus sérieuse avec Ismaël. Son sérieux avoit un air d'indifférence. Un Amoureux est si craintif, si clair-voyant, que le jeune fils de Mahomet s'affligea d'abord par un pressentiment de son malheur.

Son affliction n'amusa plus Lela; elle prit de l'aversion pour un homme qui perdoit le talent d'être aimable. Elle n'osoit pas encore le lui dire; mais ses regards, ses refus, un autre ton dans sa voix, sa tranquillité en le voyant comme en ne le voyant pas, sa négligence à le demander, tout lui disoit assez qu'il est un terme à l'amour le plus parfait.

Et cependant Ismaël ne pouvoit le croire. Le cœur est si facile à se flatter, l'esprit a tant de peine à se désabuser, & la chimère d'un Amant est si difficile à détruire, qu'il s'attachoit obstinément à l'espoir de n'être pas tout-à-fait abandonné.

Dans cette situation, il assiégeoit Lela plus souvent; & c'étoit lui déplaire. Il prononçoit de tendres reproches, & c'étoit la rendre plus sensible pour qui ne lui en faisoit point. Il se soumettoit à tous ses caprices, & c'étoit l'avertir de son empire. Le malheureux ressembloit à un enfant qui laisse échapper son oiseau, & qui le rappelle; l'oiseau ne veut plus de caresses, & il ne sent que le plaisir de la liberté.

Un jour il prend une réſolution que lui ſuggéroit le dépit, plutôt que le courage. Il rencontre ſon père, & il lui dit : —Enfin, je ſuis déſormais tout à vous : Lela m'abandonne —. Mahomet pénètre juſqu'au fond de ſon ame, & lui répond : — Je le ſavois —. Le jeune homme demeure interdit.— Il eſt donc vrai, reprit-il ? J'eſpérois encore : mais vous confirmez mon malheur. Ah ! pourquoi la cruelle ne me l'a-t-elle pas encore dit elle-même —? Mon fils, as-tu vu le ſoleil tomber à ſon couchant dans les nuages ? Il fait douter de ſa préſence ou de ſa chûte ; & c'eſt l'image du cœur d'une femme au moment de ſon inconſtance. Mais que t'importe que le ſoleil ſoit ou ne ſoit plus ? La nuit eſt proche, il eſt temps de ſe retirer—.

Iſmaël ne pouvoit entendre ; il étoit dans cette criſe où les ames tendres flottent dans une agitation extrême entre deux océans d'idées, où elles nagent & ſe débattent dans une amertume affreuſe. C'eſt en ce moment qu'on eſt ſi malheureux, qu'on croit ne pouvoir jamais retrouver le bonheur, ni vivre ſans amour.

Mahomet regardoit l'amour comme une de ces choſes qui coûtent beaucoup à laiſſer, & qui ne ſont plus rien, dès qu'on les a perdues. — Un Guerrier, pourſuivit-il, ſait triompher en perdant une bataille; un ſage ſait être riche en renonçant aux richeſſes, & jouir en immolant ſes deſirs : mais un Amant ne ſait rien faire, pas même éviter l'humiliation qu'on reçoit par l'oubli d'autrui; & c'eſt un inſenſé, qui prétend arrêter la lune lorſqu'il la voit courir —.

Le jeune homme le prétendoit en effet. L'opiniâtreté s'accorde avec l'impuiſſance; il voulut regagner la tendreſſe de Lela par une autre direction, & favoriſer les goûts de ſon ame ambitieuſe, pour mieux attaquer ſon cœur. Le malheureux Amant ignoroit qu'une femme, lorſqu'elle nous a repouſſés de ſon cœur, ne nous laiſſe revenir ſur elle d'aucun côté.

Lela ne connoiſſoit pas même ces ménagemens délicats qu'inſpire la généroſité, & qui ſervent de conſolation à la victime. Les douleurs que lui exprimoit encore Iſmaël formoient le triomphe de ſa vanité; elle étoit même aſſez

cruelle pour faire jouer auſſi ſouvent le reſſort de ſes charmes, & prolonger ſon empire ſur un ſujet obéiſſant, qu'elle ne ſe ſoucioit plus de gouverner. Elle étoit gouvernée elle-même par Albayla, qui, ſans lui preſcrire des règles de perfidie, la conduiſoit à devenir un monſtre de trahiſon. Lela ne retenoit de tout ce qu'elle eut d'Iſmaël, que ſa confiance, & tentoit de pénétrer ſes ſecrets pour en faire des offrandes à ſa nouvelle Divinité.

Dans un de ces momens où l'on croit voir chanceler une Beauté qu'on preſſe, où elle daigne nous rendre un de ſes regards, comme pour chercher en nous ce qui lui plaiſoit jadis; Iſmaël, trompé par ſon erreur, égaré, perdu d'amour, s'empare de la main de Lela, & lui dit: —Je l'aurai, puiſque vous me l'avez promiſe; dans trois jours vous ſerez la fille d'un Roi, & vous ne rougirez plus d'un Amant dépouillé—.

Le lendemain, Mahomet reçoit cet écrit: « *Le ſort du paſſereau entre les mains* » *des enfans, va devenir le vôtre entre les* » *mains de vos ennemis; il eſt une bouche* » *perfide* » Bientôt après, Iſmaël vient trouver ſon père chez la belle Alphaï-

ſouli, & il lui fait part de ſes alarmes. —Un des conjurés, dit-il, ne lui a répondu que par un regard funeſte ; il a vu des Zegris en mouvement ; Albayla venoit d'apprendre à Lela que le Roi ſe rendoit en grande hâte au *Généraliffe*, & les portes de Grenade étoient fermées. Etoit il un génie mal-faiſant, qui dérangeoit toutes les affaires ?

Mahomet devient ſombre, & regarde ſon fils.— Comment vont vos amours ? lui dit-il —. Iſmaël ne peut modérer la ſurpriſe que lui cauſe une pareille queſtion dans la circonſtance. — Etes-vous maintenant en paix avec Lela, pourſuit Mahomet ? — Je crois l'avoir hier attendrie. — Hier ? — Oui, mon père. — Et ce fut hier qu'il y eut une bouche perfide—. Iſmaël frémit au ſouvenir du mot qu'il prononça, & il garda un morne ſilence.

—Je ſais maintenant, pourſuit Mahomet, quelle eſt cette bouche ; c'eſt la tienne, & ton cœur eſt le génie mal-faiſant que je devois craindre—. L'innocent jeune homme s'accuſe alors, & répète ce qu'il a dit à Lela. Le Monarque irrité lui répond : — Oui, tu la poſſéderas, & c'eſt

c'eſt moi qui veux te faire un préſent de ſa tête—. Iſmaël tombe à ſes genoux. — O mon père, mon père, que venez-vous de prononcer?—Pour la première fois de ma vie, ce que je ferai, dit Mahomet; & je me réſerve de t'apprendre comme on aime, & comme on ſe tait.

— Eh bien, mon père, pourſuit le jeune homme égaré, vous abattrez donc ma tête avec la ſienne; vous m'arracherez ce cœur, qui pourtant ne s'eſt réglé que ſur le vôtre: hélas! n'aimez-vous pas auſſi? — Je te rends graces, ô Ciel, dit alors Mahomet, de m'avoir donné un fils capable de ſe régler par mes exemples. Regarde, ajoute-t-il; voilà comme je ſais renoncer aux objets qui me nuiſent —. Et auſſi-tôt il plonge ſon poignard au cœur de la malheureuſe Alphaïſouli. L'innocente fille s'attache, en tombant, à la main chérie qui vient de la bleſſer; elle ne peut la quitter en mourant, & ſes beaux yeux s'éteignent, en fixant avec amour le barbare.

Iſmaël regarde, & tremble pour Lela. —Songe, lui dit Mahomet, que tu me dois un ſpectacle pareil; & ſouviens-toi,

jeune insensé, qu'*il n'est tel amour que celui d'un père, & que tout autre n'est que du vent.*

On ignore si le Prince Ismaël imita le Roi son père jusques dans cette action ; mais on sait qu'il parvint au Trône, dans la suite, par les mêmes moyens & avec la même audace que Mahomet. Celui-ci, échauffé par l'horrible scène qu'il venoit de donner, marcha fièrement au milieu de l'orage, suivi d'une troupe de conjurés fidèles. Il alla prendre au *Généraliffe* le Roi qui s'y cachoit ; il le ramena dans Grenade sur un cheval entre le sien & celui de son fils. Alors, en présence de toute la Ville assemblée, il fit sauter, d'un coup de sabre, la tête de son successeur ; & il montra, par ce nouveau spectacle, qu'il n'y a de Roi que celui qui sait l'être.

SECONDE CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

HISTOIRE DU VÉRITABLE DÉMÉTRIUS, CZAR DE MOSCOVIE:

Avec des figures en taille-douce : par M. DE LA ROCHELLE. *Paris, chez Prault*, 1727.

NOTE PRÉLIMINAIRE.

NOUS composons cet extrait d'un Roman historique de la Russie, lorsque les jeunes héritiers de ce vaste Empire arri-

vent en France. Jadis les Souverains voyageoient beaucoup, mais par néceſſité ou par ambition, pour conſerver leurs ſceptres, ou pour ravir ceux des autres. Aujourd'hui c'eſt le noble deſir de voir des climats nouveaux & de connoître les mœurs étrangères, qui inſpire cette envie aux grands Princes. L'exemple leur en fut donné par cet immortel Czar, dont le Trône doit être un jour l'héritage du rejetton Impérial qui eſt le ſujet de cette note. Vainqueur de Charles XII, il vint briller à Paris ſous ſes lauriers de Pultava. Il y trouva Louis XV, jeune encore, & déjà l'idole précoce du plus ſenſible des Peuples. Auſſi heureux que nos Pères, nous pouvons montrer au futur Souverain du Nord, un Monarque de ſon âge, bienfaiſant dès ſon aurore, ſimple comme Louis XII & Henri IV, ſes deux plus illuſtres prédéceſſeurs, & le digne chef d'une Nation hoſpitalière; qui, avec ſa jeune épouſe, fera les honneurs de la France à ce couple brillant, qui, de l'extrémité de l'Ourſe, vient viſiter l'Empire des Lys. L'auguſte Voyageur ſera

reçu par nos Maîtres, comme le fils de ces fameux Chriſtiern qui ont fait trembler la Suède; comme celui des généreux Guſtave, dont la gloire a rempli l'univers; comme celui de tant d'Empereurs, qui, décoré lui-même de ce titre ſacré, le rend d'autant plus impoſant, qu'il ſe rend plus ſimple.

Nous, tandis qu'on rendra à ces auguſtes héritiers de Catherine, le tribut d'hommages publics qui leur eſt dû, tâchons, en conſervant la galanterie Françoiſe, de les rappeller à leur gloire domeſtique, aux biens de leurs Etats, à leur propre hiſtoire. Ainſi nos Pères en ont uſé avec le Czar Pierre; & ce Prince ayant été pour voir battre la monnoie dans notre Capitale, on frappa ſous ſes yeux ſa propre médaille en or, lorſqu'il croyoit l'Artiſte uniquement occupé de celle du jeune Roi qui gouvernoit alors.

Notre préſent ne ſera pas d'un ſi grand prix : le Héros du Roman hiſtorique que nous analyſons, ne paſſe encore auprès de beaucoup de gens inſtruits que pour un aventurier, un homme qui vouloit uſurper un Trône que la

naiſſance donne de droit aux jeunes époux Impériaux.

Voilà ce que nous allons examiner d'abord avec des détails qui ne ſeront deſtitués ni d'intérêt ni d'inſtruction.

L'Auteur de l'Ouvrage eſt M. de la Rochelle, homme fort peu connu d'ailleurs; mais l'Ouvrage même, qui a eu trois Editions, & que l'Abbé Lenglet cite avec honneur, eſt en état de marcher ſeul. Il eſt dédié à M. le Duc, père de M. le Prince de Condé, d'aujourd'hui.

Avant de donner l'extrait du Roman, arrêtons-nous d'abord à la Préface.

L'Auteur nous y apprend que les ſentimens ſont fort partagés ſur la naiſſance du Czar Démétrius. Oléarius, Secrétaire d'ambaſſade du Duc de Holſtein en Ruſſie, prétend que cet homme qui fit tant de bruit dans le Nord, n'étoit qu'un moine de Gereſlan; d'autres diſent qu'il n'étoit pas moine, mais fils de moine. Quelques-uns aſſurent que le Czar Baſilowitz étoit ſon père; & cette opinion a pour garants Margeret, Gentilhomme François, qui fut Capitaine

des Gardes de Démétrius lui-même ; Barèze, Janſonius, & M. de Thou.

L'Auteur du Roman adopte cette dernière croyance.

Quoi qu'il en ſoit, le Czar Démétrius naquit en 1584, & mourut en 1606, âgé de vingt-ſix ans.

Ecoutons maintenant M. de la Rochelle.

DANS le temps que Henri IV reconquéroit ſon Royaume ſur ſes Sujets rebelles, la Ruſſie gémiſſoit ſous la tyrannie de Baſilowitz. Ce Czar ne manquoit pas de bravoure : vainqueur des Tartares, il leur avoit pris Aſtracan, Cazan & d'autres Villes. Mais il fut moins heureux en combattant contre les Suédois & les Polonois, & le temps n'étoit pas encore venu où la Ruſſie devoit éclipſer ces deux puiſſances.

Ce Czar avoit déjà eu ſix femmes, & ſeulement deux enfans de tant de mariages, Jean & Théodore. Il tua le premier d'un coup de croſſe, & prit en horreur le ſecond, qui étoit un imbé-

cille. Il se maria alors pour la septième fois, & devint père de Démétrius, héros de cet Ouvrage, & pour lequel il eut une tendresse particulière. Mais il fut attaqué d'une maladie mortelle, lorsque cet enfant sortoit à peine du berceau, & la Czarine se retira après sa mort avec ce même Démétrius leur fils commun, au Château d'Uglitz, qui lui avoit été attribué pour son douaire.

Théodore monta alors sur le Trône, & y déploya tous les vices & les inclinations les plus basses. Le peuple, choqué de voir le Monarque d'un si grand Empire se dégrader au point que son occupation la plus noble étoit d'aller sonner les cloches de toutes les Eglises qu'il trouvoit ouvertes, vit avec plaisir Boris Federwits, sorti d'une Maison illustre, aspirer ouvertement à son Trône.

Mais l'ambitieux Boris sentit qu'il ne seroit jamais paisible possesseur de l'Empire, si avant de se défaire du Czar Théodore, il ne se défaisoit du jeune Démétrius. Il envoya donc des assassins à Uglitz, mais on se trompa de victime; la tête d'un fils de Boyard fut por-

tée au cruel Boris, & Démétrius, resté auprès de sa mère, fut élevé par elle dans une ignorance absolue de sa naissance.

Boris se croyant alors délivré de toute inquiétude, leva le masque, détrôna & fit massacrer Théodore.

Pendant que l'heureux usurpateur jouissoit du fruit de son crime, & donnoit paisiblement la loi à la Russie, Démétrius sorti de l'enfance, donnoit des preuves non équivoques du sang qui l'avoit fait naître. Il ne pouvoit entendre parler de couronne & de sceptre, sans trouble & sans émotion.

La petite Cour de l'Impératrice sa mère, qui ne passoit à ses yeux que pour sa protectrice encore, étoit composée d'une troupe de jeunes filles des meilleures maisons de l'Empire. Toutes, par un effet de cette coquetterie que la nature inspire à leur sexe dans les climats barbares, comme dans les pays policés, s'efforçoient à l'envi d'attirer le jeune Démétrius dans leurs chaînes. Inutiles efforts! la gloire seule avoit pour lui des charmes, & il ne soupiroit que pour les combats.

Au défaut de la guerre, éloignée du

Château où il passoit sa jeunesse, il s'attacha à la chasse, noble dédommagement des ames guerrières. Il avoit formé une troupe de Véneurs de son âge, & leur donnoit la loi. Tel Cyrus, berger encore, s'érigeoit en Roi des jeunes bergers ses égaux.

La Russie est remplie d'ours qui, pendant l'été, répandent la terreur dans ses vastes forêts, & se cachent, pendant la rigueur de l'hiver, dans des arbres creux où souvent ils rencontrent des rayons de miel. Ce fut sur-tout à ces animaux destructeurs que notre héros déclara la guerre. Un jour il en rencontra un d'une grandeur prodigieuse, qu'il n'hésita pas de combattre. Les autres chasseurs, moins intrépides, n'osent seconder sa généreuse audace. Il presse cependant & redouble ses coups; il blesse, mais il est blessé lui-même : son sang coule, il pâlit & tombe auprès de son ennemi expirant.

L'Impératrice arrive; la tendresse fait envoler son fatal secret : *Mon fils*, s'écrie-t-elle !

A ce son de voix, à ce mot sacré, Démétrius se retourne, ouvre ses grands

yeux mourans, & dit : *Votre fils, Madame ! ſi je le ſuis, quel bonheur !*

L'Impératrice l'embraſſe en pleurant ; elle s'empreſſe à le ſecourir ; elle viſite ſes bleſſures. — Oui, vous êtes bien ma mère, pourſuit le jeune homme en lui baiſant les mains ; vos yeux me le diſent, & mon cœur m'en aſſure. — *Taiſez-vous*, lui répond l'Impératrice ; *gardez profondément ce ſecret, votre vie en dépend.* Les bleſſures n'étoient point dangereuſes ; Démétrius guérit, & l'Impératrice lui donna tous les éclairciſſemens néceſſaires ſur ſa naiſſance, en lui recommandant d'en faire myſtère à tout le monde, juſqu'à l'inſtant où il pourroit véritablement paroître en fils de Czar.

Il fut envoyé peu après à Moskou, ſous le nom de Griska, pour y faire ſes exercices & acquérir les connoiſſances, les manières, les talens qu'exigeoient ſa naiſſance & ſes grandes prétentions.

L'uſurpateur Boris, prudent & ſage comme ſes pareils, tâchoit, à force de bontés, de faire oublier aux Ruſſes les moyens injuſtes & cruels qui l'avoient conduit au Trône. On ne penſoit plus

à l'imbécille Théodore, ni même à Démétrius qui lui devoit succéder, lorsque ce Prince, qu'on croyoit mort, arriva à Moskou.

La Cour étoit galante & magnifique alors. La Princesse de Sibérie, fille du Czar Boris, en faisoit le plus bel ornement. Deux jeunes Princes, héritiers présomptifs de deux Royaumes puissans, Gustave de Suède, & Jean de Danemarck, étoient venus en personne, comme aux temps de la Chevalerie, solliciter le cœur & la main de cette Princesse à la Cour de Russie. Tous deux n'avoient fait encore que des efforts impuissans. La Princesse estimoit Gustave, & distinguoit sa générosité, sa fierté douce, son amour pour la gloire, & ses vertus; mais elle ne l'aimoit point.

Pour Jean de Danemarck, dont la perfidie, la sourde ambition & les vices perçoient malgré lui, elle le prit d'abord en aversion.

Les deux rivaux cependant donnoient sans cesse des fêtes à la Princesse, qui ne s'en amusoit point. Un jour que toutes les Dames en charriots, les Princes & les Seigneurs à cheval, se rendoient

à l'une de ces fêtes, on y vit arriver un jeune Chevalier inconnu, & caché dans la foule; mais bientôt sa noblesse, la grace avec laquelle il guidoit son cheval, sa beauté, sa taille avantageuse, le firent remarquer de tous les assistans.

La Princesse de Sibérie, dont le cœur se débattoit pour ne pas être au Prince de Danemarck, ni même à celui de Suède, fut sur-tout frappée de l'éclat vainqueur du jeune Griska : car on se doute assez que c'étoit le brillant Chevalier inconnu. A cette première impression faite sur l'ame de la Princesse, se joignit aussi-tôt un service réel de Griska, qui lui donna bien plus de force. Précisément, dans le temps où toute la Cour avoit les yeux fixés sur lui, les chevaux du charriot de la Princesse se cabrent & l'entraînent malgré tous les efforts du Cocher vers une grande rivière. Déjà les indomptables coursiers ont les pieds dans l'eau : tous les hommes volent sur leurs traces. Gustave, digne fils de tant de Héros, est à leur tête; mais ne sachant point nager, il étoit sur le point de périr sans pouvoir sauver la fille du Czar. Griska, qui s'é-

toit accoutumé dès l'enfance à traverser les fleuves les plus profonds, a cette gloire : d'un bras, il retire la Princesse de la voiture ; & de l'autre, il ramène aux bords Gustave, que déjà le courant de l'onde emportoit.

Le sauveur de la Princesse de Sibérie reçoit les complimens les plus flatteurs de toute la Cour. Présenté au Czar par le généreux Gustave, on le prend, à son maintien, pour un grand Prince qui voyage sans vouloir être connu.

Tous les éloges qu'on prodiguoit à Griska descendoient dans l'ame de la jeune Princesse. On ne sait pas encore qu'on aime, quand l'amour est si récent : la fille de Boris croyoit suivre le mouvement de la seule reconnoissance, lorsqu'un sentiment bien plus victorieux étoit déjà établi en maître dans son cœur. Elle combattit avec force ce sentiment si pénible & si doux. Elle ne le combattit pas avec succès ; & le dégoût qu'elle avoit pour les deux Princes, le besoin d'aimer qu'elle ressentoit, la vue, l'indifférence même de Griska, l'enflammoient malgré elle.

Rien n'égale la pénétration d'un ri-

val : Jean de Danemarck remarqua le premier la passion nouvelle de la Princesse. Gustave la découvrit lui-même ensuite : mais le Danois résolut d'abord de se venger ; & le Suédois, plus magnanime, se réduisit seulement à la douleur, sans cesser d'estimer, d'aimer même celui qui faisoit couler ses larmes.

L'insensible Griska, tout entier à la gloire, ne méritoit ni l'amour de la Princesse, ni la haine de ses rivaux. Sa passion unique étoit de régner. Boris l'avoit chassé du Trône, il lui avoit envoyé des assassins, il croyoit l'avoir assassiné en effet. La Princesse étoit bien belle, bien séduisante ; mais elle étoit fille de Boris. L'aversion mortelle que Griska avoit pour le père, le préserva des charmes de la fille. Dans les climats brûlans où l'amour a plus d'empire, cet obstacle auroit été un attrait de plus : mais dans les frimats & les glaces du Nord, la séduction est bien moindre.

Il aimera pourtant, cet insensible ; mais ne devançons pas les temps, & revenons au Prince Danois, qui, dévoré de jalousie, fait les plus grandes recherches pour découvrir la naissance du rival qu'on lui préfère.

Ces recherches, qui furent très-longues, donnèrent à Griska tout le temps de se faire connoître plus particulièrement à Moskou, de s'y ménager des amis, & d'y gagner l'estime des Grands & du Peuple.

Enfin, on découvrit qu'il étoit parti d'Uglitz, qu'il y avoit été élevé par la dernière Impératrice. On se rappella le Prince Démétrius : on calcula le temps ; on eut des preuves que Griska étoit le véritable Démétrius lui-même.

Fort de tant de lumières, Jean de Danemarck, qui voyoit redoubler de jour en jour l'éloignement que la Princesse avoit pour lui, va la trouver un jour, & lui dit :

— « Madame, je ne croyois avoir pour rival que le Prince de Suède ; & je ne pouvois me persuader que vous nous préféraſſiez l'Etranger Griska. Mais on m'assure que cet Inconnu est lui-même un grand Prince ; que c'est Démétrius enfin. Sans doute, Madame, ce secret important ne vous est pas inconnu ; & les bontés que vous avez pour Griska, aux yeux de la Cour entière, en sont des preuves. S'il est en effet ce grand Prince

dont la fin déplorable a été répandue dans tout le Nord, daignez nous l'apprendre; & avec la certitude de votre dédain pour nous, ayez la noble franchise de nous avouer des feux dont vous n'avez pas à rougir; & sur le champ, le Prince de Suède & moi, nous ne formons plus d'obstacles à vos volontés, ni aux démarches de Démétrius — ».

La surprise & la terreur de la Princesse, à cette étonnante nouvelle, prouvèrent évidemment, aux yeux de Jean de Danemarck, qu'elle ignoroit ce grand mystère. Elle appella l'indignation au secours de l'embarras dans lequel il l'avoit jetée; & lui répondit ainsi, sans oser ou daigner le regarder.

— « Prince, j'ignore qui peut vous avoir donné le droit de me faire des reproches; je suis libre encore, & la seule volonté du Czar peut m'ôter cette liberté. J'attends ses ordres dans un respectueux silence. Que je ne vous aime point, que le Prince de Suède me soit indifférent, que je distingue enfin Griska, tant que le Czar se tait, je suis choquée, je vous l'avoue, de la hardiesse

avec laquelle vous oſez me parler des ſecrets de mon cœur. J'admire cependant l'adreſſe avec laquelle vous vous diſpoſez à perdre un innocent, & le moyen noble que vous employez pour écarter un Chevalier d'honneur qui vous porte ombrage. Vous le ſavez comme moi, Démétrius n'eſt plus; laiſſons ſes cendres en paix—».

Le Prince Danois, choqué, à ſon tour, de tant de mépris, bien sûr que Démétrius revit dans Griska, & tourmenté par le démon de la jalouſie, quitte la Princeſſe, vole chez ſon père, & lui apprend tous les détails qu'il a ſu découvrir. Il lui prouve qu'en croyant tuer Démétrius à Uglitz, ſes émiſſaires avoient coupé la tête à un fils de Boyard de ſon âge. Il lui apprend juſqu'au nom de ce Boyard, qui s'appelloit Velika.

L'uſurpateur Boris eſt glacé d'effroi à ce récit; il donne ordre de lui apporter la tête du Proſcrit: la perte de Griska eſt certaine.

Non, le plus puiſſant des Dieux veille pour lui. La Princeſſe, guidée par un ſentiment qui éclaire autant qu'il égare, connoiſſoit parfaitement l'Héritier pré-

ſomptif du Danemarck. Elle l'avoit fait ſuivre juſques chez le Czar; elle apprit qu'il étoit enfermé avec lui. Elle fait venir Griska dans ſon appartement, & lui dit:

— « Fils du Czar Baſilovitz, le temps eſt cher; partez, fuyez de cette Cour, ou c'en eſt fait de vous — ».

Griska ſe trouble.

— « Fuyez, pourſuit la Princeſſe, & devez à la fille de Boris la vie qu'il veut vous arracher — ».

Griska ſe jette à ſes genoux, & lui dit:

— « Madame, oui, je ſuis cet infortuné Démétrius, proſcrit dès ſon berceau. Reconnoiſſez à vos pieds le plus grand ennemi de votre père, & jouiſſez de cet aſcendant de votre généroſité & de votre vertu. Autant je hais Boris, autant je vous révère & vous honore. J'accepte avec reconnoiſſance le bénéfice de la vie que vous m'offrez; &, dans la guerre que je me prépare à faire juſqu'à ma dernière heure à mon bourreau, je ne confondrai jamais ſa vertueuſe fille avec lui. Croyez au contraire que, dans tous mes efforts pour remonter au Trône

de mes pères, je n'emploierai que des moyens avoués par l'honneur. Adieu, Princeſſe magnanime; dans quelque climat que mon malheur m'entraîne, j'y porterai l'eſtime & l'admiration que toutes vos vertus m'inſpirent —».

Elle le ſuit des yeux, & l'action généreuſe qu'elle a faite ne la ſauve pas des tourmens de l'amour.

Cependant Démétrius ſort de Moskou pendant la nuit, & prend la route de Lithuanie. Il y arrive heureuſement, & n'eſt manqué que de quelques heures par les émiſſaires de Boris, inſtruits trop tard de ſa fuite & des chemins qu'il avoit pris.

Démétrius n'oſe ſe faire connoître en Lithuanie, où le Czar avoit beaucoup de partiſans & de créatures. Il ſe préſente au Vaivode Viſnovetski, qui le reçoit au nombre de ſes Pages.

Quelle chûte encore, & combien il en coûta à cette ame altière, & que le malheur ne faiſoit que rendre plus hautaine, pour ſe ſoumettre aux emplois journaliers de la domeſticité! Mais une volonté forte ſoumet un grand cœur à tout. Pour remonter au Trône de Ruſ-

sie, Démétrius quitta encore son nom, même celui de Griska, & ne se fit connoître que sous le nom plus modeste de Vaciley.

Il tempéra sa fierté par la douceur, rendit son service assidu & agréable au Vaivode & à sa femme.

Cette femme, très-sensible & très-douce, étoit la fille du Palatin de Sandomir. Touchée des soins empressés, de la sagesse, de la beauté, & même de la tristesse du jeune Page, elle conçut pour lui une amitié tendre, qui ne fit que s'accroître.

— « Vaciley, lui dit-elle un jour, j'ai peine à croire que vous ne soyiez qu'un Gentilhomme ordinaire. Vous nous cachez, sûrement, une naissance plus illustre; confiez-moi votre secret, il sera en sûreté. Vous êtes malheureux, je le vois. Le malheur s'adoucit quand il est partagé; je partagerai le vôtre. Qui sait? peut-être je pourrois parvenir à vous faire rentrer dans l'état que vous regrettez sans doute, ou vous en dédommager. Parlez— ».

Vaciley n'osa risquer son grand secret à une femme; il répondit seulement;

— « Madame, il eſt vrai, le Ciel ne m'a pas fait naître d'un ſang ordinaire. Mais Gentilhomme ou Prince, qu'importe ? la différence eſt légère. Mon père avoit un Etat aſſez brillant dans ſon Pays; comme tant d'autres, il n'en put ſoutenir le faix. La molleſſe exerça ſur lui ſes deux effets naturels; il perdit l'énergie, compagne des vertus, & s'abandonna à des excès trop fatals à ſon malheureux fils. Ma plus grande & ma première infortune eſt cependant d'avoir perdu un tel père. On me vola ſon héritage, & ma vertueuſe mère fut contrainte de m'emmener dans un déſert. J'étois au berceau encore, d'autant plus malheureux, que je ne ſentois pas mon malheur. Je ne l'appris que trop tôt en grandiſſant : je voulus réparer l'outrage du ſort; mais avec la plus vive ardeur, les moyens me manquèrent, les obſtacles s'accumulèrent ſur mes pas. Trop foible pour les ſurmonter, j'abandonnai mon Pays & mes eſpérances. Mon étoile me conduiſit auprès de vous, Madame; vous me rendez la ſujettion fort douce, & je ſuis content de mon ſort— ».

Ce discours, très-vrai pour le fond, prononcé d'un ton modeste, noble & triste, augmenta encore l'intérêt de la femme du Vaivode. Elle crut d'abord n'avoir que de la pitié pour l'Inconnu; mais dans une jeune femme, la pitié, quand un homme, de l'âge & de la figure de Vaciley, en est l'objet, va souvent beaucoup plus loin qu'on ne pense. Celle-ci ne s'apperçut de son amour, que lorsqu'il ne lui fut plus possible de le vaincre par des moyens ordinaires.

Voilà déjà deux passions qu'inspire le fils du Czar Basilovitz, deux passions auxquelles il ne répondit cependant pas. Mais cette espèce de séduction prouve assez qu'il étoit capable d'en faire naître d'un autre genre.

Bientôt la Vaivode, dont la flamme ne pouvoit plus se contraindre, lui donna de l'inquiétude. Elle épioit toutes ses démarches; elle pouvoit découvrir enfin ce qu'il avoit intérêt de lui cacher: elle en découvrit même une partie.

Vaciley avoit formé des intelligences secrètes à Moskou; il écrivoit très-fréquemment pour cette Ville; il en recevoit des réponses, mais rien ne transpiroit. Un jour seulement il oublia de

ſerrer ſon cachet, qui repréſentoit l'étoile polaire, emblême du grand Empire ſur lequel il prétendoit avoir des droits; emblême encore que porte bien plus légitimement aujourd'hui M. LE COMTE DU NORD dans ſes voyages.

Ce cachet fut porté à la Vaivode, & lui donna beaucoup à penſer. Une étoile! ah! c'eſt une alluſion, une alluſion à quelque Beauté qu'il aime. La Vaivode a sûrement une rivale, & une rivale préférée. Sans cela, Vaciley ſeroit-il ſi triſte? Avec tant de jeuneſſe, avec cette figure, cette nobleſſe, cet éclat, pourroit-il ne pas être aimé?

Quand une fois l'amour eſt entré dans une ame, il ne connoît plus, ne ſoupçonne plus d'autre paſſion au monde; & tel étoit l'état de la Vaivode.

Elle ſe trouvoit donc dans ces inquiétudes pénibles qu'entraîne une paſſion violente, non déclarée, non partagée encore, lorſque la Princeſſe de Sandomir, ſa jeune ſœur, vint la voir, & fit diverſion à ſon tourment.

La Vaivode, à ſon mariage, l'avoit laiſſée encore enfant dans la maiſon paternelle; elle la retrouva bien changée alors:

alors : sa taille, sa figure, ses graces s'étoient développées à un point qui l'étonna. A sa vue, Vaciley sentit lui-même l'inévitable empire de la Beauté ; & cet homme, qui n'avoit soupiré que pour la gloire, reconnut bientôt le joug d'un maître nouveau. La vivacité de ses regards, continuellement attachés sur la Princesse de Sandomir, fit comprendre soudain tout son malheur à la Vaivode ; mais la tendresse qu'elle avoit pour sa sœur, diminua dans son cœur le tourment de la jalousie. Sa vertu même vint à son secours ; & dans le desir extrême de se guérir d'une passion qu'on ne partageroit point, elle rappella ses premiers feux pour un époux qui les méritoit. Cet époux aimoit Vaciley lui-même, moins comme son Page, que comme son égal. Toutes ces considérations, dans un temps & dans un Pays où l'innocence des mœurs étoit encore austère, formèrent dans le cœur de la Vaivode une sorte de résistance à son penchant, assez forte pour sauver sa vertu, mais trop foible pour tarir la source de ses peines.

Dans cette situation fâcheuse, la Vaivode apprend, à force de recherches, que Vaciley dérobe à son époux & à l'Univers, l'infortuné Démétrius. Plus elle aimoit l'insensible, plus religieusement elle renferme ce grand secret dans son sein. La moindre indiscrétion de sa part exposoit des jours si précieux; elle étoit bien résolue à n'en parler ni à son époux, ni à sa sœur. Elle tremblait d'en parler à Vaciley lui-même; mais le trait vainqueur avoit fait sur elle une blessure profonde. Elle forme, en pleurant, le dessein de guérir, & fait appeller l'auteur de ses peines secrètes.

— « Vaciley, lui dit-elle, vous ne m'avez éclairée qu'à demi sur votre sort; je vous connois maintenant, & je vous retrace ici la scène de la Princesse de Sibérie. Daignez m'entendre, ajouta-t-elle à ce Prince, qui vouloit l'interrompre; deux fois rebelle à l'amour, qui vous est venu chercher, vous êtes subjugué à votre tour. J'avois trop d'intérêt à suivre tous les mouvemens de votre cœur, pour que le sentiment qui vous domine depuis l'arrivée de ma sœur ici, m'échappât. Vous

rougissez, Prince, & vous m'obligez; votre rougeur soulage la mienne. Je ne vous cacherai point l'impression involontaire que j'ai reçue en vous voyant: mais j'en triompherai; & si l'exemple de la Princesse de Sibérie est pénible à suivre, la gloire est un noble dédommagement de la peine. En me pénétrant du prix que m'offre une victoire sur moi-même, la générosité m'acquittera abondamment de l'amour. Je prétends changer en amitié pure, ce sentiment plus délectable qui m'avoit saisie. J'ai un grand projet dans la tête.

J'ignore si ma sœur a ressenti quelqu'étincelle secrète de ce feu qui déjà vous consume pour elle. Mais si elle a éprouvé ce charme intérieur, j'en serai bientôt éclaircie. Alors, Prince, voici la permission que je vous demande. Souffrez que je ne lui taise ni le nom du grand Démétrius, ni sa défaite. Il faut plus; il est nécessaire que mon époux soit du secret: j'ai besoin qu'il devienne votre médiateur auprès de ma sœur, afin qu'en vous ôtant lui-même à moi, il déracine de mon cœur un penchant peut-être trop victorieux encore. Vous sentez, comme

moi, qu'il eſt indiſpenſable auſſi de vous faire connoître à mon père. N'en doutez point : tous de concert, nous embraſſerons alors avec le plus grand zèle les intérêts de Démétrius. Ce nom fameux, retentiſſant dans la Pologne & la Lithuanie, rangera ſous vos heureux drapeaux tous nos Palatins, tous nos Vaivodes, toute notre Nobleſſe. Nous ſommes les dignes rejettons de ces vieux & généreux Sarmates, qui ſe ſont ſacrifiés tant de fois pour relever des Princes malheureux. La Ruſſie d'ailleurs eſt notre ennemie naturelle; en travaillant pour vous, nous travaillerons pour notre Patrie & pour la gloire.

Tel eſt, Prince, le remède que je veux donner à mon amour; c'eſt en vous agrandiſſant, que je prétends me conſoler de vous avoir perdu. Si vous pouvez un jour reprendre le ſceptre de Baſilovitz, & donner des loix à un Empire plus grand que l'Europe enſemble, je dirai : Je n'ai pu me défendre d'aimer ce Prince aimable; mais ayant vu qu'il ne répondroit jamais à ma flamme, j'ai épuré l'amour; j'ai ôté tout ce que la Nature a mis de perſonnel à ce ſenti-

ment; & je n'ai voulu me venger qu'en lui applaniſſant les marches du Trône — ».

A ce grand ſacrifice, Vaciley, ſaiſi d'admiration, ne put que ſentir, & les expreſſions manquèrent à ſa reconnoiſſance. La Vaivode étoit à ſes yeux une Divinité, auprès de laquelle il ſe trouvoit anéanti.

— « Madame, lui dit-il enfin, je m'étois déjà vu comblé de biens par deux femmes dont la mémoire ne s'effacera jamais de mon cœur. Ma reſpectable mère eſt la première; la vie eſt le moindre de ſes bienfaits. Pour moi, elle s'eſt enterrée, jeune encore, dans un déſert; elle a conſtamment veillé ſur mes jours aux dépens des ſiens. Elle a fait plus; malgré toute ſa tendreſſe, elle s'eſt privée de moi, & m'a dit, dans ſes derniers embraſſemens : *Mon cher Démétrius, en t'envoyant reconquérir le Trône de ton père, je ſens mon cœur ſe déchirer ; avec toi ſeul je perds tout ce qui m'attache à la vie. Hélas ! c'eſt peut-être à la mort que tu cours, en quittant ce ſein que tu preſſes. Va cependant, enfant malheureux, va où la gloire*

t'appelle ; & puisse un grand coup du sort me payer de tous les maux que tu me fais !

La seconde femme, dont la magnanimité donnera sans doute un exemple aux races futures, est cette même Princesse de Sibérie, dont le nom, prononcé par vous, Madame, a fait aussi-tôt palpiter mon cœur.

Mais quel autre empire venez-vous exercer sur moi ? Est-il né dans le sein d'une mortelle, ce projet inattendu de générosité céleste ? Les femmes ont-elles donc ravi aux hommes leur plus éclatante vertu ? Madame, je ne sais ce que le sort me réserve ; mais quoi que je puisse attendre ou de la miséricorde du Ciel, ou des forfaits des hommes, rien ne m'étonnera plus désormais dans la vie. Que pourrois-je vous dire qui répondît à ce que je sens ? Daignez recevoir, pour gage de ma reconnoissance, l'aveu même de l'impuissance où je me trouve de vous la témoigner — ».

— Je respire —, dit la Vaivode, quand le Prince eut cessé de parler. Elle l'auroit embrassé, si elle eût cru son amour éteint : afin de parvenir à le vaincre, elle

se presse de s'ôter tout espoir, & court chez sa sœur.

Qui, mieux qu'une rivale, sait découvrir les secrets de l'amour? Mais ici cette découverte n'étoit pas difficile. La Princesse de Sandomir avoit toute l'innocence de son âge; l'art ne lui avoit pas encore appris à se cacher; & au seul nom du beau Page Vaciley, elle rougit. La Vaivode, suffisamment instruite par cette rougeur, preuve inconteſtable & touchante, par laquelle une ame ingénue avoue sa tendre foiblesse, ne put retenir un soupir de regret; mais ce fut le dernier. Elle quitte sa sœur, sans autre explication, & va trouver son père.

Ce Palatin, l'un des Seigneurs Polonois qui étoient venus à Paris, en 1573, offrir la couronne des Jagellons au Duc d'Anjou, sur la seule renommée de ses exploits, avoit un goût décidé pour les actions & pour les hommes extraordinaires. Il avoit vu en France Guise-le-Balafré marcher avec audace à la grandeur suprême; &, dans les Pays-Bas, le premier Prince d'Orange se disposer à ravir la Belgique à Philippe II. Il re-

grettoit de ne pas trouver dans sa Patrie de ces grands caractères. Plusieurs fois il avoit entendu prononcer le fatal *veto* dans les Diètes de Varsovie, & briller les sabres de ses Compatriotes : mais nul Chef assez puissant n'avoit pu former encore une confédération imposante ; & voilà ce que le turbulent Palatin auroit vu avec transport.

Sa fille lui nomme Démétrius ; lui apprend qu'il est sous le même toit que lui, que c'est son Page enfin. Il est transporté de joie. La Vaivode ajoute qu'il brûle pour sa jeune sœur, qui n'est pas indifférente à ses feux. Nouveau sujet de joie pour le Palatin.

C'en est fait, il prendra le parti de Démétrius, & Démétrius aura la Princesse de Sandomir. — Mais où est-il ? où est il — ?

Vaciley paroît ; & sous l'habit de Page, sa noble & majestueuse fierté le décèle. Le Vaivode vient ensuite ; on appelle la Princesse de Sandomir. Elle arrive en tremblant ; mais Démétrius tremble à son tour, & ce grand Prince ne peut soutenir les regards d'une enfant.

— « Prince, lui dit le Palatin, on

m'assure que ma fille a su vous plaire; si cette assurance est vraie, voilà sa main. Les Anciens, en se jurant amitié, faisoient un sacrifice, & attestoient le Ciel vengeur des parjures. En vous jurant une fidélité éternelle, je fais bien plus qu'un sacrifice vulgaire; je vous donne mon dernier trésor, l'unique enfant qui me reste. Soyez heureux par ma fille; qu'elle soit illustre par vous. Imitez vos Ancêtres & les nôtres, qui, mêlant les plaisirs à la peine, voloient de la couche nuptiale aux combats —».

Ce mariage ainsi précipité, à la Sarmate, enivra les deux aimables contractans; transporta le Palatin & son gendre: mais la malheureuse Vaivode ayant voulu s'armer de tout son courage, ce courage même se trouva moins fort que son amour; elle eut une attaque de nerfs terrible. Tous volèrent à elle, sans connoître la cause de son mal: mais Démétrius, qui se l'imputoit, Démétrius, malheureux au sein du bonheur, ne se possède plus; son cœur l'accuse: il est infidèle à la générosité; il s'empresse, se tourmente, & aggrave le mal.

—Fuyez, lui dit d'une voix baſſe la trop généreuſe Vaivode—.

Elle revient, & l'érétiſme moral ajoute horriblement à l'érétiſme phyſique.

Cependant les amis du nouvel époux lui mandent de la Capitale de la Ruſſie qu'il s'endort dans ſa retraite, & que l'uſurpateur Boris s'affermit t us les jours ſur un Trône où les vrais Ruſſes le voient avec peine. S'il tarde plus long-temps, c'en eſt fait.

Au chant du coq, le lion ſe réveille. L'ambitieux Démétrius met l'amour au ſecond rang; il ne veut plus, comme Renaud, s'endormir dans les boſquets délicieux d'Armide; la trompette ſonne: il ſuffit, il volera à Moskou.

Mais comment y volera-t-il, & quelle force oppoſer à Boris? il n'a que l'amour & ſon carquois.

Eh! n'eſt-ce pas beaucoup?

Mais il a encore l'ame exaltée du Palatin, la généroſité de la Vaivode, lui-même, & le beſoin que les Ruſſes ont de révolutions,

Le Palatin lui offrira une autre reſſource encore. Dans ce temps-là, régnoit en Pologne Sigiſmond III, élu en 1587,

après la mort d'Etienne Báttory, l'un des plus grands Rois du Nord. Sigiſmond gouvernoit avec autant de bonheur que de ſageſſe la turbulente République dont il étoit Chef. Bon, humain, maître de ſes paſſions, il avoit encore la réputation d'un grand Capitaine. C'eſt à ce Prince que le Palatin de Sandomir va préſenter ſon gendre.

Sigiſmond ſe fait raconter par Démétrius toutes les circonſtances de ſon hiſtoire; il lui trouve un air de grandeur & d'aſſurance, qui ne dément pas le ſang auguſte dont il ſe vante de deſcendre; il admire avec quelle prudence ce jeune homme, dans la zone torride des paſſions humaines qui domptent les plus ſages, a pu braver leur empire. Mais il avoit appris, avec tout l'Univers, que Démétrius avoit été aſſaſſiné au Château d'Uglitz. Cette conſidération arrête ſa généroſité; &, pour éclaircir cette étonnante aventure, pour ne pas s'expoſer témérairement à ſecourir un impoſteur, au lieu d'un Prince malheureux, il convoque ſon Sénat.

Démétrius paroît devant cette aſſem-

blée auguſte, avec une aſſurance modeſte, qui lui gagne d'abord tous les cœurs. Il éclaircit tous les doutes, & met la vérité de ſa naiſſance dans un ſi grand jour, qu'aucun Sénateur ne doute qu'il ne ſoit le véritable Démétrius.

Sigiſmond, au nom de toute la République de Pologne, s'engage ſolemnellement à le rétablir ſur le Trône de ſes pères. Il lui donne un appartement dans ſon Palais, & lui prépare des fêtes, en attendant que ſes troupes ſoient en état de ſe mettre en campagne pour le conduire en Ruſſie.

La Cour de Pologne étoit alors une des plus magnifiques & des plus galantes de l'Europe. L'eſpoir de régner un jour dans cette Monarchie élective, y attiroit une foule de Princes Etrangers, Autrichiens, Saxons, Suédois, Allemands, ſans parler de la haute Nobleſſe de la Pologne & de la Lithuanie, ſi nombreuſe & ſi opulente elle-même. Les femmes, dont la beauté eſt fameuſe dans cette partie du Nord, ne manquoient pas d'inſpirer à ces Héros un autre intérêt qui ſouvent leur faiſoit oublier le premier.

Mais du côté de l'amour le cœur de Démétrius étoit rempli, & nulle beauté Polonoise ne lui coûta un soupir.

Sans cet attrait, les fêtes sont insipides : Démétrius ne desiroit plus que l'instant de pouvoir aller attaquer Boris. Cet instant arriva enfin.

Accompagné de sa nouvelle épouse, du Palatin de Sandomir, du Vaivode, & de sa généreuse bienfaitrice, qui voulut le suivre jusqu'aux frontières, il va prendre congé de Sigismond.

Mais Sigismond recevoit dans ce moment même des Députés du Czar Boris. Cet Usurpateur avoit appris que la Pologne s'armoit en faveur de son ennemi ; il vouloit arrêter les coups prêts à tomber sur lui. Il étoit dans des inquiétudes mortelles & trop fondées. Au commencement de son usurpation, il avoit voulu paroître humain : l'humanité n'étant pas dans son cœur, le masque tomba bientôt ; & croyant n'avoir plus rien à craindre de Démétrius, il s'étoit livré sans pudeur à tous ses vices, trop long-temps contraints. Déjà il en portoit la peine, & le nom de

Démétrius commençant à retentir dans ſes vaſtes Etats, intéreſſoit tous les les cœurs. Boris n'avoit plus un ſujet ſur lequel il pût compter, & la Princeſſe de Sibérie formoit tout ſon Conſeil. C'étoit par ſon avis que Boris avoit envoyé cette ambaſſade à Sigiſmond.

Les Députés le ſupplient de ne pas rompre la paix du Nord ſans une explication entre les deux Couronnes. Si le jeune homme connu à Moskou ſous le nom de Griska, eſt en effet Démétrius, il y a des moyens de conciliation; & la Princeſſe de Sibérie peut être le lien qui termine ce grand débat. Que Griska prouve qu'il eſt fils du Czar Baſilowitz, cette Princeſſe eſt à lui.

Lorſque les Ambaſſadeurs faiſoient cette propoſition, dont l'idée étoit de Boris, & à laquelle ſa fille n'avoit fait que donner ſon conſentement, on entend du bruit: c'étoit Démétrius, ſa jeune épouſe, & ſes nouveaux alliés. Sigiſmond, après les avoir fait entrer, répond aux Députés: — La propoſition de votre Maître eſt tardive; Démétrius

eſt marié, & vous voyez celle dont il a fait choix—.

La Princeſſe de Sibérie, à laquelle il faut revenir, & qui joue un rôle ſi intéreſſant dans la vie de Démétrius, n'avoit pu l'effacer encore de ſon cœur. Quoiqu'il ne lui eût laiſſé aucune eſpérance en ſortant de Moskou, elle avoit trouvé le moyen de n'épouſer ni le Prince de Suède, ni celui de Danemarck; & n'ayant pu être à ce qu'elle aimoit, elle avoit renoncé pour la vie à tout engagement.

Le projet de ſon père, épouvanté au bruit de cette révolution, avoit fait palpiter ſon cœur; ſans eſpérer encore, elle pouvoit cependant....

Quelle eſt ſa conſternation, au retour des Députés, quand elle apprend qu'un obſtacle invincible s'oppoſe à ſon bonheur!

Mais l'armée Polonoiſe eſt prête. Démétrius en eſt le Chef, & Zapoſtki la commande ſous lui. On voit briller autour du grand étendart de la République les Potoski, les Sapieha, les Czatorinski, toute la haute Nobleſſe de Pologne, tous ces grands Cheva-

liers, impatiens d'aller acquérir de la gloire contre une Nation rivale, & fiers de donner un Czar à la Ruſſie.

Arrivé ſur le bord du Boriſthène, Démétrius ne veut pas expoſer à tous les haſards qu'il va courir, ni la Princeſſe ſon épouſe, ni la ſenſible Vaivode. Il leur fait là ſes adieux, & baigné de larmes ſi chères, il ne peut retenir les ſiennes. Les deux Infortunées retournent triſtement au Palatinat de Sandomir. Mais le Palatin & le Vaivode ne veulent pas abandonner Démétrius dans une criſe qui doit couronner ſa tête, ou la faire tomber ſous la hache d'un Bourreau.

On paſſe le Boriſthène, & Démétrius eſt ſur le point d'être aſſaſſiné à l'autre bord par le Prince Miciſlas, ennemi ſecret & jaloux qu'il s'étoit fait en Pologne. Ce traître, au mépris du titre honorable qu'il portoit, étoit venu, par des détours qui avoient dérobé ſa marche, former une embuſcade à l'armée Polonoiſe. Il tomba d'abord ſur l'arrière-garde aux ordres du Palatin & du Vaivode, les ſépara du gros de l'armée, & jetta une épouvante

générale. A cette confusion subite Démétrius rallie sa troupe, & forme les rangs; il paroît, délivre son beau-père & le Vaivode, attaque le perfide Miciflas, & fait voler sa tête du revers de son sabre. La troupe ennemie fuit en désordre.

Animé par ce premier succès, le jeune vainqueur assiége & prend le Château de Théringo, les Villes de Poutimel, de Rilsque, de Crom, de Carasthow, & plusieurs autres.

Il fait ensuite un mouvement vers la Tartarie; & aussi-tôt Saragorod, Borisow, Gorod, Livem, lui prêtent serment de fidélité.

Boris, alarmé de la rapidité de ses conquêtes, lui oppose une armée levée à la hâte. Démétrius, en attendant un choc qui devoit être décisif, se porte sur Novogorod, Place réputée alors imprenable, & qui avoit pour défenseur un des plus vaillans hommes de la Russie. Basmanow (tel est le nom de ce brave) inspire à sa garnison l'ardeur dont il étoit plein, & cette confiance aveugle que le vrai mérite fait toujours naître. Il arrête Démétrius

au milieu de sa course; il fait plus, il obtient son estime. Cependant notre Héros, honteux d'être arrêté si longtemps devant une Place après tant d'avantages, & résolu de vaincre ou de périr, sentant combien dans une révolution les premiers succès sont nécessaires, ordonne successivement plusieurs assauts, & fait essuyer de grandes pertes aux assiégés : efforts impuissans encore; Basmanow se trouve par-tout, il répare toutes les pertes : son courage faisoit à Novogorod, ce que le génie d'Archimède fit jadis à Syracuse contre Marcellus.

Il ose même faire une sortie; mais la Noblesse Polonoise le reçoit avec tant de bravoure, qu'il est obligé de se retirer vers les remparts : on le coupe malgré le feu de la Ville. Mille sabres Sarmates sont levés sur sa tête intrépide : *Arrêtez, Compagnons, s'écrie le généreux Démétrius, & faites grace à la valeur.* Il vole, délivre Basmanow, l'embrasse, & lui donne la liberté, sans lui imposer aucune condition.

Nous verrons bientôt que ce bienfait ne fut pas perdu.

Venons à l'armée de Boris, qui se présente enfin aux yeux de Démétrius. La bataille s'engage, & reste indécise pendant trois heures. Les Polonois sont braves, & leur cavalerie est renommée par toute la terre; mais ils ont peu d'infanterie, & elle est foible. Celle des Russes étoit renommée, dès ce temps-là : c'étoit la même espèce d'hommes avec laquelle le Czar Pierre triompha depuis des Suédois; avec laquelle de nos jours l'immortelle Catherine a fait trembler l'Empire Ottoman, & rendu l'Asie & l'Europe attentives à ses vastes projets.

Démétrius n'est que plus animé par la résistance qu'il éprouve. L'aîle qu'il commande, enfonce le Corps qui lui est opposé. Déjà il faisoit prisonnier le Général Mistisloski : mais il voit le désordre à l'autre aîle Polonoise; il s'arrête, rallie son armée, reste maître du champ de bataille, & le Général de Boris lui échappe.

On entroit dans l'hiver, si dur en ces climats; il prend son quartier dans l'abondant pays de Siverski : mais là,

la plus grande partie des Polonois l'abandonne, & repasse le Boristhène.

Dans une circonstance si fâcheuse, li ne se décourage pas : il fait des levées chez les Cosaques ; il enrôle tout ce qu'il peut ramasser des débris du Général Russe. Sa confiance en donne à tout ce qui l'entoure ; les Russes viennent se ranger, à l'envi, sous ses drapeaux victorieux.

Nous ne fatiguerons pas nos Lecteurs du récit de tant d'exploits militaires, trop longuement détaillés dans l'Ouvrage que nous analysons. On attend de nous des choses plus intéressantes.

L'épouse de Démétrius & la Vaivode languissoient à Sandomir, dans l'attente des grands événemens qui avoient dû arriver. Quelquefois l'espoir flattoit leur cœur ; un si grand courage méritoit de vaincre. Mais ce courage même les alarmoit ; il aura trop bravé les dangers. Dans leurs songes, elles le voyoient tantôt victorieux & possesseur du Trône de ses peres ; tantôt elles se le représentoient percé de coups, mor-

tels, expirant aux pieds d'un soldat barbare.

Elles reçoivent enfin la nouvelle de ses premiers succès, & leur ame ne peut contenir leur joie.

Voilà qu'au faîte du bonheur où la foiblesse humaine peut atteindre, elles apprennent qu'il avoit perdu dans une seule bataille presque toute son infanterie, quinze Cornettes & treize pièces de canon. Mais on leur assure qu'il est rentré dans Poutimel avec les débris de son armée, après avoir sauvé deux fois la vie au Palatin de Sandomir.

Jettons un voile sur la douleur de ces deux ames sensibles, & allons voir à Poutimel le digne objet de leurs peines.

Les malheurs rendent toujours les vrais Héros plus grands. Démétrius répara ses pertes avec une promptitude inouie; & lorsque le Général de Boris le croyoit perdu sans ressource, il le vit arriver fièrement à sa rencontre, après s'être déjà emparé de Jelek, de l'Epine, de plusieurs Provinces dont il avoit fait les Vaivodes prisonniers.

Ces nouvelles conquêtes de notre

Héros, groſſies encore par la renommée, parvinrent aux oreilles de Boris, & lui causèrent une douleur ſi profonde, qu'il en mourut quelques jours après.

Cet uſurpateur, outre la Princeſſe de Sibérie, avoit un fils que ſon père lui-même avoit jugé incapable de régner; & c'eſt pour cette raiſon qu'il avoit propoſé à Démétrius en Pologne de lui donner la Princeſſe en mariage. En faiſant cette alliance, il auroit déshérité ſon fils. Démétrius, déjà époux de la belle Sandomir, n'ayant pas accepté cette offre, & Feder Boriſwits (c'étoit le nom du fils de Boris) n'ayant pas été déclaré déchu du Trône, y monta après la mort de ſon père. C'étoit hâter l'inſtant d'y faire aſſeoir Démétrius lui-même. L'incapacité du nouveau Czar, le nom & les vertus de ſon concurrent, la plus grande partie des Knès, des Boyards, de la Nobleſſe, admirateurs de Démétrius, devoient bientôt opérer cette révolution. Mais celui qui l'avança le plus, fut Baſmanow. Ce Guerrier, reconnoiſſant de la généroſité avec laquelle Démétrius l'avoit délivré des mains des Polonois,

cherchoit depuis long-temps l'occasion de servir son bienfaiteur. Il se trouvoit alors à la tête d'un Corps destiné à combattre Démétrius. Il le conduisit presque en présence de l'armée de ce dernier, & s'écria : *Mes amis, Démétrius est le seul légitime Prince des Moscovites.* Un Galitzin, qui commandoit un autre Corps, imita cet exemple. Tous deux allèrent à Poutimel, & prêtèrent serment de fidélité entre les mains du jeune Souverain qu'ils avoient choisi. Les Knès, les Boyards se soumirent de la même manière, & l'armée du Czar fut entièrement dispersée.

La route de Moskou étoit ouverte à Démétrius.

Le Palatin de Sandomir, ravi d'avoir enfin trouvé dans le Nord l'homme qu'il desiroit, plus ravi encore de l'avoir pour gendre, se préparoit à le suivre avec le Vaivode dans la Capitale : mais Sigismond, qui avoit alors de grands intérêts à discuter avec la Suède, les rappella tous deux à Varsovie.

Démétrius, quoique fâché de ne les pas avoir pour témoins de sa gloire

dans l'entrée solemnelle qu'il alloit faire à Moskou, fut charmé cependant de ce qu'ils pourroient bientôt instruire eux-mêmes de ses conquêtes la Princesse son épouse & le Vaivode. Il exigea qu'on fît partir aussi-tôt la première, avec laquelle il vouloit être couronné. Il supplia d'engager la seconde à l'accompagner, & à venir éprouver dans ses nouveaux Etats, si le Czar Démétrius seroit moins respectueux & moins reconnoissant que le Page Vaciley.

Il embrasse tendrement ces deux hommes qui lui avoient rendu de si grands services, & les congédie à regret.

Le Palatin part avec le Vaivode; ils arrivent à Sandomir. Quelles larmes délicieuses ils firent couler par le récit des exploits, des vertus, des succès, de l'amour, de l'amitié du Souverain qu'ils avoient fait!

L'amour a des aîles, & l'amitié vole aussi. Voilà les deux sensibles Polonoises en route sous l'escorte de quatre Cornettes.

Laissons-les voyager: la tendre émotion de leurs cœurs & l'exaltation de leurs

leurs têtes seront des compagnes suffisantes pour elles.

Démétrius, suivant le cours prospère de sa fortune, marchoit à grandes journées vers Moskou. Il s'arrêta à Thoula, pour y attendre l'effet des grands mouvemens qui se faisoient dans la Capitale.

Le Czar Féder s'y voyoit abandonné de la Noblesse & du Peuple. Un seul homme suivoit encore vivement son parti; & cet homme audacieux, fourbe, capable des plus grands crimes quand il y voyoit un intérêt, étoit le trop fameux Zuski, destiné à finir l'étonnante catastrophe de l'aventure que nous décrivons.

Mais tous les efforts de ce redoutable Boyard sont inutiles cette fois. Tout le Peuple se porte en tumulte au Palais : on y saisit l'Impératrice, femme de Boris, & le malheureux Czar Féder son fils; on leur donne une garde nombreuse; une vieille tour où l'on détenoit les criminels devient leur prison.

Féder ne peut souffrir tant d'ignominie, & se voyant abandonné de tous

ſes Sujets, il ſonge à aſſurer ſon ſort. Avant de tomber dans les fers, il s'étoit muni d'un poiſon violent. Il le tire de ſon ſein, & le montrant à ſa mère : *Madame*, lui dit-il, *voilà ce qui nous affranchira de la honte de tomber aux pieds de Griska.* Il en prend la moitié, l'intrépide Impératrice avale l'autre ſans pâlir. Ils ne ſont plus.

La Princeſſe de Sibérie, que le Peuple avoit laiſſée libre en conſidération de ſa vertu, accourt. Elle voit ſa mère & ſon frère, couverts de taches livides & ſans vie. Elle remplit l'air de ſes gémiſſemens, elle veut ſuivre ſa famille au tombeau.

Elle entend crier dans les rues : *Vive Démétrius !* Ce nom chéri, ce nom fâcheux a encore la force de la retenir à la vie ; elle ſoupire, on la reporte dans ſon appartement.

Démétrius déjà maître de Moskou, déjà proclamé Czar, pleure la mort de Féder, comme jadis le premier Céſar pleura celle de Pompée, & vole auſſi-tôt chez la Princeſſe de Sibérie.

Quelle entrevue !

« — Madame, dit le Vainqueur, je viens pleurer avec vous. Heureux si je pouvois calmer une douleur dont je suis la cause innocente, & si le ciel qui vous a ravi toute votre famille daignoit se servir de moi pour réparer vos pertes ! Il en a du moins mis le desir dans mon cœur. Je n'oublierai jamais que je vous dois la vie, & je sais encore ce que je dois à votre sexe, à votre rang, à vos vertus » —.

Elle lui répondit : « — Griska, votre générosité ne me surprend point : mais ne vous offensez pas des pleurs que votre vue me force de répandre ; c'est vous qui avez fait tous mes malheurs, & votre pitié même les aggrave.

Votre pitié ! voilà donc l'unique sentiment que j'ai pu vous inspirer ! Ce n'est pas ainsi qu'on allège les calamités de celles de mon rang. Allez, heureux destructeur de ma famille ; suivez le sort qui vous seconde, & laissez-moi à mes mortels ennuis —».

Qui croiroit que même à la vue de l'homme qui avoit précipité la Princesse de Sibérie dans cet abîme de

maux, son premier sentiment & cet attrait qu'elle avoit autrefois puisé dans les yeux de Griska, triomphèrent encore de toutes ses affections & de sa douleur même ?

Mais comme si cet amour tyrannique n'eût pas suffi pour la tourmenter, le Démon de la jalousie vint partager son ame avec lui.

La malheureuse fille de Boris apprend dans sa retraite que l'épouse du nouveau Czar arrive, & qu'elle sera solemnellement couronnée avec lui. *L'ingrat*, s'écrie-t-elle, *il n'a pas voulu tenir le Sceptre de la main de mon père & de la mienne, & c'est la fille d'un Palatin qu'il me préfere !*

Démétrius rend une seconde visite à l'infortunée. Il avoit les plus grandes obligations à Galitzin, & Galitzin soupiroit depuis long-temps pour la Princesse, sans avoir jamais osé le lui dire. Le nouveau Czar a l'imprudence, pour obliger son ami, de se charger de la déclaration.

« — Madame, lui dit-il, toute mon envie est de vous faire oublier une

partie de vos malheurs. Daignez vous choisir un époux dans tout l'Empire, & je l'éleverai si haut, que son rang ne différera guères du mien — ».

Il nomma Galitzin.

La Princesse contint un peu son indignation.

Elle répondit :

« — Griska, si la grandeur avoit touché mon ame, je serois maintenant Reine de Suède ou de Danemarck ; je n'ai voulu régner qu'une fois : mais l'ingrat sur qui j'avois jetté les yeux, inconnu, fugitif, proscrit alors, dédaigna mon cœur avec le plus grand Empire du monde.

Je rends graces cependant à votre bonté touchante du don qu'elle daigne me faire de Galitzin ; mais je n'en veux point — ».

La rougeur, signe infaillible de l'explosion qui alloit se faire, colora vivement ses joues en prononçant ces mots.

Elle ajouta :

— « Écoute-moi, malheureux auteur de mes infortunes. Si tu avois toujours été insensible, j'aurois peut-être étouffé

le penchant violent qui me tyranniſe. Je me ſerois dit : *Du moins il ne ſoupire pas pour une autre* ! Infidèle, ſauvé par moi, & ſûr de ma tendreſſe, tu vas ſoupirer en Pologne, tu formes des liens qui m'outragent. Sous mes yeux, tu vas couronner ma rivale, & quelle rivale ? Je le poſſédois ce Trône où tu l'appelles, je te l'offrois. Tu pouvois bien l'accepter, après avoir accepté la vie de mes mains.

Griska, tu ne ſais pas juſqu'à quel point tu peux porter ma fureur. J'avois reçu de la Nature une ame douce ; tu l'as aigrie, tu l'as dénaturée.

Pour t'oublier, pour te mépriſer, tu ne ſais pas les efforts que j'ai faits. Je me ſuis armée de fierté pendant ton abſence, j'ai relevé mon courage abattu, j'ai appellé la généroſité à mon ſecours.

Ta funeſte image a triomphé de ma fierté, de mon courage, de ma généroſité. Prends garde ; elle pourroit encore, pour ta perte, triompher de ma vertu.

Griska, tu marches ſur une cendre

trompeuſe. Nous ſommes dans un pays fertile en révolutions : mon père a détrôné ta famille, tu détrônes la mienne. Tu peux périr à ton tour.

Cruel ! faut-il que je me jette à tes genoux ? Vois la fille d'un Czar ſuppliante devant toi : épargne-moi un crime, épargne-moi des remords & des regrets éternels : ne couronne pas ſous mes yeux la fille d'un Palatin » —.

Démétrius étonné, confondu d'un ſi étrange égarement, continue d'être reſpectueux & ſoumis ; mais fidèle à l'amour, il perſiſte intérieurement à couronner ſa jeune épouſe.

Elle arrive à Moskou, le jour même que la tendre mère du nouveau Czar, avertie par lui d'un bonheur ſi inattendu, arrive elle-même de ſon Château d'Uglitz.

Partagé entre deux ſentimens ſi doux, heureux fils, heureux époux, il diviſe ſes careſſes qui n'en ſont que plus chères à celles qui les reçoivent : la nature & l'amour ſont les ſeules affections de l'ame à qui le partage ne porte pas d'ombrage.

La ſenſible Vaivode lui procura un troiſième bien, égal aux deux autres, celui de l'amitié. Elle avoit voulu voir ſon beau Page Vaci'ey aſſis ſur le Trône Impérial : elle le vit, elle l'embraſſa comme un frère : l'amour n'étoit plus, l'amitié ; mais une amitié plus tendre avoit pris ſa place.

Cependant la cérémonie du couronnement s'apprête. Le Patriarche, à la tête de ſon Clergé, attendoit, ſous le parvis du Temple, les jeunes Souverains ; il les conduit à l'Autel, il tire du tréſor la couronne, le ſceptre & la pomme d'or, glorieuſes marques du ſouverain pouvoir. Les voûtes ſacrées retentiſſent des noms chéris de Démétrius & de Sandomir.

On ſort du Temple ; les maiſons, les rues ſont tendues des plus riches tapis.

On arrive à l'Archangel, au milieu des acclamations.

Le Czar goûtoit à longs traits la douceur de ſa fortune préſente ; la douce Czarine étoit enivrée d'amour & de gloire, la Vaivode ſembloit régner elle-même : la mère de Démétrius, après

avoir verſé les larmes les plus amères, en verſoit les plus délicieuſes.

Tremblez, mortels, quand la fortune répand ſur vous tant de faveurs : elle les épuiſe, & le terme de ſes biens eſt toujours le commencement des maux.

Ce même Zuski, dont nous avons parlé plus haut, n'avoit vu, qu'avec un déplaiſir mortel, le rapide bonheur de Démétrius ; & ce n'étoit que malgré lui qu'il avoit reconnu ce Prince pour Czar avec le reſte de la Nobleſſe. Cet ambitieux Zuski avoit oſé prétendre à la main de la Princeſſe, & lui déclarer ſes téméraires feux. L'indignation avoit été long-temps la ſeule réponſe de la fille de Boris. Mais dans la fureur nouvelle qui étoit venue la ſaiſir, elle réſolut de faire ſervir l'audacieux Boyard à ſa vengeance. Sans approuver ſes feux, elle en écoute maintenant les expreſſions ſans colère.

Qu'avoit - elle à ménager déſormais avec l'ingrat Démétrius ? il la dédaignoit. Malgré ſa défenſe, il avoit couronné la Palatine. Du haut d'une croiſée, elle avoit aſſiſté elle-même à la cé-

rémonie fatale ; Démétrius plus épris d'amour que ſenſible à la pompe de cette journée, au milieu des acclamations & d'un ſi raviſſant ſpectacle, n'avoit vu, n'avoit entendu que cette odieuſe rivale, odieuſe ſans doute, mais de la plus éclatante beauté. Cette beauté même la rend plus criminelle encore aux yeux de la Princeſſe.

C'en eſt fait, il faut que Démétrius expire.

Tandis qu'elle avoit l'ame remplie de ces ſentimens tumultueux, Zuski arrive & haſarde de lui parler encore d'amour.

— « Eh bien, lui dit-elle, ſi vous m'aimez, j'en exige une preuve. — Tremble, malheureux Zuski, du ſacrifice que je t'impoſe ; il faut frapper un grand coup, un coup qui étonne l'univers. Apporte-moi la tête du Czar, ou ne reparois jamais à mes yeux — ».

— « Vous ſerez ſatisfaite, lui dit Zuski, d'une voix modérée — ».

Catilina n'eut pas plus d'amis à Rome que Zuski n'en avoit à Moskou. Il les raſſemble, excite leur pitié pour la malheureuſe famille de Boris, pour la Prin-

ceſſe de Sibérie, ſi vertueuſe & ſi bienfaiſante.

Ayant produit l'attendriſſement, il parle de Démétrius. Eſt-il bien vrai que ce ne ſoit pas un impoſteur, qu'il ſoit le véritable fils de Baſilovitz? A la vérité, l'épouſe de ce Czar, maintenant à Moskou, le ſoutient. Mais n'eſt-ce pas pour ſe venger de Boris, qui avoit fait égorger ſon fils dans ſes bras, qu'elle avoue celui-ci? On l'aſſure du moins: on dit même que le nouveau Czar n'eſt qu'un jeune moine, ou un fils de moine. Quelle honte pour la Ruſſie!

Mais ce qui chagrine le plus Zuski, c'eſt la confiance, la protection, les richeſſes, les grandes places que cet Uſurpateur accorde aux Polonois, ennemis naturels des Ruſſes.

Epouſer d'ailleurs une Catholique Romaine, faire cet outrage à l'Egliſe Grecque, comment le ſupporter!

Par ces inſinuations adroites, & par les artifices ordinaires des Chefs de conjuration, Zuski ſe fit bientôt un parti puiſſant. Le Patriarche, trop zélé défenſeur du rit Grec, fut lui-même du nombre des conjurés. Un Diak ou Se-

crétaire de Démétrius, trahit son Maître, & promit d'introduire Zuski dans le cabinet de ce Prince, quand il en seroit temps.

Le Palatin de Sandomir & le Vaivode son gendre, dont la présence n'étoit plus nécessaire auprès de Sigismond, arrivoient alors pour leur malheur à Moskou.

Cependant, les fidèles Galitzin & Basmanow, fort attentifs, dans ces commencemens de l'Empire, à tout ce qui pouvoit intéresser leur Maître, soupçonnèrent quelque trame secrette, par le silence, avant coureur ordinaire des grands événemens, qu'ils observèrent tout-à-coup dans la Capitale. Ils en parlèrent au Czar: on découvrit l'un des Conjurés, ce même Diak dont nous venons de parler; on trouva chez lui des preuves suffisantes pour le punir de mort, mais qui ne faisoient connoître aucun des complices, tant la conjuration étoit conduite avec art. On employa la torture pour faire parler le coupable, mais il ne fut pas possible de lui faire rien avouer.

Le Czar, humain, généreux, ne pensant qu'à faire du bien, crut trop légèrement qu'on ne songeoit pas à lui faire du mal.

Mais Basmanow, qui connoissoit la Nation mieux que lui, conservoit toute son inquiétude. Plusieurs fois il le conjura, les larmes aux yeux, de veiller sur ses jours. Démétrius, aussi confiant que César dans le Sénat de Rome, & que le plus illustre des Guises aux Etats de Blois, alloit bientôt éprouver leur sort.

Le jour fatal arrive. Zuski, à dix heures du matin, force la garde du Palais à la tête des Conjurés, & monte droit à l'appartement du Czar. En passant dans une galerie, il voit Basmanow rêvant tristement, appuyé sur une balustrade : cet homme vertueux est la première victime qui tombe aux pieds du furieux Zuski.

Au bruit qui se fait alors, Démétrius s'éveille, s'élance de son lit, & demande à un de ses Gardes ce qui cause ses désordres. Le perfide Garde, qui étoit dans les intérêts de Zuski, dit qu'on crie au feu. Mais au même instant Dé-

métrius voit des armes briller ; il demande son épée. Ce généreux Prince, si lâchement trahi, a la douleur de voir qu'on la lui avoit ôtée. Il court à l'appartement de sa femme, à celui de la Vaivode. Le Palatin & son gendre arrivent ; il leur confie ces deux personnes qui lui étoient si chères, & revole au bruit.

Il voit par une fenêtre quelques soldats Allemands étonnés ; il se précipite par la fenêtre. Ces Etrangers, touchés de compassion à la vue d'un si grand Prince réduit à cet état, le conduisent & le cachent dans une maison écartée.

Mais Zuski avoit tout prévu : on découvre Démétrius ; il est assassiné, traîné dans les rues, outragé encore après sa mort. Sa femme, sa mère, la Vaivode, son époux, le Palatin qu'on menoit à la tour, voient cet horrible spectacle. Plus de quinze cents Polonois sont égorgés en même temps sous leurs yeux. Helas ! pourquoi les laisser vivre eux-mêmes ? & la Princesse de Sibérie, que fait-elle, que sent-elle au bruit de ce carnage ?

Elle eſt dans toute la déſolation du déſeſpoir. Elle avoit été égarée par l'amour, maintenant elle eſt déchirée par les remords. Elle maudit ſon exiſtence, & en abrège la durée par le poiſon.

Déjà elle en ſentoit l'effet violent, quand Zuski arriva triomphant dans ſa chambre. Elle fait taire ſa douleur, & ranime ſes forces : — « Monſtre, lui dit-elle, fuis, fuis loin de mes yeux ; barbare, de quel ſang es-tu couvert — ?

Elle ne put en dire davantage, & le poiſon qui étoit arrivé au cœur, trancha ſes jours infortunés.

Finiſſons cette déplorable Hiſtoire.

Le lâche Zuski ne profita pas du fruit de ſon crime ; il perdit la Princeſſe de Sibérie, & la Couronne lui échappa.

On donna pour ſucceſſeur à Démétrius, Fédérowitz, le plus proche parent de Boris ; & ce Prince eut la généroſité de faire auſſi-tôt ſortir de priſon la femme de Démétrius, le Palatin, le Vaivode & ſon épouſe.

Ces quatre perſonnes infortunées regagnèrent triſtement la Pologne, &

allèrent prolonger leur douleur à Sandomir.

Tels ſont les traits les plus intéreſſans qui ont illuſtré la vie de Démétrius-Griska.

Il ſeroit difficile d'affirmer poſitivement rien ſur ſa naiſſance, & nous renvoyons au peu que nous en avons dit dans la Note qui précède notre Extrait. Mais ſoit fils de Czar, ſoit un ſimple Moine échappé de ſon cloître, il fut d'une généroſité rare dans un ſiècle & dans un Pays où cette vertu vraiment royale étoit peu connue. Un Czar qui l'avoit précédé, pouſſa un jour la brutalité juſqu'à faire attacher avec un clou le chapeau d'un Ambaſſadeur qui s'étoit couvert en ſa préſence; & ſi, peu de temps après, ce même Czar fit grace à un Miniſtre d'Angleterre qui avoit pris la même liberté, ce fut par lâcheté & par crainte, & parce que cet Anglois lui avoit dit: *Voyons, Seigneur, ſi vous oſerez faire cet outrage à ma Nation.* Bien différent de ce Prince bar-

bare, Démétrius ne vouloit régner que par la clémence. (Il devança cet Empire, si nouveau encore en Russie). Il avoit sauvé la vie à ce même Zuski qui conspira si lâchement contre lui: aussi quand on apprit sa mort dans l'Empire, on le regretta presque généralement; & plusieurs Imposteurs, à la faveur de ce grand nom qu'ils osèrent prendre, excitèrent de nouveaux troubles dans la Russie.

Nous finissions cet Extrait, quand les augustes Enfans de Catherine avoient déjà rendu leur présence chère à Paris. Combien la Russie est changée depuis Démétrius! Dans nos climats nous connoissions peu ce vaste Empire, qui d'un côté touche à la Chine, & s'étend si loin, de l'autre, en Europe. Le Czar Pierre vengea glorieusement son Pays: il y trouva des Soldats, il y forma des hommes, il porta la lumière dans ces contrées glaciales, & au titre de Conquérant il joignit le titre plus glorieux de Législateur.

Mais qu'il lui restoit encore à faire!

Auguste Catherine, vous étiez destinée à perfectionner les projets d'un

Héros. En voulant éclairer ſes Peuples, Pierre n'avoit pas encore perdu lui-même toute la barbarie qui avoit ombragé ſon berceau. Dès votre aurore, la politeſſe, la popularité noble, l'humanité ſe ſont développées en vous comme les graces. Pierre ne pouvoit que donner des inſtructions aux Ruſſes; vous leur préſentez un modèle. Cet homme rigide n'infirma point des Loix inhumaines; vous avez aboli le Knout odieux, & proſcrit les tortures. Le vainqueur de Charles XII déclara qu'il vouloit reſter Deſpote comme ſes pères: & vous, en proteſtant que vous ne vouliez plus l'être, vous l'êtes en effet plus que lui. Vous régnez par les graces, véritable empire des Femmes, & la plus forte des Dominations. Que dis-je? l'empire des Femmes! l'Univers vous compte au nombre de ſes plus grands Rois. Quel homme a jamais conçu un projet auſſi ſublime & auſſi vaſte que celui que nous vous avons vu exécuter? Une flotte créée par vous avec une rapidité qui étonne l'Europe, s'élance des plages hyperborées, paſſe les colonnes d'Hercule, traverſe la méditerranée, pénètre

aux Dardanelles, & répand par le Midi l'épouvante dans la Capitale des Ottomans, tandis que vos armées de terre la font encore trembler du côté du Nord.

Nous vous remercions principalement, généreuse Autocratrice de toutes les Russies, de la protection que vous accordez aux Lettres. Elles ne seront pas ingrates : en reconnoissance de vos bienfaits, elles transmettront votre nom glorieux aux races futures.

Fils d'une telle mère, jeune Prince, à qui la Cour & la Ville font l'accueil que vous méritez, jouissez, vous & votre auguste Compagne, de ces expressions naïves de nos cœurs. La bonté a des droits sur toute la terre ; elle en a sur-tout en France. A ce titre, l'amour vole sur vos pas & sur ceux de ce brillant rejetton de la Maison de Wirtemberg, qui fait votre bonheur. Vous ne pouvez pas soupçonner de flatterie ce Peuple sensible qui vous suit tous deux en vous bénissant. Il aime encore plus, ce bon Peuple, vos vertus, qu'il n'est ébloui de votre rang auguste ; & des Souverains qui, si loin de leurs Etats,

excitent ces sentimens flatteurs, peuvent bien être sûrs qu'ils en sont dignes.

Nous donnerons dans peu le Roman historique de Perkin, *qui joua, à-peu-près, le même rôle en Angleterre sous Henri VII, que Démétrius a joué en Russie sous le Czar Boris.*

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LES DEUX EXTRÊMES.

LETTRE.

Vous enrichissez, Messieurs, le Public d'une nouvelle histoire du cœur, en lui offrant, tour-à-tour, les Romans anciens & modernes. Votre Collection s'offre à mon imagination sous ce titre, quoiqu'elle en porte un autre. Je vous avoue que cette entreprise m'a paru d'une utilité sensible. On ne sauroit trop faire connoître le caractère des passions aux hommes, puisqu'ils doivent en éprouver les effets. On a beau dire que l'expérience est inutile, quand on a le cœur tendre; je ne croirai jamais que la lumière soit

un ſecours ſuperflu, quoiqu'il y ait des écueils preſque inévitables.

Je m'imagine, Meſſieurs, que vous aimez à vous enrichir de la connoiſſance des caractères, & du détail des aventures ? Vous ne pouvez pas tout voir, & vous ne devez rien ignorer. Je vous envoie un tableau très-digne d'avoir place dans votre galerie ; ſi vous pouvez faire grace au coloris, vous en trouverez le ſujet très-intéreſſant.

J'aime une perſonne de vingt-quatre ans, que la Nature fit naître pour figurer à côté de Manon l'Eſcaut. Ce n'eſt point cette fille fourbe, vicieuſe & dépravée, dont l'Abbé Prévoſt a immortaliſé les égaremens par un ſtyle enchanteur. Toutes les fautes de ma Manon ſont nées de la vivacité de ſon imagination ; mais je n'en ai pas eu moins à ſouffrir les tourmens les plus incroyables. L'intempérance de ſon cœur l'a portée à avoir ſucceſſivement pluſieurs paſſions ; & la tendreſſe du mien m'a réduit à les lui pardonner. Que dis-je ? je les ai ſouffertes ; je m'y ſuis quelquefois intéreſſé ; je les ai favoriſées ; j'en ai gémi avec elle, lorſqu'elles ont altéré ſon repos. Ses larmes ont fait couler mes larmes : jamais on n'eut plus d'amour pour une ingrate, & moins de mépris pour une infidelle.

Ma Maîtreſſe (que j'appellerai toujours Manon) eſt née avec des charmes ſéduiſans. Quoiqu'elle ait beaucoup aimé, & beaucoup ſouffert, toute ſa fraîcheur ſe conſerve; le ſentiment, la fineſſe & le plaiſir ſont dans ſa phyſionomie. Elle eſt gaie; elle eſt careſſante; elle eſt vive; elle eſt naïve. Le feu brille dans ſes yeux, & éclate dans ſes mouvemens: un regard peint ſon ame. Ce caractère de vérité, toujours intéreſſant, fait preſque excuſer la légèreté de ſes idées, & l'inconſéquence de ſa conduite. Quand elle a fait une faute, il n'y a qu'à la regarder pour s'en convaincre; elle répond au coup-d'œil, comme au reproche: caractère ſéduiſant!

Je l'aimai, dès que je la vis; & je l'aimerai juſqu'au moment qui rompt toutes les chaînes: la mort ſeule peut lui ravir mon cœur. Je ſuis à l'épreuve des tourmens: elle m'en réſerve encore; elle m'en accable en ce moment. Je n'ai jamais ſenti qu'ils puſſent affoiblir mon amour; je n'ai jamais ſouhaité qu'ils en euſſent le pouvoir. Que ferois-je d'un cœur accoutumé à une agitation continuelle? Un amour heureux ſeroit un repos inſipide.

Vous jugez, Meſſieurs, que je ſuis le meilleur ami qu'elle ait au monde, & l'homme en qui elle a le plus de confiance! Elle ne me cache

rien, par estime, & par ingénuité. J'ai eu souvent à dévorer des confidences cruelles ; je me suis vu obligé de lui donner des conseils que je trouvois cruels pour elle : car la passion abhorre ce qui la contrarie ; & la sienne est toujours violente. Mais son intérêt étoit ma loi ; & j'étouffois le murmure de mon cœur, pour répandre des consolations dans le sien, quand la sévérité de mes conseils la portoit à se venger sur moi des sacrifices que ma raison obtenoit d'elle.

Quelques Lettres que je lui ai écrites, & que j'ai sous la main, vous feront mieux juger de la vivacité de mes sentimens, & de la délicatesse de mes procédés. Vous y verrez aussi la physionomie de son ame, si je puis employer cette expression. Je vais vous les transcrire. Ce ne sont pas de ces Lettres étudiées, où le sentiment n'est jamais que le prétexte de l'esprit. Vous y reconnoîtrez le plus véritable amour.

LETTRE PREMIÈRE (1).

A MANON.

VOICI, chère amie, l'heure à laquelle j'eus hier le bonheur de te voir. Jamais cette attention de ta part ne s'effacera de ma mémoire. Dans tous les instans de ma vie, mon cœur se rappellera que malgré la situation où je t'avois vue le matin, tu as trouvé des forces pour venir me rassurer. Mes torts n'étoient qu'apparens ; mais un Amant s'accuse & gémit dès qu'il peut paroître suspect. Je souffrois, & je serois resté dans cet état ; tu es venu répandre dans mon sang le baume de la tranquillité !

(1) Quelques-unes de ces lettres furent imprimées & insérées, il y a douze ans, dans des *Variétés* dont il ne reste plus d'exemplaires chez les Libraires. La Collection entière paroît aujourd'hui pour la première fois.

Non, le jour où je pus juger de toute ta tendreſſe par l'excès de tes bontés, fut moins précieux à mon cœur. Un mouvement libre, un ſentiment délicat eſt toujours plus flatteur que cette ivreſſe où s'abandonne une ame que la ſéduction des ſens entraîne : je n'ai dû qu'à toi-même le bonheur dont j'ai joui ; & tu m'as mieux prouvé ton amour par ton eſtime que par ta foibleſſe . . . Bon ſoir, chère ame de ma vie ; puiſſes-tu jouir cet nuit du ſommeil le plus doux & le plus tranquille ; puiſſent tes ſonges te reſſembler ; puiſſent-ils m'offrir à tes genoux plein de cette reconnoiſſance amoureuſe qui n'eſt pas le deſir, & qui dit davantage ! Bon ſoir encore ; mais tu ne m'entends pas !

LETTRE II.

LE MÊME A LA MÊME.

CETTE triſteſſe que vous me reprochiez il y a quelques jours, quand j'affectois de montrer de la gaieté, étoit l'effet

du preſſentiment que vous venez de juſtifier. J'avois beau le combattre, il triomphoit de la délicateſſe de mes réflexions; hélas! je craignois de vous offenſer, & vous m'aſſaſſiniez! . . . . Vous avez donc pu vous avilir par l'inconſtance! Ce trait diſtinctif que j'admirois en vous, cette honnêteté des idées qui ſembloit répondre de la ſolidité des ſentimens, ces ſermens ſi multipliés & ces plaiſirs ſi bien ſentis, n'ont pu balancer l'effet des moindres ſoins, & peut-être d'un ſimple regard! Vous avez oſé m'avouer votre inconſtance & votre foibleſſe! imprudente Manon, vous vous fiez trop à mes vertus. . . . On s'engage, dites vous, à couronner l'amour des lauriers de l'hymen. Eh! pourquoi voulez-vous que l'idée d'un établiſſement ſoit l'excuſe d'une perfidie? Le don de votre cœur ne fut donc que conditionnel? Quand je vous perds, parce qu'on vous offre des avantages, je puis croire que vous n'acceptates mon cœur que pour remplir le vuide du vôtre, & que vous vous réſerviez la reſſource de l'infidélité, pour rendre votre deſtinée indépendante de

l'amour. Enfin vous ne m'aimez plus ; vous me l'apprenez ; un autre vous engage, & va vous posséder : je ne desire pas que vous soyez punie par le malheur de votre choix ; le véritable amour ne sait pas se venger : mais je souhaite qu'au sein des plaisirs que se promet une infidelle, vous conserviez de moi le souvenir que j'ai mérité : vous apprendrez peut-être qu'on ne change que pour se repentir ; un véritable Amant est un bien si rare : oui, j'ose croire qu'il n'en existe point comme celui que vous venez d'offenser.

LETTRE III.

A LA MÊME.

Vous me demandez des conseils ? vous comptez assez sur ma générosité ?... Si je vous connoissois moins, je m'imaginerois que née avec une audace inconcevable, vous avez la hardiesse de croire que vous conservez le droit d'intéresser, quand vous n'avez plus

celui de plaire ; & cette idée me révolteroit. Mais je raisonne malgré le trouble de mon esprit ; je me rappelle les traits de naïveté qui m'ont fait connoître votre ame. L'infidélité ne l'a pas enlaidie à mes yeux ; je la vois toujours vraie, toujours honnête ; & la pitié me parle pour elle, quand sa sincérité se déclare par l'aveu de ses besoins. O Manon ! qu'avez-vous fait ? Quoi ! vous m'avez quitté ! vous avez trahi la foi la plus pure, & ces sermens prononcés avec tant d'amour, pour un objet . . . . pour un homme dont les défauts sont pour vous & pour moi un sujet de honte plus sensible que votre infidélité même ! Les réflexions qui m'accablent, me laissent à peine la faculté de penser. L'humiliation jette dans un léthargique repos ; & vous conviendrez qu'un rival, qui nous fait rougir, doit anéantir dans notre ame tout intérêt pour l'objet qu'avilit son bonheur. Mais je suis un Amant extraordinaire ; & ma singularité vous sauve aujourd'hui. Apprenez donc que l'unique ressource que vous laisse l'erreur de votre engagement, c'est la promptitude de la rupture. Tous les

vices vous entourent, vous menacent; & vous êtes trompée par un homme qu'il eſt même inutile de définir. Etouffez la crainte de ſon indiſcrétion; expoſez-vous à ſa fureur; bravez un caractère odieux: votre plus grand danger eſt de le craindre. Je connois aſſez votre foibleſſe, pour juger de l'empire qu'il doit avoir déjà acquis ſur vous: ſes droits doivent n'avoir pas plus de bornes que ſes artifices. Mais je vous dis que le précipice eſt ouvert ſous vos pas. Fuyez, fuyez . . . A quelle extrémité ſuis-je réduit? Il faut que je m'occupe de vos dangers; & je voudrois être livré à ma douleur? Il faut que je faſſe l'office d'un ami, quand j'ai tous les chagrins d'un Amant? &, peut-être, l'inutilité de mes conſeils ſera-t-elle le prix de la violence de mes efforts ... Rappellez-vous le caractère de mon amour; retracez-vous ces ſoins ſi tendres & ſi vrais, cette délicateſſe, cette droiture, cet empreſſement, ſi capables de vous apprendre à vous reſpecter; & voyez combien vous êtes loin de ce principe, puiſque votre égarement vous eſt déjà confirmé par vos inquiétudes. Je n'ai

rien de plus à vous dire ; & je finis ma lettre avec une triſteſſe que n'égala peut-être pas celle que j'éprouvai en vous perdant. Votre intérêt eſt, apparemment, ce qui doit m'occuper le plus dans la vie. Cette ſuppoſition vaut un aveu ; & cet aveu ne ſera pas ma dernière foibleſſe.

BILLET

A LA MÊME.

JE ne ſuis point ſurpris de la réſolution que vous avez priſe. Toutes les fois que vous pourrez réfléchir, je ſerai à-peu-près tranquille. Mais je craindrai toujours vos premiers mouvemens, & le pouvoir terrible de votre imagination. Je ne ſuis pas charmé que vos regrets vous paroiſſent des garans certains de votre conduite future. Je voudrois que la défiance de vous-même vous parût un beſoin continuel, & un tourment néceſſaire. Quoi qu'il en ſoit, je

ne dois, & ne veux me livrer aujourd'hui qu'aux douces idées que votre retour m'inspire. Je suis flatté d'avoir pu mériter votre cœur, quand vous m'aviez rendu le mien. Vous devez juger du bonheur que l'amour vous prépare, s'il peut dépendre du plaisir de me rendre justice.

LETTRE IV.

NON, je ne te reprocherai jamais une étourderie dont tu t'accuses, après l'avoir réparée. Ton repentir, & tes expressions touchantes, me pénètrent jusqu'au fond du cœur; mais je n'en jouis pas comme d'un hommage que tu crois devoir à mon amour. Malgré tout ce que j'ai souffert, sois persuadée que tu es libre, & qu'un mot de regret sur le passé sera toujours une faveur. Il n'y a rien de si agréable dans l'amour, que cette manière de penser à l'égard de ce qu'on aime. L'esclave est plus heureux que le tyran. Je te remercie du rendez-

vous que tu me donnes, & ne ſuis pas moins ſenſible au choix du lieu. Ce lieu ſacré fut le berceau de mon bonheur ; tes beaux yeux y confirmèrent le premier deſir que j'oſai t'exprimer. Quand tu daignes le préférer, je dois penſer que le ſouvenir prépare le triomphe du ſentiment. Oh! combien ces idées apprennent à aimer! Tu m'inſtruis autant que tu me charmes. Mon cœur fera de tes leçons un uſage digne de toi; jamais tu ne regretteras de m'avoir montré toute ta tendreſſe. Je ſerai à ſept heures à ta porte.

LETTRE V.

A LA MÊME.

Je veux aujourd'hui te peindre à toi-même ; je veux que Manon, amoureuſe, ſe voie dans cet état où ſon ame éperdue ſe livre à tous ſes mouvemens. Il faut ſentir beaucoup, il faut aimer comme j'aime, pour pouvoir former un tableau

où chaque nuance exigera le souvenir d'une sensation délicieuse.

Manon aime sans consulter la vanité, ni l'intérêt. Un regard est l'oracle de son cœur. Elle ne *résiste* point au charme d'une physionomie ; & elle ne connoît pas les degrés de l'amour : on lui plaît, elle adore. Manon connoît les dangers de la séduction par les regrets, & non par la réflexion ; elle cède donc toujours au penchant, parce qu'elle sent vivement le plaisir. Elle oublie tout ce qui l'intéresse, hors l'objet qui l'enchante. Elle ne se rend point ; elle ne cède pas ; elle s'abandonne, elle se précipite. Ses plaisirs peuvent lui coûter des larmes ; elle se livre peut-être à un imposteur ; elle trahit un Amant qui pourra la convaincre ! Nulle de ces réflexions ne la trouble. Elle trouve l'innocence dans l'ivresse, & la raison dans le plaisir. Manon seule connoît l'amour, le sent bien, & mérite peut-être de l'inspirer. Elle en a toute la bonne foi, toute la complaisance, tout l'empressement, toute la délicatesse, tous les transports. Nulle distraction ne la détourne ; nulle consi-

dération ne l'arrête ; nul sacrifice ne lui coûte. Les soins de son Amant lui sont toujours nouveaux ; les siens pour lui, sont toujours variés. Elle jouit de tout ; elle est toujours occupée à sentir. Une pensée, un regard, le silence même, sont des jouissances pour elle ; son ame est inépuisable.

Te voilà représentée au naturel. Les Peintres les plus fidèles ne feront que mes copistes. On rendra tes traits ; on ne rendra jamais ton ame. La Nature se prête au pinceau : l'amour lui échappe. Que ce tableau devienne un miroir pour toi. Daignes-y porter sans cesse les yeux ; ce sera les fixer sur mon cœur. J'ai voulu que tu pusses connoître tout l'objet que j'adore, afin que tu fusses plus sûre du culte que je lui rends. Je n'avois plus que cette preuve à te donner de mon amour. Adieu.

BILLET

A LA MÊME.

MANON! point de contrainte, point de dissimulation, point de fausseté. Mon cœur t'accuse; ma raison t'absout. J'ai été absent pendant huit jours; j'ai eu l'imprudence de te quitter; je te laissois environnée d'adorateurs . . . Non, je ne m'en prendrai qu'à moi. Mais ne couvre point ton inconstance des voiles du mystère. L'offense est dans le détour. Je veux être instruit; je veux être distingué des Amans qu'on redoute, & qu'on trompe. La vérité, la vérité: elle t'embellit; tu lui dois cet ascendant qui me met à tes pieds quand tu me perces le cœur. Trahis tes sermens, mais conserve tes vertus. Je veux un aveu sincère, un mot positif. Manon! je te le demande avec l'ardeur que j'ai quand je dis que je t'aime. Le besoin de t'estimer est mon motif; je veux pouvoir me conserver à toi, quand je t'ai perdue.

BILLET

A LA MÊME.

JE n'ai pas dû me rendre à ton invitation. Voulois-tu que je fusse témoin du bonheur d'un rival? & quel rival?.... Serai-je toujours condamné au tourment de te plaindre, quand j'ai à me plaindre de toi? n'aurai-je jamais la consolation de me livrer aux horreurs particulières de mon sort? Faut-il, quand l'orage m'environne, que je donne toujours mes premières pensées à celui qui se forme sur ta tête?...Laisse-moi la liberté de gémir; laisse-moi pleurer ta perte, autant du moins que tes erreurs. Exiger que je te voie, que je t'écoute, que je sois ton guide, c'est me poursuivre encore après m'avoir assassiné. Non, tu n'obtiendras point le sacrifice de ma douleur. Je veux te fuir; je veux pleurer; je veux mourir.

BILLET

A LA MÊME.

Je ne te trompe point; ton choix m'afflige plus que ton infidélité. Mes yeux t'ont confirmé le motif de mon silence: le mépris me fermoit la bouche. Juge de l'opinion qu'on doit avoir d'un homme que l'on dédaigne d'accuser. Si celui qui te déshonore aujourd'hui n'avoit que des défauts, je t'aurois éclairée; je sens si bien le pouvoir de tes charmes, que j'en aurois espéré la guérison de ton Amant. Mais des vices! un esprit corrompu! un cœur gangrené! . . . On ne guérit point de tels malades: on se souille au contraire en leur donnant des soins; & je croirois me plonger dans ta prostitution, en t'inspirant le desir & l'espoir d'une cure impossible. Faudra-t-il que toujours je voie ton cœur guidé par la fantaisie? Je t'avois laissée parmi des hommes honnêtes; & tu t'engages avec le rebut de la mauvaise compagnie même. Où

as-tu fait cette affreuse découverte? Quelle est donc ta destinée! Ah! Manon, Manon! que de maux je prévois pour toi! que de tourmens tu me causes! que de reproches je t'épargne, en me contentant de mourir!

BILLET

A LA MÊME.

Ne fais point de promesses; je cède à ton pouvoir invincible, & non à tes discours. Mon ame t'adore, & mon esprit te définit. Tu ne peux jamais être fidelle, mais tu dois toujours charmer. Placé entre des malheurs inévitables, je calcule les forces que peut me laisser ma situation; & je vois que celle de te fuir n'étant que très-momentanée, je n'ai quelque bonheur à attendre que de l'excès de ma foiblesse. Je reprends donc cette chaîne que je croyois rompue. Oui, ton malheureux Amant tombe encore à tes pieds; c'est la réflexion qui l'y ramène . . . . La réflexion! quel mot,

quand je suis désespéré d'aimer ? quel sort doit attendre celui qui n'aime que malgré lui-même ? . . . ; enfin, je verrai ces charmes infidèles devenir encore une fois l'objet de mon idolâtrie ! Ils obtiendront un hommage que tu n'as pu leur ravir ; tu t'es élevée contre leur pouvoir par ta conduite ! ils subsistent, & ils triomphent. Oh ! quels prodiges ne leur étoient pas réservés, si toujours fidèles à l'amour, ils n'avoient servi qu'à enflammer des cœurs dignes de lui. Mais ta destinée est de t'égarer, & la mienne est de souffrir ; t'adorer, c'est me soumettre.

VOILA, Messieurs, comme j'ai aimé, & comme j'aime encore la personne que j'ai voulu vous faire connoître. Rien de plus extraordinaire ; sans doute, qu'un caractère qui ramène sans cesse un Amant que l'infidélité devroit avoir éloigné pour toujours. Voilà de ces objets qu'il faut offrir à la curiosité publique ; les autres ont une monotonie qui nuit à l'intérêt, & même à l'instruction.

Les tourmens que Manon me cause aujourd'hui, sont ceux qu'elle éprouve elle-même. Le mouvement continuel de son imagination l'a

jetée dans un engagement dont je suis obligé d'adoucir sans cesse le malheur, malgré la jalousie qui me dévore en secret. Elle aime un homme dont la raison elle-même conseilleroit le choix, si les qualités aimables faisoient l'Amant digne d'être aimé. Mais une inconstance insurmontable, & un défaut visible de sensibilité, jettent une femme ardente dans le désespoir. Manon m'avoua son penchant, dès le premier jour. Je vis un empire auquel il étoit inutile de m'opposer; je gémis, & me tus. Les aveux ont été multipliés, depuis, par les larmes; ces larmes ont exigé des consolations, des conseils, des démarches même. J'ai servi une passion que je détestois au fond du cœur. J'apprends tous les jours à plaire, à celle qui ne plaît plus que pour me trahir. Je lui trace la route qui peut la conduire au cœur que je voudrois percer. Lorsqu'elle montre trop de vivacité dans la douleur, j'essaie de la calmer par le spectacle de tout ce que je souffre; je lui offre en moi un être plus infortuné qu'elle. Souvent je suis puni de cette tranquillité généreuse; mon cœur est accusé d'indolence, & mon esprit d'imbécillité. On définit l'amour comme on le sent: qui peut souffrir, ne sait pas aimer. Voilà comme raisonne Manon; elle m'accable, & ne m'offense point. Un regard bientôt me console. Son ame est juste; elle me

plaint, elle m'estime, elle me chérit. Ah! Messieurs, qu'il y a de raisons d'aimer dans un sentiment qui ramène sans cesse le bonheur d'obliger ce qu'on aime!

Il y a quatre heures que j'écris; & je crains enfin d'ennuyer vos Lecteurs frivoles. Il faut pourtant que je vous communique une lettre où Manon se peint beaucoup mieux que je n'ai pu la peindre moi-même. Vous jugerez aisément de l'impression qu'elle a faite sur mon cœur, & du parti que j'ai pris, après l'avoir lue. Vous ne pouvez plus être surpris de mes procédés.

Lettre de MANON.

QUE fais-tu loin de moi? peux-tu dormir, quand le repos me fuit? Il est l'heure où nul mortel ne jouit encore des rayons du jour; & mes yeux sont ouverts depuis long-temps. Que dis-je? ont-ils pu se fermer dans l'état où j'étois, quand j'ai invoqué le sommeil? Tu ne sais pas les affreux momens qui se sont écoulés depuis que je ne t'ai vu. Mon sort est éclairci; mon cœur est éclairé. Je croyois aimer un insensible; tous mes malheurs ne m'étoient pas connus: il m'abusoit; il aime: je l'ai vu soupirer; j'ai surpris des regards . . . . Eveille-toi; viens à mon

secours ; viens, par tes conseils, anéantir le charme qui m'a séduite ; enfoncer le trait qui me déchire ; exciter le courroux qui m'agite. Viens me peindre l'horreur de ma situation ; viens me reprocher un Amant qui m'outrage, & pour qui je t'ai outragé. Je ne veux plus que tu parles à ma raison ; c'est ma fureur qu'il faut servir. En connois-tu de plus juste, de plus naturelle ? J'ai souffert, sans murmure, une langueur que le perfide attribuoit à l'ardeur excessive de ses premiers sentimens. Ses malheurs retraçoient ses vertus : son sort m'attendrissoit ; je me sentois à plaindre, & ne plaignois que lui. Mais il aime ! il savoit que son cœur n'étoit pas éteint ! Il jouissoit de la fausseté de ses excuses, & de l'excès de mon avilissement ! Il aime ! & les premiers regards que je lui ai vu donner à l'amour, n'ont été qu'un outrage pour moi, & qu'un aveu de cet outrage ! Il n'a pas craint d'exposer ses indiscrets regards à la rapidité des miens ! . . . . O mon ami ! est-ce à la femme la plus sincère ? Est-ce à celle qui te sacrifia, qui oublia tant d'amour, tant de soins, tant de titres respectables, pour se livrer au penchant de son cœur, qu'étoient réservés de pareils traits de duplicité ? Je ne puis le croire ; mais comment en douter ? Mes yeux n'ont vu que trop bien ; j'ai une rivale préférée : j'aime un monstre . . . Viens me le dire ;

viens me le prouver ; viens m'accabler de reproches ; ne m'épargne que ta pitié. Je ne veux conserver aucune espérance ; je veux rougir de mon amour pour lui, de mon crime envers toi. Je veux que mon malheur m'instruise ; qu'il m'apprenne à fixer enfin mes idées sur l'homme le plus tendre, le plus fidèle, le plus généreux. Il est bien temps que je te rende justice . . . Mais est-il vrai que je le puisse, que je le veuille même? Est-ce avec tant d'agitation, tant de désordre, tant de dépit, que l'on desire d'oublier un perfide? Ah! mon ami, le bonheur me fuit, la raison me trompe, l'amour m'abuse encore plus ; il faut déchirer le bandeau, & voir ma destinée . . . . Plains-moi, cède au torrent qui m'entraîne ; inspire-moi ; vole vers celle qui t'offense, qui t'estime, qui te chérit, qui te plaint, qui t'admire. Viens m'apprendre à fléchir un cœur qui ne vaut pas le tien ; que ta vengeance soit dans tes bienfaits.

ROMANS D'AMOUR.

LES BOSQUETS,

Faisant suite aux dix Tableaux.

JE vous ai promené, aimables Lecteurs, sur les pas de la jeune Sophie, dans la galerie de M. l'Intendant. Vous avez pris quelque plaisir peut-être à cette promenade. Une aussi belle galerie, un Château si galant ne devoient point être isolés sur un fond aride & entouré d'arbres chauves. Depuis long-temps nous avons trouvé en France l'art de placer nos bâtimens pompeux dans de grands cadres de verdure. Avant que le compas magique de le Nautre eût donné des loix à nos jardins; avant qu'il eût ouvert des parcs charmans au sein de nos majestueuses forêts; avant qu'il eût jetté ces rubans légers de gazon

qui ſerpentent & découpent ſi ingénieuſement le ſol ; avant qu'il eût dit au myrte & au buis : Vous ramperez à jamais en longues platebandes le long de nos allées ; & aux tilleuls & même aux ormeaux : Vous courberez vos fronts altiers en cerceaux majeſtueux ; nos aïeux avoient deviné qu'il falloit de l'ombrage & du frais dans les champs ; ils avoient deviné qu'il falloit des parterres & des fleurs : ces fleurs ſur-tout ſi chères à deux ſens à-la-fois, & dont on ſent ſi bien le prix du moment qu'on aime, & du moment qu'on eſt aimé ! Que les fleurs me furent chères à quinze ans ! j'étois comme elles dans le plus doux printemps ; & j'étois aimé ; je le ſuis encore. Cet heureux printemps n'eſt point paſſé ; & quoique je ſois pouſſé par le temps opiniâtre vers mon été, je crois encore reſpirer le parfum de la première roſe que je cueillis, & de la première violette qu'on me donna : mais non ; pardonnez, ... ô vous qui avez tant de pouvoir ſur mes deſtins . . . . pardonnez . . . . Ce ne fut pas à vous que j'offris cet hommage ; je l'ai oublié.

Revenons au Château de M. l'Intendant. Deux allées couvertes de charmilles venoient embrasser les deux pavillons de son Château, & formoient un édifice de verdure qui coupoit la monotonie assommante de la pierre, sur laquelle les rayons du soleil venoient perdre à regret cette lumière qui se joue, oscille & ondoie sur les gazons & dans le clair obscur des ombrages qu'il fillonne, dore ou rougit. Au bout des charmilles qui s'alongeoient sur le devant en deux longues tapisseries que le ciseau avoit polies, & qui présentoient l'étamine & le duvet de leurs feuilles; des bosquets venoient offrir le silence de leurs retraites, l'ombre, des bancs, des grottes, des aspects tendres, & plus encore; tout ce qu'on y porte & tout ce qu'on trouve dans ces bosquets, quand on y entre avec une amie, quand on n'a point de confidens, quand sous ses pieds, au lieu d'un sable coloré, on ne sent plus que la molle pelouse d'un pré qui ralentit la marche dans ses tiges fragiles, & quand on a remis aux Amours la clef

du bosquet où personne ne peut plus entrer.

Nous avons dit que M. l'Intendant avoit dès ses plus jeunes années signé un bail avec la beauté, qui avoit été paraphé par l'amour. Il avoit souvent rompu le bail; l'Amour l'avoit permis, car il permet l'inconstance qui tourne toujours à coup sûr à son profit: souvent il l'avoit renouvellé. Tous ses engagemens étoient à jour, ou plutôt tous étoient des billets payables à vue. Nous avons dit qu'il avoit payé cher ce tendre agiotage: il avoit converti les intérêts de la belle santé & les fonds de sa verte jeunesse à fonds perdu; ses jouissances avoient doublé, mais c'étoit aux dépens de sa propriété foncière. Nous avons dit qu'il s'en consoloit: l'amitié venoit à son secours; l'imagination ne l'abandonnoit jamais: un aimable souvenir rafraîchissoit sans cesse sa pensée; il jouissoit du bonheur dont jouissent ceux qui ont tout senti & tout vu; il s'en souvenoit, & ne disoit plus rien. Parmi les trésors dont sa mémoire étoit enrichie, il avoit conservé des

des époques délicieuſes à celles-là.... C'étoit trop peu que des bienfaits de la mémoire; c'eſt aux ſens qu'il avoit voulu les rappeller: c'eſt à ces aimables enchanteurs de la vie qu'il vouloit plaire juſqu'au tombeau. Il n'avoit été heureux que par eux; par eux il avoit été mené avec des liſières de fleurs dans le Palais des Arts, dans le Temple des Muſes, & par eux il avoit trouvé à côté d'Euclide, auprès des cahiers des Etats Provinciaux, toujours l'Amour, toujours un plaiſir. Dans les fonctions les plus importantes de ſon Intendance, dans ces Audiences ſi ennuyeuſes pour l'homme modeſte, ſi ſatisfaiſantes pour la vanité magiſtrale, il avoit trouvé la beauté & l'amour. Que la beauté qui ſollicite eſt intéreſſante! que la modeſtie de ſa parure eſt touchante! que cet œil qui prie eſt doux! c'eſt une Colombe ſans défenſe.... C'étoient de ſemblables ſouvenirs qu'il vouloit tranſmettre à ſes yeux.

Nous avons dit qu'il ſe faiſoit un plaiſir de conduire ſes convives, la première fois qu'ils venoient chez lui, dans

ſa galerie, & qu'il leur montroit les portraits de famille. Nous avons été fâchés de lui trouver ce ridicule, ſi bien fait après tout pour trouver grace. C'étoit une preuve qu'il n'avoit point à rougir de ſes aïeux, & qu'ils n'avoient point à rougir de lui. Avec beaucoup d'eſprit on a des manies; & Bayard ſoutenant un pas d'armes pour le manchon de ſa dame, Montmorency pour des rubans, avoient auſſi leur manie. Nous buvons tous en naiſſant dans la coupe de la folie: heureux celui qui ne touche point au fond, & qui n'en prend qu'aſſez pour être aimable & ſage tout-à-la-fois! Il avoit auſſi la manie de montrer la première fois ſon boſquet. On s'y prêtoit d'autant plus volontiers, que lui ſeul pouvoit donner la clef de cette nouvelle Mythologie qu'on y trouvoit: il avoit beaucoup d'eſprit, & l'on trouvoit du plaiſir à l'entendre.

Ne croyez point que M. l'Intendant ait eu la ſottiſe d'entaſſer dans des boſquets groupes ſur groupes, ſtatues, cariathides, termes, & tous les genres

de sculptures. Des bosquets ne sont points faits pour ces décorations imposantes. Renvoyez la sculpture sur les places publiques, devant les monumens, autour des Palais des Rois; taillez Hercule auprès de la demeure d'un Héros, & Jupiter devant le Palais d'un Roi: mais ne dénaturez point les bosquets; les Amours mêmes ne veulent pas s'y voir taillés en marbre, ils y sont trop nuds pour n'y être pas froids; quelques guirlandes, attachées quelquefois par de jeunes mains, ne les dédommagent pas assez. Voulez-vous savoir les décorations que l'Amour demande dans les bosquets? l'ombre, la fraîcheur, le silence & le doux marcher, le doux gazon, le doux repos. Auroit-il besoin de groupes? n'en voit-il pas assez qui viennent se placer à ses pieds sous le voile du mystère? L'Intendant n'avoit donc point orné ses bosquets: point de jets d'eau, point de ces cygnes qui croassent, & étendent la neige de leurs aîles sur l'argent d'un bassin étroit: point de ces poissons rouges & dorés, qui fretillent à regret dans le limon: point de vio-

lettes factices; point d'aſpects peints; point d'urnes ſans douleur; point d'autels paraſites. Cette hiſtoire muette, qu'on a tranſplantée dans nos boſquets, étoit bannie des ſiens. Ce n'étoit point l'eſprit qui y avoit préſidé; c'étoit une ame ſenſible; & les autels que nous y trouverons, & les tombeaux, étoient des allégories, qui ne ſont que trop journalières, & dont l'Intendant étoit le principal perſonnage. C'étoit l'hiſtoire de ſes amours. On le verra; on verra cet autel paré de fleurs, ſur lequel un buſte repoſe. C'étoit le premier moment; ce moment qui déifie tout... A côté, une colonne avec ces mots: *A toujours.* Au ſommet, étoit attaché un anneau, d'où deſcendoit une chaîne, dont le dernier chaînon arrêtoit, immobile ſur la pierre, un vieillard ſous les emblêmes du Temps. Cette colonne peignoit les premiers rêves de l'amour. Qui de nous, après avoir prononcé ces mots, *je vous aimerai*, n'a pas ajouté, *toujours!* Un tombeau ſur lequel eſt dépoſée une urne entr'ouverte, dans laquelle des Amours jettent des rou-

leaux de papiers, des flèches brisées; & cette chaîne qui devoit être éternelle, & ce portrait qui n'a plus de couleur, n'est-ce pas la fin de l'amour! fin trop commune. Un autel, mais plus petit, mais plus simple, d'où s'élève un rayon qu'un Génie emprunte du flambeau mourant de l'Amour; c'est l'Amitié qui s'enrichit des pertes de son frère, & qui vient dire à la jeune Eglé, qui se désole: Séchez vos pleurs; l'Amitié vous reste, l'Amitié gardera les secrets de l'Amour: oui, l'Amitié est encore un bienfait de ce Dieu. Hélas! c'est le dernier. On a eu raison de dire:

Ce Dieu charmant, lorsqu'il s'envole,
Nous laisse l'Amitié pour essuyer nos pleurs.

Encore une fois, revenons à Monsieur l'Intendant. Graces, amis Lecteurs; pardonnez-moi cet abandon; qui de vous pourroit condamner ce *laissez aller?* L'apprêt est depuis si long-temps une enluminure usée! Un peu de bonhommie, ô mes Lecteurs! On sait mieux ce qu'on tient avec de bonnes gens. Il en est parmi

les Auteurs; la Fontaine, *ce bon-homme*, a des imitateurs. Ecoutez-moi, & laissez-moi me mettre en scène moi-même; c'est mon histoire que je vous écris. J'étois chez l'aimable Intendant; *j'y étois*. Autrefois on n'avoit rien à répliquer à ce mot; on se taisoit même à des récits de batailles, où le conteur, Aide-de-Camp, ou Maréchal-des-Logis, disoit effrontément: *On donna, j'y étois*. Croyez-moi donc, quand je vous dis: *J'y étois*.

On dit que je suis sensible; moi, je ne l'ai jamais dit; mais je l'ai prouvé: cela vaut mieux. Je n'ai point épanché ma sensibilité çà & là; c'eût été abuser de ma richesse. Je l'ai conservée, je faisois bien. Quand le hasard m'amenoit auprès de deux beaux yeux, je me disois: *Prends garde*. Je me défendois d'abord de moi. On a beau dire, c'est de soi qu'il faut d'abord s'assurer. Beaucoup de gens peuvent répondre d'autrui, plutôt que d'eux-mêmes. Je prenois un maintien froid, austère, grave; une croûte de *savantasserie* affubloit ma tête. *Vienne qui voudra*, disois-je; & je mar-

chois. On parloit, j'écoutois à peine; cependant j'avois tout entendu. On me faiſoit les plus beaux yeux du monde, je ne répondois rien; &, je ne ſais comment cela ſe faiſoit, je m'en ſouvenois. On étoit mécontent de moi, & on me cherchoit. Ma voix ſouvent me trahiſſoit; & puis, c'étoient mes actions. Elles ont été toujours fatales à ma théorie. Je ne diſois rien d'obligeant; mais j'obligeois toujours. A peine avois-je dit *non*, j'ajoutois: Comptez ſur moi, à la vie & à la mort. Des offres, je n'en faiſois jamais; mais m'appelloit-on, j'accourois. Jamais je n'ai prononcé le nom d'amitié; mais j'avois des amis. Je ne diſois point, je ſuis diſcret: mais il eſt encore à prouver que j'aie révélé le ſecret d'un ami, celui d'une femme. D'une femme! oh! perſonne n'a ſenti ſi bien que moi ce que c'eſt qu'une femme! Je ne dirai point, jamais je n'ai embraſſé leurs genoux. Je mentirois; j'outragerois la belle Héloïſe, celle que j'aimai ſi long-temps ſans m'en douter; qui m'aimoit, & qui s'en doutoit. Moi, plus franc, je parlai le premier. Elle m'atten-

doit; elle vouloit me voir venir . . . . Voilà les femmes ! j'ai pardonné ce léger tort à Héloïse. Il est tout simple de ne pas risquer sa fortune; &, dans ce commerce, c'étoit Héloïse qui jouoit plus gros jeu que moi. Héloïse étoit sage; il falloit bien qu'elle me crût honnête, puisqu'elle plaça sur ma tête *honneur* & *bonheur*. Si jamais on pouvoit soupçonner ma délicatesse, je dirois, la sage Héloïse *m'aima*. Ce mot répondroit à tout. Je méritai sa tendresse; je lui dis, en lui montrant mon cœur: *Vous voilà; la place est prise maintenant.* Elle l'étoit. J'ai, depuis, senti bien souvent qu'elle l'étoit. Viennent toutes les belles de l'Univers, c'en est fait....

Tout cela étoit le secret d'Héloïse. Hormis elle, tout le monde, en me voyant, disoit: C'est dommage: il a de l'esprit; mais qu'en faire? il ne sent rien. Les femmes, qui ne donnent rien pour rien, & qui cependant ont envie de donner, s'éloignoient de moi . . . Combien de fois j'en ai ri! comme Héloïse rioit de leur mépriſe! Me voyoient-elles avec Héloïse, elles disoient: . . .

Ce n'eſt que de l'eſprit ! paſſons de cet autre côté ; c'eſt à périr ... Ils ſont peut-être dans la Grèce. Alors, j'étois à Paphos ; je brûlois, car je n'ai jamais été ſans chaleur auprès d'Héloïſe ; & je jure que je ne lui ai jamais parlé que de mon amour. Croyez que Virgile, Horace, auprès de leurs Maîtreſſes, n'étoient que des Catulle & des Anacréon. Anacréon n'étoit qu'un Amant auprès de Glycère ; loin d'elle, il redevenoit Poëte. Malheur à celui qui auroit de l'eſprit auprès de ſa Maîtreſſe ! il ne ſeroit jamais heureux. L'eſprit ! qu'il eſt inſipide, & qu'il doit être ménagé en amour ! On me croyoit donc inſenſible. Auriez-vous penſé que Monſieur l'Intendant ſe ſeroit adreſſé à moi pour me confier l'hiſtoire de ſon boſquet ? Je m'étois attendu à le parcourir comme convive ; j'y fus conduit par l'amitié. L'ame d'un ami parloit à la mienne : ma ſenſibilité animoit ſa penſée ; & je trouvai cent fois plus de magie dans le boſquet. Voici comment l'Intendant lut dans mon cœur. On ſe peint dans ſes diſcours ; on ſe peint encore mieux par ſes goûts.

Un Peintre, un jeune Magiſtrat, moi, & l'Intendant, nous promenions au ſoleil levant ſur une terraſſe qui terminoit une allée très-ſombre. Nous étions inconnus l'un à l'autre, excepté à l'Intendant, qui nous connoiſſoit tous. Nous retournons ſur nos pas pour rentrer dans l'allée. Le Peintre auſſi-tôt s'écrie : — *Le beau fonds pour un tableau — !* Je vis qu'il étoit Peintre. Le Magiſtrat s'écrie auſſi-tôt : — *Qu'on feroit ici une belle pipée !* — Vous êtes Chaſſeur ? lui dis-je — Moi, je m'écriai : — *Qu'il feroit doux d'y promener avec ſon amie — !* L'Intendant me tendit la main, ſerra la mienne. — Vous êtes amoureux, dit-il ? — Non, répondis-je. — Dites-vous la vérité — ? Je rougis ; je dis encore un non, mais bien mal articulé. — Ce non-là, dit-il, vaut mieux qu'un oui. Vous aimez ; tant mieux. En ſeriez-vous fâché ? — Oh ! non, non. — Tant mieux. — On eſt ſi ſeul quand on n'aime point. — Oh ! je vous en réponds. — On eſt ſi bien, on eſt ſi fort quand on aime ! — Oh ! je vous en réponds. — On ſe ſent double. — Eh ! oui, Monſieur. — L'heure ſonne ; croyez-vous

qu'elle ſoit perdue? —Non, non, Monſieur. — Croyez-vous qu'on ait oublié celle qui vient de ſe paſſer, la journée d'hier? — Non, ſans doute. —Combien de plaiſirs? cent! c'eſt trop peu par jour. — Mille, Monſieur; ah! dix mille. On eſt tout plaiſir, parce qu'on eſt tout ame; on eſt tout ame, parce qu'on aime. —Ah! bien, cela, voilà qui eſt parler: vous ſerez mon ami. —J'ai aimé, moi, dit-il.—Je le ſais, Monſieur.—Qui vous l'a dit? — Mais, vous. — Eh! quand? — Dans le moment. M'auriez-vous parlé ainſi ſans cela? — Non, mon ami; pour cela, non. Venez, ſuivez-moi dans le boſquet; vous allez me connoître. C'eſt-là que j'ai voulu me peindre à mes propres yeux, par mes actions; tous les périodes de ma vie y ſont marqués. Je m'y ſuis peint auſſi net qu'il eſt poſſible de peindre des actions par des repréſentations figurées. Je vous dirai le reſte —. L'Intendant commença ſon hiſtoire.

—Je ne vous dirai point, je fus jeune; cette manière eſt uſée, & ne ſignifie qu'une apoſtrophe vague contre le plus

bel âge de la vie ; comme si c'étoit un mal que d'aimer ; comme si c'en étoit un d'aimer trop. Il est naturel que celui qui peut davantage, donne plus. La sagesse ne signifie, dans ce sens, qu'une impuissance; voilà le mot. Je ne fus pas jeune ; mon éducation fut si mal soignée ! Pauvre, on m'auroit placé dans des Pensions, puis dans des Colléges ; j'aurois reçu cette sorte d'éducation du Peuple, de la classe duquel sortent tous ceux qui ont du génie. J'étois riche, on me donna un Précepteur. C'étoit un malheureux à petit collet, que ma grand'mère avoit dételé de la charrue, où il étoit accouplé avec son père; qui, fier d'un peu de latin que le Curé de son Village lui avoit appris, & d'une tonsure, étoit venu apporter dans Paris ses prétentions au Préceptorat. J'avois une tante ; vous savez sans doute ce que c'est que le personnage d'une tante, dans une famille où il y a une grand'maman, une mère & une tante? C'est un martyre continuel pour un enfant. Jamais il ne me fut possible d'arranger dans ma jeune jeune tête les vieux principes de ma

grand'maman avec les nouveaux de ma mère, & de mettre à profit tous les *ſi*, tous les *mais*, tous les *car* de ma tante. Ma tante, qui étoit jeune, avoit le déſagrément de jouir d'une robuſte ſanté, & celui de reſter fille de bien. Ne ſachant à qui s'en prendre pour aimer, elle m'honora de ſa tendreſſe. C'eſt un bien lourd fardeau que l'amitié d'une tante. Elle m'accabloit de careſſes, me tuoit par ſes prévoyances, & m'engourdiſſoit par ſes craintes. Elle m'auroit tenu, je crois, ſur ſes genoux, ou dans ſes bras. Le moyen que je puſſe avoir quelqu'énergie! Auſſi, j'étois d'une niaiſerie . . . . On diſoit que j'avois de l'eſprit, parce qu'élevé dans une famille bien née, je parlois la langue décente qu'on y parloit; & parce que la pantomime de mon maintien, ou de mes geſtes, ſe rapportoit à ce langage. Moi, je ſais bien que j'étois décidément un petit ſot bien volontaire, grondé par ma grand'maman, careſſé par ma mère, étourdi par ma tante. Ma tante s'aviſa d'en croire ſa Femme-de-chambre, pour le choix d'un Précepteur;

celle-ci sa Lingère ; & celle-là présenta l'Abbé. Ma tante s'engoua de sa figure ; ma grand'maman, qui lorgnoit encore assez volontiers les figures, trouva dans celui-ci un air qui n'étoit pas tout-à-fait celui d'un Abbé de plâtre, & le reçut. Me voilà sous la férule de cet étrange Pédagogue. Un peu de Grammaire, du mauvais latin, de la Géographie par lambeaux, un décousu d'Histoires ancienne & moderne, l'Abbé Nollet mis en pièces, voilà ce que j'appris, c'est-à-dire, rien. Mais je pris la suffisance de mon Précepteur. Il parloit de tout ; je le singeai, & je passois pour un prodige. Ce que j'avois le mieux appris, & dont on ne se doutoit pas, j'avois vu Monsieur l'Abbé d'une liberté auprès de la Femme-de-chambre ; mais d'une liberté ! . . . La leçon en étoit resté gravée dans ma tête ; j'en profitai. Une Dame, amie de ma mère, qui prenoit, disoit-elle, beaucoup de plaisir à me voir, que j'allois voir aussi assez souvent, que je trouvois toujours dans un négligé ; mais dans quel négligé ! qui me rapprochoit si près, mais si près d'elle . . . ; qui me donnoit de si

jolis soufflets, & baisoit si volontiers mon front: eh bien! je ne sais d'où me vint tant de hardiesse... Vous devinez où cela va nous conduire? La Dame montra plus de surprise que de courroux, & me demanda *où j'en avois tant appris?* Je n'estimois point mon Précepteur, & je lui contai son aventure.—Je vous en débarrasserai, me dit-elle; vous viendrez me voir plus souvent—. Mon Précepteur se fit annoncer. — Passez, me dit-elle, dans ma garde-robe; vous allez entendre de quelle manière je vais le traiter—. Je me cachai.—Approchez, Monsieur l'Abbé, dit-elle; j'ai des projets sur votre Elève. Vous connoissez bien peu le monde; c'est un theâtre sur lequel vous en êtes vous-même au début; &, par état, votre place est dans les coulisses. Des objets, lorgnés de loin, ne sont jamais apperçus dans toute leur proportion. Vous ne prétendez pas, je crois, rien apprendre, à cet égard, à votre Elève. Donnez-lui, le matin, toute votre science, & renvoyez-le-moi le reste de la journée. Je veux le former; j'ai des bontés pour lui: il est charmant...; c'est un bijou que je me

charge de mettre en œuvre. Vous l'avez tiré de la mine avec du Grec & du Latin; c'eſt bien fait à vous: moi, je vais le polir avec du François. Je vous réponds de mes progrès, ajouta-t-elle, en jettant les yeux dans ſon miroir; je vous en réponds. Ne le croyez-vous pas? — Le monde, reprit l'Abbé, en prenant un air hypocrite, eſt bien dangereux. — Point du tout. — Un jeune cœur a ſi-tôt pris de mauvais penchans.— Nullement.—Il eſt tant de gens, des femmes ſur-tout! — Des femmes! tant mieux; c'eſt ce qui forme. — Des monſtres! — Oui, des monſtres, l'Abbé, quand on voit des hypocrites —. Elle jeta alors ſur toute ſa perſonne un coup-d'œil qui n'étoit ni indulgent, ni tendre. L'Abbé rougit.—Allez, l'Abbé, laiſſez-moi votre Elève, & attendez ſon retour avec la Femme-de-chambre; m'entendez-vous? — Madame, pouvez-vous penſer... —? Elle prit un ton plus doux. Eh non! l'Abbé, je ne penſe à rien; je ſais, je ne ſuis point plus ſévère qu'il ne faut. Si vous étiez chez moi, j'aurois la force de vous chaſſer & de vous pardonner; vous n'y êtes pas, cela m'eſt

indifférent ... Votre conduite réglera la mienne ...; m'entendez-vous? — Oui, Madame—. Il se retira confus. Je sortis de la garde-robe, enchanté; je me précipitai aux genoux de cette Dame : je lui promis de revenir; & je vous jure que je lui tins parole. Vous la jugez peut-être déjà...Ne vous hâtez point...; vous la connoîtrez mieux dans un moment. C'est à elle que je dois tout ce que je suis ; c'est elle qui a répandu de l'agrément, de la souplesse dans mon caractère, qui m'a donné le goût du beau, l'amour des plaisirs ; mais de ces plaisirs délicats, & sentis tels que Psyché les demandoit à l'Amour. Elle fit de moi un honnête homme, & un homme honnête. Elle me donna le ton de la bonne galanterie, & le tact des convenances. Elle habilla l'Amour en Divinité d'Opéra, lui remit la baguette des Fées. De-là, est venu ce goût que j'ai pour les décorations, cette imagination qui brillante la Nature autour de moi, & qui m'a fait élever par-tout des théâtres, placer des scènes, ou parler un nouveau langage. C'est elle qui ouvrit mon cœur à l'amitié ; qui, dans ce cœur tumultueux, où

les sens commandoient impérieusement, marqua avec un jalon, la place de l'amitié. Elle sut m'amener insensiblement à ce degré de tiédeur, si nécessaire aux douceurs de la vie. Elle me montra du doigt ceux que je devois choisir pour amis, & le maintien qui devoit relever ma physionomie. Heureux qui sur ses pas rencontre une pareille femme! cette connoissance décide du bonheur de sa vie. Il est bien vrai qu'en France, où les sujets sont classés, & où ils sont, en mourant, ce qu'ils furent au berceau, on ne peut trop se hâter de civiliser l'enfance. Les femmes seules peuvent lui donner ce poli dont elle a tant de besoin. Elle vit encore; j'ai encore du plaisir à la voir. Elle m'a demandé un jour, dans l'année, pour célébrer ce galant anniversaire. Si vous saviez avec quelle joie je m'y rends! Il est si doux de revenir sur sa première pensée! Ce tableau n'est jamais sorti de ma mémoire; vous le retrouverez dans le bosquet.—Vous en souvient-il? me dit-elle. S'il m'en souvient, lui dis-je. — Mais, tenez, elle est ici: je vous la montrerai. Rapprochez-vous d'elle; elle a cin-

quante ans ; elle le sait, & n'en vaut que mieux.

Mais que je vous raconte les interrogatoires que j'eus à soutenir en rentrant chez moi. Heureusement je n'avois point à faire à des parens élevés dans un Jansénisme de mœurs outré ; l'esprit étoit inné dans ma famille ; &, ce qui valoit mieux, c'étoit l'esprit du monde, si doux, si conciliant ; & puis, ma grand'maman avoit été jolie : ma mère l'étoit beaucoup ; ma tante un peu . . . . . Tout cela invite à l'indulgence ; car il n'y a que les personnes laides qui soient méchantes. Commençons par ma grand'maman. J'avois un air si content..., si plein . . . ., mais si plein . . . . . ; il sembloit que toute ma personne avoit doublé. — Mais, mon Dieu ! s'écria ma grand'maman, en me voyant arriver ; regardez-le donc . . . Qu'a-t-il ? qu'as-tu, mon fils ? Approche—. Je baissai la vue... Je ne sais pourquoi j'eus un air si confus ; je n'avois rien fait dont j'eusse à rougir. Mais j'étois un enfant ; à cet âge on rougit aisément ; il semble que toutes les jouissances soient des larcins.

Ma grand'maman étoit connoiſſeuſe ; elle avoit toujours eu un coup-d'œil ſi fin ; & puis, elle connoiſſoit la marche de la jeuneſſe ; elle avoit élevé ſes enfans ; & puis, elle avoit eu un cœur : avec ce taliſman, on a bientôt deviné ce qui ſe paſſe dans le cœur d'autrui. Elle me devina ; elle ſourit. — Approchez, mon fils, me dit-elle, en radouciſſant ſa voix... ; parlez-moi, parlez à votre amie... Eh ! bon Dieu ! je ſais ce que c'eſt, mon enfant—. Je rougis encore plus fort.— Il eſt charmant ! Mais parlez donc ? petit ami. Monſieur l'Abbé, d'où vient cet enfant— ? L'Abbé, prenant alors un air fin : — de chez Madame de ***; il y eſt reſté quelque temps. — Avec vous ? — Non pas tout-à-fait. — Quoi ! tête-à-tête ? reprit ma grand-maman. — Oui, Madame —. Je n'eus de ma vie tant d'impatience. Je tenois dans mes mains mon chapeau, que je tournois dans mes doigts ; je lui en détachai un coup, & une des aîles dérangea ſa belle chevelure.—Laiſſez-nous, dit ma grand'maman à l'Abbé ; vous êtes vif, me dit-elle, je ne vous demande plus votre ſecret. Vous aimez Madame de***.

Je suis enchantée que vous soyiez tombé dans d'aussi bonnes mains. Elle a beaucoup d'esprit: elle peut faire de vous un homme aimable —. Je pris la main de cette bonne maman, & je la baisai avec transport. — Qu'il est charmant! disoit-elle —. Je passerai sous silence les questions que maman me fit. Celles de ma tante furent plus longues. Elle étoit jeune, ma tante: elle étoit curieuse; elle vouloit tout savoir. Elle étoit si ingénieuse! Ah! qu'une tante est tourmentante! il n'y avoit pas moyen de m'en débarrasser. Elle voulut être absolument ma confidente, & de ma tante devenir mon amie. J'en pris l'habitude. Croyez qu'il y a dans cette intimité de bien doux momens. Ma jeune tante tenoit à moi par les nœuds de l'amitié; ceux du sang m'assuroient la durée de notre union. Je n'avois rien de secret pour elle; je vous jure que ce commerce d'amitié est très-délicieux. Vous verrez dans le bosquet un site qui peint l'asyle du mystère; vous y verrez moi & ma tante. Je lui prends la main, & la presse contre mon cœur; je semble lui dire tout

ceque ce ſentiment fait éprouver : Tenez, prenez tous mes ſecrets, ils appartiennent à l'amitié.

Revenons encore quelques minutes à l'Abbé. Il n'étoit pas plus délicat qu'il ne falloit ; & en général, j'ai eu mille occaſions de m'aſſurer de l'expérience ſuivante. Un Abbé eſt preſque un amphibie dans la Société : ce mélange de ſacré & de profane, le ſervice du monde & celui des autels, cet accord monſtrueux qu'ils s'efforcent de raſſembler, les rendent auſſi impropres au monde qu'aux devoirs de leur état. Ils prennent les vices de l'un, & n'ont pas les vertus de l'autre. Arrivés tard, ils n'ont pu ſe façonner : de-là vient qu'ils détonent continuellement dans la Société, & par leur maintien, & par leurs propos. Dénués de ce tact qu'on n'acquiert qu'auprès des femmes, ils portent dans les boudoirs le langage du Séminaire ; & rarement ſavent racheter l'audace de la penſée, par la pureté de l'expreſſion ; rarement ils ſavent mettre un frein à leurs paſſions & à leurs vengeances. Chargé long-temps de la haute-Police d'une Pro-

vince, j'ai eu le loisir de les connoître par les procès-verbaux des Inspecteurs, & par les plaintes juridiques.

Mon Abbé s'étoit avisé d'aimer : il n'étoit pas aimé, il en fut piqué. Un autre auroit pris son parti ; il observa, il épia. Une lettre enfin tomba dans ses mains ; c'étoit une lettre adressée à un de ses rivaux. Fier de cette possession : —On m'aimera, s'écria-t il, ou je vais remettre au mari ce signe évident de sa honte—. Que je vous peigne le moment de son entrevue. Il avoit choisi, pour l'exécution de ses desseins, une belle journée d'été. L'arrangement de ses deux sourcils noirs, la blancheur de ses dents, le corail de ses lèvres, un doux parfum qui transpiroit dans toute sa personne, décéloient un art qui n'est point censé présider à la toilette d'un Abbé. De l'embonpoint, une taille élégante, une jambe fine, un air de fraîcheur, & une excessive propreté, réfléchissoient une lumière tendre sur la sombre couleur d'un costume trop sérieux, & composoient le luxe innocent de sa parure. Il est, je ne dirai point une femme, mais mille femmes

qui n'auroient point dédaigné ſon hommage. Il avoit cependant le malheur d'être dédaigné.

On annonce l'Abbé : la Dame étoit ſeule. Il entre, & ſalue, en jettant un regard modeſte ſur une glace. Il ſemble ſe dire : —Le miroir me répond que je n'aurai pas le malheur de vous déplaire, ma belle Dame—. Il prend un fauteuil, ouvre ſes grands yeux noirs, mord ſa lèvre, & parle d'un ton de voix ſi bas... Ce n'étoit qu'un léger murmure. Il prélude par des éloges, ponctués par ſes ſoupirs. Il continue par une ſatyre contre le mariage.—Oh ! ſi le Pape, diſoit-il, m'avoit remis ſon pouvoir, que de victimes infortunées j'affranchirois par un heureux divorce ! Je ne voudrois lier tant d'aimables têtes que par des chaînes de fleurs. Vulcain ſemble au contraire avoir forgé celles d'une foule de jolies femmes ; elles ſont d'acier : le Temps ſemble les polir, au lieu de les rompre. Que je vous plains ! vous ſurtout, ma belle Dame ! — Moi ? Monſieur l'Abbé ; mais je ne me plains point ; — oh ! que ſi. — Non, je vous jure. —

J'y

J'y suis...On s'arrange ! Eh ! oui . . . . j'en connois beaucoup, de belles Dames comme vous, qu'on auroit appellé dans d'autres temps tout bonnement des femmes dérangées. Aujourd'hui l'épithète a changé; ce sont des femmes arrangées. Qu'elles sont bien ! qu'elles sont sages ! Arrangez-vous, ma belle Dame—. Il se trouvoit, dans le moment, si proche de la Dame, qu'elle fut obligée de l'en faire appercevoir. — Toujours des distances ! nos cœurs sont si bien faits l'un pour l'autre ! car vous êtes tendre, & on ne sauroit aimer autant que je vous aime. Votre cœur est l'autel sur lequel le mien veut sacrifier désormais. Soyez la Divinité chérie, & recevez par mes mains les offrandes journalières de l'Amour. Vous me voyez à vos genoux; prononcez. Les Oracles menteurs de la Grèce & de Rome, auroient trouvé bien moins d'incrédules, s'ils étoient sortis d'une bouche aussi belle que la vôtre; les Peuples auroient déserté les Temples de Delphes & d'Ammon, pour les vôtres; de combien de désertions ne nous rendriez-vous point coupables dans

la nouvelle Loi ! On oublie auprès de vous, que notre règne n'eſt pas de ce monde. Eh ! que peut-on deſirer quand on vous a vue ? de vous revoir encore —. Il ajouta, pour frapper les derniers coups : — Le haſard a fait tomber dans mes mains une lettre. Vous pâliſſez .... La voici. Heureux celui à qui vous l'adreſſiez ! Sent-il bien tout ce que vous valez ? Ah ! non, ma belle Dame ; non, il n'a point mon cœur. Comme vous peignez ! la paſſion prend ſous votre plume un charme pénétrant. Un Dieu embelliſſoit vos penſées : &, prenant un air tout-à-fait myſtérieux : — Souffrez pourtant que je vous gronde. Peut-on être auſſi indiſcrète ? . . . Un mari n'a qu'à trouver . . . : je vous laiſſe à penſer . . . . Apprenez de moi, ajouta-t-il, en lui prenant la main, qu'on dit tout à ſon ami ; mais que la prudence défend d'écrire tout ce qu'on penſe ; heureuſement la lettre n'eſt tombée qu'entre mes mains —. On louoit la délicateſſe de l'Abbé, parce qu'on vouloit ravoir la lettre. — Ne me louez point tant ; eſt-on généreux, pour ne pas vouloir affliger ce qu'on aime — ? Il ſe penchoit ſur le bras

de la Dame, qui fut obligée de se jeter en arrière. — Cruelle amie! quel prix me réservez-vous donc — ? On lui promettoit une reconnoissance, une estime sans bornes. — Osez-vous m'offrir un sentiment si foible? Eh! que puis-je faire de votre reconnoissance? il faut un remède plus efficace à tant de maux. Oui, bel Ange, votre cœur seul peut guérir les blessures mortelles que nous font vos yeux; c'est l'amour que l'on doit à l'amour—. Il osa prendre une posture hardie. La Dame tira le cordon de sa sonnette; on vint. L'Abbé serra la lettre dans sa poche, prit son chapeau, passa la main sous son manton, & sortit, en faisant une inclination très-respectueuse.

Croiriez-vous que l'Abbé se proposoit de remettre la lettre au mari? Ma grand'maman en fut instruite, fut indignée, força l'Abbé de brûler, devant elle, la lettre, & lui signifia un congé dans la rigueur des formes. Je fus presque livré à moi même, ou plutôt j'étois tout entier à Madame de ***. Toutes les fois qu'on disoit à ma grand'maman de me donner un Précepteur, elle répon-

doit non.— Pour des Maîtres, disoit-elle, oui; il saura dessiner, danser, s'escrimer. Madame de*** se chargera du reste; c'est le monde qu'il faut apprendre à mon petit-fils; c'est dans ce grand livre qu'il doit lire pour savoir être honnête homme, & homme aimable; Madame de*** lui en fera parcourir les pages les plus intéressantes; c'est-là qu'il apprendra à pardonner les foiblesses—.

Je n'étois point né pour être ni Procureur, ni Avocat; l'étude approfondie des Loix est presqu'étrangère à un Magistrat: l'esprit des Loix, du bon sens, de l'équité, voilà tout ce qu'il me falloit. J'ai eu, je crois, tout cela, avec une ame sensible, l'amour du beau & des plaisirs. Que ne dois-je pas à Madame de***! que ne dois-je pas aussi aux *car* & aux *mais* de ma jeune tante! Vous voilà, je crois, assez instruit. Vous me connoissez maintenant. Entrons dans les bosquets.

Il ouvrit la porte du treillage qui fermoit ce lieu enchanté. Un mur de jasmin & de roses en circonscrivoit l'étendue. J'entrai; sur ses pas un parfum céleste s'exhaloit, & sembloit s'élever & se jouer

ſous les charmilles en vapeurs légères. Un frontiſpice, placé au milieu d'un arc de triomphe, feſtonné par des guirlandes de fleurs, m'arrêta; on y liſoit ces mots explicatifs :

Vous qui, ſans défiance, allez vers ces feuillages,
Arrêtez-vous ; un charme univerſel
Eſt répandu ſous leurs ombrages :
Le gazon, quelquefois, s'y transforme en autel.

Je ſouris. — Vous me devinez ? dit-il. — Oui, lui dis-je ; mais je ſuis ravi. — Vous m'enchantez, répondit-il —. En effet, en avançant..., un autel circulaire ſe préſenta à moi, placé ſous une calotte de treillage. — Un autel ! m'écriai-je. — En êtes-vous ſurpris ? L'Amour me conduiſoit ici, & le Plaiſir y dreſſoit un autel. Vous ne trouverez que celui-ci... Savez-vous pourquoi ? c'eſt que, quoi qu'on en diſe, l'Amour n'en élève qu'un. On a beau multiplier les ſacrifices, il n'eſt qu'un ſeul moment ; ce moment ne revient pas deux fois. Je l'ai dit à Madame de * * * ; je l'ai conſacré. Son portrait eſt renfermé dans cette niche que vous voyez ; puiſque je vous l'ai

nommée, puiſque vous devez la voir, je puis vous montrer ſon image — Il ouvrit au même inſtant la niche. Des fleurs étoient au-devant du portrait. — Elles ſont fraîches, lui dis-je. — Oui, me répondit-il; c'eſt bien le moins : tous les matins c'eſt mon premier hommage; je lui dois ce ſouvenir. L'hiver, quand je ſuis obligé d'abandonner ces retraites, j'emporte ce portrait avec moi à la Ville. Vous n'êtes point étonné, vous qui avez une ame ſenſible; vous ne croyez pas que pour avoir été inconſtant, on doive être ingrat — ? Je ſoupirai — Oh! non, lui dis-je..., l'ingratitude eſt le plus odieux de tous les vices; il eſt un de ceux qui ſont à l'abri de la pourſuite des loix; mais c'eſt le plus cruel de tous les fléaux. Je n'ai jamais pu en ſupporter le long ſupplice. — Vous avez donc trouvé des ingrates? — Oui, répondis-je avec l'accent de la douleur; j'en ai verſé des larmes amères; j'en pleure encore : j'en pleurerai toujours.---. Je vous plains; je n'ai point trouvé d'ingrate; je n'eus qu'un véritable amour... Quant à des amourettes, le changement étoit permis : il ne pouvoit ni ne devoit m'af-

fliger---. En causant, nous avancions toujours. Le site varioit à mesure & insensiblement; il représentoit, dans ce moment, un bocage. Les rayons du soleil y livroient un combat continuel à l'ombre, qui sembloit l'emporter sur eux. Ces vers étoient gravés sur un poteau verd :

O combien j'aime ce bocage !
Quels doux pensers il vient me présenter !
Quels doux accords il y fait répéter !
Qu'Amour y parle un doux langage !
Amant qu'on trompe ! Amant peu sage,
Vous qu'à la Ville enchaîne votre choix,
Pour être heureux, oui, pour l'être une fois,
Venez soupirer au bocage.

--- Ceci n'a pas besoin, me dit-il, d'explication. J'étois heureux alors.... Je venois ici me retrancher contre les curieux & les indiscrets; j'étois seul : je n'y étois pas toujours seul.... Madame de *** y venoit quelquefois... Vous voici maintenant à ce que j'ai toujours appellé ma solitude. Vous êtes dans le centre des bosquets; vous n'entendez aucun bruit... Les arbres plus rapprochés dérobent entièrement la lumière; nous

sommes environnés de douces ténèbres: nulle vue ; point de perspective ; un sentier étroit nous a conduits ici. Lisez ces vers.

O vous, pour qui l'amour est un besoin,
Et qui viendrez dans cette solitude
De l'art charmant de plaire entreprendre une étude,
Puissiez-vous obtenir le prix d'un si beau soin !
Mais si vous n'y venez que pour être à vous-même,
Détrompez-vous ; un tendre souvenir
D'un doux passé va vous entretenir :
On n'est jamais seul quand on aime.

Je m'avançai dans l'enfoncement de cette solitude, où la lumière pénétroit par des jours ménagés à dessein. Un ressort fit partir une toile; & je vis dans un cadre un tableau : c'étoit l'Intendant, peint à cet âge où l'espoir semble le frère du desir; âge brillant où l'on veut tant, où l'on se flatte tant, & où l'on obtient tant. Il avoit dans ses mains un bouquet de pensées, & il les élevoit à la hauteur d'un buste qu'on voyoit sur le second plan du tableau. La tête de l'Intendant étoit à moitié couverte de feuilles de roses, qui sembloient

tomber du buſte.—Touteſt parlant ici, lui dis-je. — Oui, tout parle, me dit-il avec vivacité, aux yeux d'une perſonne ſenſible. La Nature eſt féconde en allégories, toutes les fois qu'on ne s'éloigne point d'elle. Ce bouquet de penſées vous peint l'abondance de celles qui m'occupoient .... : ces roſes ..., ce ſont mille faveurs ..... Heureux celui qui peut troquer une penſée pour une roſe—!

Nous étions déjà ſortis de cette ſolitude, & nous étions ſi préoccupés, lui des ſouvenirs, moi des émotions que j'éprouvois, que je ne m'appercevois point que le terrein s'élevoit. Je montois ... Un gravier cailloutoit ſous mes pieds; un roc m'offroit ſa ſurface plane & nue ...; des arbuſtes ſauvages, que le ciſeau n'avoit jamais travaillés, compoſoient un dôme agreſte à cette planimétrie aride; des bancs de bois étoient placés çà & là. Je lus:

Sous le ciſeau, ces arbuſtes ſauvages
N'ont point courbé leurs ſuperbes rameaux;
En liberté, ces hêtres, ces ormeaux
Etendent leurs épais feuillages,

Fruits heureux de la liberté.
Que la Nature eſt un ſage modèle !
Elle eſt ſi noble en ſa ſimplicité !
Tâchons, même en amour, de nous rapprocher d'elle.

La leçon étoit trop vraie, pour n'être pas ſentie. J'en fis tout bas l'application, & je continuai ma promenade juſques ſous un chêne qui ombrageoit le devant d'un chalais ruſtique. Je cherchai l'inſcription avec une eſpèce d'avidité ; ces objets étoient trop nouveaux pour moi. La voici.

Si bien penſoient nos bons aïeux,
Que point n'étoit choſe indiſcrète,
D'écrire ſur un chêne, avecque la houlette,
Nom de ſa Mie & chiffre ingénieux.
Plus n'eſt ce temps ; faut que je vous le die :
Plus vîte allons en devis amoureux ;
Si ne voulez qu'on gabe votre Mie,
Point ne vous faut jaſer comme eux.

Le ſecret, cet enfant de l'Amour, enfant perdu, que peu de nous ſavent retrouver. — Je n'ai jamais, dit l'Intendant, pardonné ces ſortes d'indiſcrétions ;

c'eſt un crime, un tort réel; c'eſt dévouer une tête qui nous fut chère, au mépris public. Cette barbarie s'eſt naturaliſée en France: on n'en rougit plus. Que ſont devenus ces beaux jours de la galanterie Françoiſe! Qui auroit oſé, ſous le galant François Premier, déshonorer une femme? Le Satyrique Brantôme, vil flatteur de vingt prétendus grands Capitaines, cenſeur outré des femmes, nous a donné de tertibles exemples (1). Le cauſtique Buſſy-Rabutin, digne d'un châtiment plus grave que quelques mois de captivité dans la Baſtille, l'a imité. De nos jours, la licence s'eſt accrue bien davantage. C'eſt un peu notre faute, & celle des Dames. Le Régent les aima trop, & ne les eſtima pas aſſez. Il ſentoit le beſoin d'avoir des Maîtreſſes; mais une Agnès Sorel, une tendre la Valière, ne lui convenoient point. Le Régent mourut; mais le déſordre a ſurvécu. Depuis, on a vu deux

(1) Il étoit fait pour être le compagnon dépravé du libertin & brave Buſſy, & le Précepteur du Duc d'Alençon, plus débauché qu'eux.

classes de femmes : parmi les unes, c'est l'amour sans bandeau, & sans voile ; parmi les autres, c'est le silence, & le bandeau. Nous avons couru sur les traces de la Beauté facile, qui ne nous a pas laissé le temps de l'adorer ; & delà est venue notre coupable indiscrétion, qui confond tout, & blesse l'Amante modeste, & la coquette intrépide. Nous avons donné trop d'importance à ces Actrices, qu'un peu de talent rendoit recommandables. Les Théâtres sont devenus, depuis *Clairon*, une école de parure & d'élégance. Toutes les femmes ont choisi-là des modèles ; ce n'étoient point des modèles de modestie. Nos soupers, nos petites maisons, nos maisons de campagne, communes avec les femmes de Théâtre, ont hâté davantage les instans de la corruption générale. Nos Dames abandonnées ont voulu se rapprocher du ton & du maintien de celles que nous recherchions. Il s'en faut de bien peu que la ressemblance ne soit parfaite ; & voilà sans doute une des causes de notre légèreté. Pourquoi mettrions-nous un prix à des choses auxquelles les femmes semblent en attacher

si peu? J'en ai connu quelques-unes de celles-là; je les ai toujours ménagées. J'ai toujours cru que les amourettes avoient des bienséances & des secrets à à garder. Je ne me suis point trompé; on m'a estimé; & ce n'est pas peu, quand on ne se soucie presque plus de l'estime pour soi-même —.

Nous étions arrêtés devant une de ces habitations couvertes de chaume, qu'on rencontre dans les Hameaux de Picardie, en Normandie, & même dans le Bugex, que Jean-Jacques Rousseau a si bien dépeintes sous le nom de *chalais*, dans son Roman d'Héloïse. *Ce chalais vous tient bien au cœur, puisque vous en parlez sans cesse*, me dira-t-on. Eh! qui ne garderoit le souvenir du chalais d'Héloïse! qui ne se souviendroit de celui de l'aimable Intendant! Un faisceau de paille, placé dans toute sa largeur, servoit de fronton au modeste chalais. On lisoit au-dessous ces vers Italiens :

Ma pur si aspre vie, ne si selvagge
Cercar non so, ch'amor non venga sempre
Ragionando con meco, ed io con lui.

—En effet, m'écriai-je, eſt-il des lieux aſſez ſauvages où l'Amour ne ſoit jaloux d'étendre ſa puiſſance? Dans les plaines brûlantes du Labrador, dans les glaces du Groëland, on ſent ſon influence. — Ah! que je l'ai bien ſentie..., ici même..., ſur ce lieu..., dans ce chalais... La Beauté, un front rougi plus par la candeur que par l'amour; vingt ans, des cheveux dorés, un teint doré par le hâle; des yeux du plus beau bleu... Entrez dans ce chalais; écoutez-moi..., écoutez..... Je ſuis preſſé de parler; aſſéyons-nous...

C'étoit le premier jour du mois de Mai que je rencontrai ici la jeune Marguerite. C'étoit une fleur des champs, auſſi fraîche qu'une violette, le teint auſſi rouge qu'une roſe, & une douce haleine qui tenoit du parfum de la violette & de la roſe. Sous ſon mouchoir, dont le tiſſu arrêtoit les rayons du ſoleil, je vis...; un lys n'eſt pas plus blanc; la plus jeune des Graces, Aglaé, n'eſt pas plus ſéduiſante. Sa taille, c'étoit un jonc ſouple, élancé; l'Amour avoit prononcé, ſous ſon corſet de ſu-

taine, les plus belles formes. Un bras plein de graces, de nerfs, & de santé. A ses pieds, elle avoit des sabots; mais tout embellit la Beauté. Que me faisoient à moi ses sabots, son corset de futaine, sa robe de serge rouge, son mouchoir de mousseline, son grenat de douze francs au doigt, & sa croix d'or au cou, si tout étoit blanc, si tout étoit séduisant? Son pot au lait sur la tête, un bras relevé sur sa hanche en forme d'anse, le bout de son tablier relevé par un coin dans ses doigts: tout cela peint Marguerite; c'est tout cela que j'aimai... Je devrois rougir...; j'aurois dû la laisser en paix, la voir, la saluer, payer deux fois le prix de son lait, & la renvoyer... J'osai davantage... Regardez maintenant ce tableau—. Il découvrit un tableau, dans lequel je vis une jeune Payssanne, séchant ses larmes avec le mouchoir de son cou. — Vous avez tout deviné, me dit-il; cependant permettez que je vous parle encore d'elle. On retrouve si rarement tant de candeur. Je chassois...; je la vis traverser cette partie (car ce bosquet étoit alors une forêt, une voie publi-

que) ; j'accourus : je m'arrêtai presqu'immobile. — D'où venez vous ? lui dis-je. —De Conflans-Sainte-Honorine, Monsieur. — Mais il y a loin ? — Rien que deux lieues. — Et cela ne vous semble rien ? — Oh ! je fais bien plus de chemin sans me lasser. — Je crois qu'on en feroit beaucoup sur vos pas sans que le chemin parût long. — Vous êtes bien bon, Monsieur. Le Dimanche nous allons presque toujours à Pontoise, pour danser au fauxbourg de l'Aumône. — Est-ce qu'il y a-là un bal ? — Oh ! nous le dressons bien vîte. Nous allons-là cinq ou six filles de Conflans ; nous en ramassons autant à Pierre-Laye. Les garçons ne nous manquent pas ; ils viennent pour nous trouver, de bien plus loin que nous : les uns viennent de Saint-Leu, d'autres de la Briche, de Saint-Germain, de Poissy ; c'est pis qu'une noce : des rubans à la veste, des cocardes au chapeau, des bouquets, des nids d'oiseaux, des œufs, des salades, &., dans ce temps-ci, des fraises, & des *prunes de Monsieur*. Cela fait des repas ; car on a un appétit... ; & puis, nous revenons tous ensemble, sur

le tard. — La nuit? — Oh! pas tout-à-fait . . .; c'eſt la brune; entre chien & loup. — Ne craignez-vous rien? — Des voleurs, voulez-vous dire? nous avons des garçons pour nous défendre. — Et ces garçons, ne les craignez-vous pas? — Pour ceux-là, non... Si le jeu paſſoit le badinage . . .: oh dame! nous avons des mains... — A quoi vous ſerviroient-elles? — Deux ſoufflets, c'eſt bientôt donné. — En avez-vous donné ſouvent? — Il n'y a pas de fille honnête de Conflans qui n'en donne plus de cent dans ſa jeuneſſe. Il faut ça, dit ma mère, pour contenir les garçons. Vraiment, ſi on les laiſſoit faire . . . Oh! pas de ça. — Etes-vous auſſi à votre aiſe que vous êtes gentille? — Pas plus l'une que l'autre. — Répondez-moi, je vous prie? — Je ne demande pas mieux, Monſieur. — Etes-vous à votre aiſe? — Pas trop. — Vous êtes cependant bien propre. — C'eſt mon habit des Dimanches. C'eſt la Fête à Conflans; & je vais à Conflans, de Paris, voir mon père, qui eſt chez Monſeigneur l'Archevêque, qui eſt notre Seigneur, & dont mon père eſt un des petits Fermiers. Chemin faiſant, je

vends mon lait; c'eſt autant de profit pour payer mon voyage. Je laiſſerai mon pot au lait chez la ſœur de ma mère, ma tante Catau, qui eſt à Pantin; &, après m'être bien repoſée, j'arriverai *brave* chez Monſeigneur. — Qu'allez-vous faire chez Monſeigneur? — Je vais porter quarante-deux livres, du prix d'un veau que nous avons vendu pour payer notre quartier de la ferme. Autrement, l'Intendant de Monſeigneur, & ſon Procureur, qui eſt encore une autre plus méchante bête, nous a menacés de nous faire ſaiſir tout, juſqu'à notre chariot; jugez ſi cela eſt bien régalant pour de pauvres gens qui travaillent tant, que c'eſt trop. Ma mère, tous les jours, eſt aux champs avec mon père; elle retrouſſe ſes jupons juſqu'aux genoux, &, avec des épingles, s'en fait des eſpèces de culottes; & la voilà, bèche en main, retournant la terre de ſon mieux. Moi, je vais vendre mon lait; je reviens faire bouillir les choux, ou bien des navets; je vais leur porter aux champs, avec un peu de mauvais vin, trempé dans les trois quarts d'eau. — Quelle vie! Eſt-il poſſible que vous

soyiez, malgré cela, si jolie? --- Vous êtes bien bon, Monsieur; mais cela m'est venu tout seul. J'ai à peine le temps de me débarbouiller; & voilà qui est fait. Un miroir, pas plus grand que trois fois ma main, que j'attache au crochet de notre fenêtre, voilà tout ce qu'il me faut. --- Il n'en faut pas davantage pour être jolie. Asséyez-vous. ----- Je le veux bien, Monsieur. --- Mais vous n'êtes pas farouche? --- Il y a bien long-temps que je ne le suis plus; c'est depuis ma première Communion: il y a de ça huit ans. On dit, comme ça, dans tout Conflans, que je sais les treize langues. --- Je ne m'apperçois point que vous parliez beaucoup. ---- C'est que vous êtes apparemment bien bon. ---- Vous causez bien. --- Vous êtes bien bon, Monsieur. --- Belle enfant..., d'abord, tenez, voilà deux louis...; cela ne viendra pas mal à votre père. --- Ah! que vous êtes bon! Monsieur; je lui en volerai douze francs. --- Pourquoi faire? ---- Pour avoir des boucles d'argent à mes pieds; je n'en ai que de plomb, c'est vilain. Je n'ose pas tricoter le Dimanche tout mon saoul, de crainte qu'on

ne voie mes boucles. Des boucles d'argent, ça pare un soulier de belle calemandre rouge ou verte ; ma voisine Tonton en a : c'est au parfait. --- Ne volez pas votre père, c'est mal ; voilà un louis pour vous. --- Ce n'est pas voler ça ; & puis, il faut bien qu'il m'habille. En ce cas-là, je l'ai volé bien des fois. Tout ce que vous voyez sur ma personne, c'est de mes épargnes. Chaque jour que je vais vendre du lait, je garde quelques sols, que je noue dans un coin de mon mouchoir, & je les entasse dans la paillasse de mon lit. Quand il y a quelques écus, je les ajoute à ce que ma mère me donne, & j'achète une futaine plus belle, de la serge plus fine. Je dis à ma mère que ça ne me coûte pas davantage que son argent ; elle est ravie de me voir si bonne marchandeuse. Je ris en moi-même ; elle est contente, & moi aussi. Un peu de tricherie dans la vie, est toujours de saison. --- Qui vous a dit cela ? --- La chanson, & ma tante. --- Vous avez une tante ? m'écriai-je, tout émerveillé. --- Oui, Monsieur ; mais cela vous étonne ? --- C'est que la vôtre me fait souvenir de la mienne. Vous

avez une tante? je ne suis plus surpris que vous en sachiez tant. Il n'y a rien de tel, mon enfant, que les tantes pour former les nièces & les neveux. --- Oh! ma tante sait tout; on seroit tout un Caréme à l'entendre parler, sans se lasser. Je l'aime comme mes yeux. ---- Vous avez raison; eh! vivent les tantes... Vous avez chaud? --- Oui Monsieur. --- Voudriez-vous boire? --- Volontiers, Monsieur. --- Vous m'enchantez avec cette aisance; vous en êtes deux fois plus jolie. --- Vous êtes bien bon, Monsieur. — Je lui versai à boire, elle avoit chaud; la quantité de vin fut trop forte, elle lui porta à la tête. Elle parloit toujours; bientôt elle fut étourdie. Je m'y trompai; je pris pour abandon volontaire ce qui n'étoit qu'un effet de son ivresse: je ne trouvai pas la moindre résistance... Elle revint à elle; elle pleura. Vous vous attendez sans doute à des éclats: non, mon ami, la vertu, dans les champs, est douce; elle n'a point de théâtre, & ne fait point de scène. Une coquette auroit fait le plus beau désespoir; une innocente des Villes au-

roit cru avoir commis le plus grand de tous les forfaits. Marguerite laiſſoit tomber ſes larmes goutte à goutte, comme des perles qui ſe détachent. Elle ne me diſoit que ces mots : — *Ah! Monſieur, ah! Monſieur*— ! Je tenois ſa main dans la mienne; elle ne faiſoit pas le moindre effort pour l'en retirer ; ſes doigts s'enlaçoient machinalement avec les miens. Elle ſembloit prendre quelque plaiſir à m'entendre, & ignorer qu'elle ne le devoit pas. Belle innocence ! belle candeur ! . . . — Avez-vous un ami, Marguerite ? — Oui, Monſieur.— Voudriez-vous l'épouſer ? — De tout mon cœur. — J'arrangerai tout cela. Comment ſe nomme-t-il ? — Lucas; c'eſt le filleul du Curé. — Je connois le Curé. — Oh ! ſi vous le connoiſſez, c'eſt choſe faite. — Je l'eſpère ; Dimanche vos bancs ſeront publiés; dans la quinzaine, vous ſerez la femme à Lucas. — Je ſerai bien contente. — Et moi auſſi; je ſerai le parrain de votre premier enfant —. Elle me regarda, ſe mit à ſourire, & me dit, en tremblant : — Monſieur, vous ne m'abandonnerez jamais ? Tous

les ans je viendrai vous préſenter mon enfant. — Vous me ferez plaiſir —. Elle ſe releva, me fit la révérence, toute honteuſe, s'éloigna d'abord au petit pas, & tête baiſſée. Auſſi-tôt qu'elle s'imagina que je l'avois perdue de vue, elle s'arrêta, tira les buſques de ſon corſet, élargit ſon mouchoir, alongea les plis de ſon jupon. Elle mit ſa tête haute, le poing ſur ſon côté, & raſa la terre. Je la contemplois avec un frémiſſement mêlé de joie. Heureuſe Marguerite ! qu'on diſe ce qu'on voudra, tu n'as point perdu encore ton innocence. Je préſidai à ſes noces ; Lucas fut le plus heureux des époux ; elle fut heureuſe & ſage épouſe. Je lui ai tenu toutes mes promeſſes ; & tous les ans ils ne manquent point de m'offrir les prémices de leurs champs. Le mari m'apporte des aſperges, la femme des fraiſes, l'enfant des ceriſes. Et voilà le ſouvenir que j'ai voulu conſerver. Il eſt ſi doux de faire des heureux ! Madame de *** n'en a point été jalouſe ; elle avoit trop d'eſprit pour l'être. Cependant je touchois au moment où il falloit ceſſer d'être Amant ; elle n'en étoit point affligée :

elle étoit bien sûre de me conserver pour ami toute la vie. Je ne pouvois oublier que j'étois son ouvrage; l'accueil distingué que je recevois par-tout, ma délicatesse le réclamoit aussi-tôt pour elle. Vous allez voir comment j'ai figuré le premier moment de ma tiédeur. Descendons, & traversons ce môle —. C'étoit en effet un môle, une langue de gazon qui s'alongeoit dans un bassin d'eau, au bas de laquelle des bateaux étoient attachés à des anneaux de fer. Le site, placé en perspective, & les lointains qu'on avoit ménagés de droite & de gauche, imitoient assez le môle d'Alger. Une inscription empêchoit bientôt à l'imagination de se transporter en Barbarie.

Sur les rives d'Alger le Dey bâtit un môle,
Où l'avare Corsaire étale impunément
La timide Beauté qui pleure & se désole,
Et qu'un Turc amoureux marchande froidement :
Ici, sous ce môle charmant,
La Beauté libre, & que l'Amour couronne,
Ne s'étale ni ne se vend ;
Mais quelquefois elle se donne.

Je

Je reconnus la tournure françoise, & je poursuivis ma promenade à la suite de l'Intendant. A mesure que j'avançois, la scène s'enrichissoit d'aspects brillans & variés. Des grouppes d'arbres, des faisceaux de verdure, des gerbes élevées, de grandes corbeilles de fleurs, arrêtoient ma vue. Un air d'opulence déployoit devant nous la richesse pompeuse de la Nature. Qu'elle étoit noble ! qu'elle étoit grande ! Du haut des jeunes ormeaux, qui balançoient leurs longues branches au gré des vents, descendoient des guirlandes de fleurs qui se marioient aux charmilles. Toutes les couleurs, fondues dans ce fond verd de feuillages, représentoient une riche broderie, jetée sur le vêtement de la campagne. Des allées vastes, larges, dont les arbres inclinés sembloient des arcs triomphaux élevés à une Divinité; plus loin, une nappe de verdure, que les zéphyrs, en s'agitant, veloutoient par les oscillemens des reflets de la lumière. Par-tout des perspectives d'une magnificence extraordinaire. D'un côté, le plus beau lever du soleil; de l'autre, le plus beau coucher de cet astre. C'est à travers ces

merveilles, entaſſées avec goût les unes auprès des autres, que nous approchions d'un pavillon charmant. Une Arabeſque en ornoit les dehors; un ordre Dorique en ſupportoit l'élégante élévation; un Amour étoit ſculpté au-deſſus du fronton : il avoit un doigt ſur la bouche. Pour deviſe, on liſoit :

Otio & amori.
A l'amour & au repos.

—Divinités chéries! m'écriai-je. Ah! quel mortel heureux a pu vous fixer auprès de lui dans le mêmet emps?... Nous entrâmes. Un périſtile fort court, orné de tableaux, précédoit le ſallon magique de ce pavillon. Le jour n'y étoit introduit que par une lanterne placée au milieu de la coupole, & n'arrivoit qu'à travers un taffetas bleu, qui en rendoit la lumière tendre; la tapiſſerie étoit de la même étoffe. Des franges d'argent ſervoient de baguettes; des ottomanes bordoient les murs; & des fleurs, placées dans les encoignures, répandoient une odeur ſuave; la tendre héliotrope pénétroit doucement dans les cerveaux. On ſe ſurprenoit d'une tendreſſe inconcevable, ſi-tôt qu'on y étoit reſté une

demi-heure. On rêvoit; du rêve on tomboit dans une langueur délicieuse. — Vous n'éprouvez, me dit l'Intendant, que la moitié du charme. J'avois le secret de placer des Musiciens qui exécutoient des symphonies en sourdine, lesquelles faisoient le plus grand effet. Je plaçois des transparens, & à chaque angle une lanterne magique, au moyen de laquelle je représentois des scènes charmantes. C'est ici où tant de fois je me suis trouvé avec Madame de * * *; c'est ici ... Jettez les yeux sur ce tableau; vous y verrez la dernière époque de notre tendresse: ce fut le terme de l'Amour; ce fut le berceau de l'Amitié.... Amour, je t'ai cru long-temps un Dieu; tu meurs cependant. C'est l'Amitié qui est immortelle; du moins elle vieillit plus tard que toi—. Nous passâmes dans un cabinet; un tableau s'y faisoit remarquer. — Ne reconnoissez-vous pas dans ce tableau, ma tante? c'est elle; c'est dans son sein que je déposois tous mes secrets. Voyez-vous cet air fin & ce col alongé? avec quelle attention elle m'écoutoit! Dans ce moment, je lui faisois un aveu de mon inconstance;

elle me blâmoit : car les femmes forment, dès le berceau, en faveur de leur sexe, une ligue que le temps ne peut détruire. Une femme est, à coup sûr, l'Avocat d'une autre, quand elle n'a point d'intérêt personnel. Je montrois à ma tante un nouveau portrait... Voyez avec quel intérêt elle le regarde... Elle semble dire : Il est beau ! c'est presqu'une excuse. Je me trompe : j'avois changé ; mais je n'aimois plus : on n'aime qu'une fois. Cet amour-là avoit pris le caractère de l'amitié ; mais j'avois des goûts : celui que j'avois dans ce moment étoit fort ; c'étoit le premier, je le crus de l'amour. J'en fus quitte pour revenir sur mes pas. Je revins tard ; je versai des larmes. Madame de *** étoit devenue mon amie, ma confidente, mon conseil ; ma tante en fut jalouse. Alors commencèrent ces tracasseries sourdes, dont une tante seule est capable. Toujours au guet, je n'avois plus de liberté ; Argus n'avoit pas tant d'yeux. Enfin, je la ramenai en partageant ma confidence, & je retrouvai dans elle mon aimable tante.

Vous allez être étonné, descendez... ; nous sortons des jardins d'Armide, nous

allons entrer dans une solitude —. En effet, nous descendions dans un fond, entouré de chênes & de pins ; le silence régnoit autour : plus de gazon ; des feuilles jaunes, & à moitié desséchées ; au milieu une chaumière, dont la perspective présentoit un rocher noirci par le temps. — Que veut dire ceci ? demandai-je. — Le désespoir m'avoit conduit ici ; j'y pleurois, insensé ! une ingrate ; je croyois l'adorer, & ce n'étoit que le dépit d'avoir été quitté. Mon amour-propre faisoit seul mes tourmens, & je les attribuois à l'amour. Combien de fois me suis-je écrié douloureusement :

Il est passé, ce temps si fortuné?

Oh ! que notre imagination est cruelle ! Madame de ***, cette tendre amie, ma tante, n'y pouvoient rien ; elles pleuroient auprès de moi. Je ne fus consolé, l'avouerai-je, que par le temps. On a bien raison de le dire, il n'est point d'éternelles douleurs ; il n'en est point. A la honte de l'humanité, nous oublions trop tôt ce qui nous fut cher. L'infidelle s'étoit mariée ; elle avoit porté à un autre un cœur qu'elle m'avoit donné. Je

repris le mien; triſte & flétri, il avoit beſoin de ſe dilater. Je dus ce bonheur à Madame de ***; elle ne me quittoit plus. Alors commença vraiment mon école du monde, ou plutôt mon école des femmes. Alors, je ne fus plus un être inſolite. J'ouvris mes yeux à la lumière : je les aimai toutes; je les cherchai toutes. J'en devins plus affable; mon humeur devint plus liante; je fus ce qu'on appelle un homme aimable, *tout à toutes*. Vous ſentez bien qu'auſſitôt que je fus naturaliſé avec ce genre de coquetterie, je ne fus plus capable de ſentir l'amour : heureux de conſerver, dans cette bannalité, aſſez de reſſort pour l'amitié ! Ma tante & Madame de*** ne ſe plaignirent jamais de moi.... Nous voici arrivés au dernier période de mon ivreſſe. C'eſt un cabinet; regardez tous ces camayeux. Voyez..., le nombre en eſt grand; la plupart ſont décolorés : d'autres ne ſont bons maintenant, que pour ſervir de deſſus de portes; c'eſt un emblême parlant de nos ſouvenirs. Les uns ſont trop vieux, & n'ont plus d'images : d'autres ſont ſans agrément. Les Amours ſont, plus que toute autre choſe, condamnés à cette dégradation;

il eſt vrai que la plupart n'attendent point d'être chaſſés par le temps. Ils ſont preſque toujours une retraite glorieuſe, & emportent, autant qu'il leur eſt poſſible, lettres, portraits, buſtes, médailles. Les barbares! ſouvent ils fuient comme des Parthes; ils ſortent d'un cœur qui les aime, & n'en ſortent qu'en le déchirant. Heureuſement, je n'eus jamais cette cruauté. Toutes les fois que j'ai quitté, j'étois à-peu-près quitté d'avance. Je n'avois point la cruelle fineſſe de croire lire dans les yeux de celle que je ceſſois d'aimer, le projet d'une rupture. Eh! pourquoi mettre le plus ſot & le plus faux de tous les amours-propres de la partie? conſerver le droit de pouvoir ſe plaindre? pourquoi feindre qu'on emporte encore un anneau de la chaîne qu'on a briſée ſoi-même, pour conſerver l'eſpoir de la renouer un jour? Eſt-il un ſeul moment dans la vie, où la fauſſeté ſoit permiſe? en eſt-il un? Eh! envers qui oſe-t-on ſe la rendre familière? envers des femmes, envers la Beauté, envers ce qu'on aime....., quelle baſſeſſe! Rougiſſez, ô vous, hommes forts, qui venez tromper la foibleſſe, qui la trompez ſur la

foi de ce qu'il y a de plus religieux sur la terre, sur la foi sacrée des sermens. Vous jurez cent fois le jour que vous aimez : eh ! sur quel autel encore jurez-vous ? sur les genoux de la Beauté. Quel Dieu reçoit vos sermens ? c'est encore la Beauté. Dans quel sanctuaire les déposez-vous ? sur son sein. Hommes menteurs, vous n'avez aucune ressemblance avec moi.

Voilà la fin de mon Roman sentimental ; là finit ma vie privée. Je devins, à cette époque, un homme Public ; je passai de l'oisiveté de ma Charge de Maître des Requêtes, à l'Intendance de Province. Je me consultai, & je vis que je pouvois être, sans blesser la probité & mes devoirs, tout ensemble homme du Roi & Citoyen. On m'avoit nommé à l'Intendance d'une de ces Provinces méridionales où les têtes sont de feu, & où quelques immunités, restes d'anciens priviléges nationaux, entretiennent une fierté républicaine, difficile à dompter. L'assemblée des Etats, aussi tumultueuse que nombreuse, est ordinairement une arène où les Députés se livrent des combats. Un Intendant y devient un homme presqu'odieux dans

ces momens de crise. C'est-là que je fis une étude pénible de mes devoirs. Je demandai mon rappel, & je l'obtins. La Cour me favorisa par une Intendance bien plus agréable, quoique moins importante. Elle étoit à la nomination du Ministre de la Guerre ; retiré dans la Flandre, je ne correspondois qu'avec des Militaires; &, hors la corvée, je n'avois pas d'ordre révoltant à donner.

Comme homme Public, il a dû m'arriver quelques galantes histoires. Je ne les ai point consignées ici ; j'en aurois à rougir. Je fus foible comme un autre ; mais mon pouvoir n'a jamais été un instrument cruel, dont la Beauté ait pu abuser. Les intérêts de mon amour ne marchoient point avant les devoirs de ma Charge. Je vous avouerai cependant que je fus bien des fois très-disposé à incliner la balance sur les genoux d'une solliciteuse seduisante ; il est si aisé de s'oublier ! Combien de fois j'ai senti violemment que le personnage que je devois remplir étoit pénible ! Je n'ai jamais été plus tenté de pardonner aux foiblesses de mes Collégues.

Vous me connoissez maintenant, vous pouvez me juger. A force de me natu-

raliſer avec les plaiſirs, ils ont perdu pour moi leur ſel; je ne leur trouve plus cet attrait piquant : mais je les crois néceſſaires dans tous les âges de la vie. Je ne les cherche plus, mais j'aime à les rencontrer; je les reçois comme on accueille les hôtes aimables; je leur ſouris, & les retiens chez moi autant que je puis. Depuis quelques années, ils n'entrent plus chez moi que ſous la livrée de l'Amitié; je n'en ſuis pas plus mal ſervi. O divine Amitié ! divine Amitié ! Voir tout ce qui m'entoure heureux ; appeller les Arts à mon ſecours ; offrir aux ſens des images propres à les ſéduire : voilà ce que mes amis trouvent chez moi; voilà, Monſieur, tout ce que vous y trouverez. Il eſt temps de ſortir du boſquet : qu'en penſez-vous ? — Je voudrois y reſter plus long-temps encore. On ne doit quitter ces boſquets qu'à regret. — Nous y reviendrons—.

Nous rejoignîmes la compagnie. Le ſoleil étoit près de ſe coucher ; on étoit ſur une terraſſe, & on admiroit le tableau que préſentoit aux yeux le ſoleil couchant. Là, tout le monde étoit peintre, parce que tout le monde étoit fami-

liarisé avec les Arts. Une Dame, sur le retour du bel âge, s'exprimoit avec une connoissance rare. — C'est Madame de***, me dit l'Intendant —. Je prêtai l'oreille : je fus émerveillé.—Bien, dis-je à l'Intendant.—Par ce qu'elle est, jugez, me répondit-il, de ce quelle fut. Elle a cinquante ans ; elle en avoit alors vingt-deux ; quelle prodigieuse différence — ! Je m'approchai de Madame de ***. Il est inutile que je peigne ses traits ; une femme, à cinquante ans, a renoncé au plaisir de transmettre son image ; elle n'a plus de portrait à donner. Nous respecterons la sage réserve des femmes de cet âge ; & nous ne dirons qu'un mot de Madame de***. Elle avoit la physionomie fort douce, & avoit un caractère décidé, un bon cœur ; peut-être étoit-il trop bon. Elle mettoit à son expression tant de sensibilité ; elle sembloit sentir plutôt que voir, sentir plutôt qu'entendre. Elle ne disoit point : *Je sais cela ;* il lui échappoit de dire : *Je sens cela.* Elle n'avoit jamais *vu ;* mais *j'ai senti*, disoit-elle. Vouloit-elle louer, elle disoit non point, *Monsieur a de l'esprit*, mais *Monsieur a de l'ame.* Son visage annonçoit tant de vérité, qu'il n'étoit pas possible de trouver du ridicule

dans sa manière. Si une comparaison étoit permise, je dirois : Elle étoit le Fontenelle des femmes ; se trouvoit bien parmi elles ; donnoit de l'esprit à chacune ; mettoit tout le monde à son aise. Je félicitai l'Intendant du bonheur de l'avoir pour amie. —Elle vous connoîtra, me dit-il ; elle deviendra la vôtre —. J'en accepte l'augure, lui dis-je —.

En lisant l'extrait de *Démétrius*, inséré dans ce Volume, on devinera le motif qui en a fait hâter la publication, si l'on est instruit, sur-tout, du départ prochain des augustes Voyageurs à qui l'on a voulu rendre un hommage public.

Messieurs les Souscripteurs sont priés de faire renouveller leur abonnement, si leur intention est de continuer.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 1er Volume du mois de Juillet de *la Bibliothèque des Romans*. A Paris, ce 10 Juin 1782. DE SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS;
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyſe raiſonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices hiſtoriques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages: ainſi que les Mœurs, les Uſages du temps, les circonſtances particulières & relatives, & les Perſonnages connus, déguiſés ou emblématiques.

JUILLET, 1782. 2e. *Vol.*

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris;

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Libraire Imprimeur, rue Chriſtine, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

JUILLET, 1782. 2e. *Vol.*

PREMIÈRE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

LE CHEVALIER BERNARD,

La fleur d'Espagne & de toute Chevalerie.

LES Héros ne sont pas toujours bien connus dans leur siècle ; & quand ils

ſont ſéparés de nous par la diſtance des temps, il devient preſqu'impoſſible de nous rapprocher d'eux. L'enthouſiaſme qu'ils ont inſpiré durant leur vie, ſubſiſte encore après leur mort, pour exagérer tous les récits. Nous refuſons notre admiration, parce qu'on nous en demande trop; & le plus grand Homme eſt quelquefois réduit à ſon ſeul nom dans la Poſtérité.

Bernardo de Saldana, ou plus communément Bernardo del Carpio, n'eſt pas moins célèbre en Eſpagne, que Roland, ſon contemporain, ne l'eſt encore en France. Ils ont fourni tous deux à l'imagination des Poëtes; l'Hiſtoire les a preſque oubliés. Ils ont vécu pour la gloire, tous deux fils de l'Amour, neveux de Rois, Grands-Hommes, & par conſéquent malheureux. On regrette de n'avoir pas aſſez de motifs pour les placer dans ſa mémoire avec les autres Héros qui nous ſont recommandés par la vérité.

Nous ſavons peu de choſe du Paladin François; il y a plus de jour ſur la vie du Chevalier Bernard. Nous laiſſons, dans le Poëme dont il a fourni la ma-

tière, tous ses exploits guerriers. Il ne nous intéresse ici que par sa qualité de bon fils; & c'en est assez pour ceux qui préferent un sentiment à l'admiration, ou le plaisir d'une vérité toute simple au charme & à la richesse du merveilleux.

Alphonse II, surnommé le Chaste, étoit Roi de Léon & d'Oviedo. Si l'on juge de lui d'après le témoignage de l'Histoire, il fut grand; mais les grands Rois sont plus rares que les Rois célèbres.

On le desira, parce qu'on étoit rebuté de quatre règnes mépriſables. Son père Froïla, Prince magnanime, avoit fini par se faire assassiner. Aurelio, oncle d'Alphonse, Prince foible, & pourtant assassin de son frère, devint un objet d'horreur. Sile n'obtint que le triste sentiment qu'inspirent la bonté & l'incapacité réunies. Celui-ci avoit admis le jeune Alphonse, son neveu, à partager la couronne avec lui: mais le farouche Mauregat, son oncle naturel, la reprit au jeune Roi, lorsqu'il commençoit à la porter seul; il sut la garder en dépit de la haine de tout le Christianisme. Ce fut lui qui,

pour se faire protéger dans son usurpation, promit & livra tous les ans au Roi Sarrasin de Cordoue un tribut de cent jeunes & belles filles. Bermond-le-Diacre lui succéda; il n'eut que le mérite de reconnoître sa foiblesse; & on ne lui sut gré que de la résolution qu'il prit de rappeller notre Alphonse fugitif, & de lui remettre un sceptre qu'il n'osoit lui-même porter.

On est disposé à louer, quand on est las de mépriser. Alphonse, succédant à ses quatre oncles, vit qu'il étoit aimé; & il s'attacha d'abord à le mériter. L'infame tribut, ordonné par Mauregat, faisoit pleurer toutes les familles; il le refusa, & la guerre qui en résulta fut heureuse. Il vengea, il conquit, il enrichit, il fit plaisir par sa vaillance, & il édifia par sa piété. Il bâtit des Eglises; il favorisa les Ecclésiastiques, encore indignés contre son père Froïla (1), &

(1) Le Roi Viriza, prédécesseur de ce Rodrigue qui perdit l'Espagne, avoit entrepris de raffurer toutes les familles contre les diffolutions des Ecclésiastiques; & en conséquence, il leur

il acquit en Espagne une renommée pareille à celle que Charlemagne, son beau-frère, avoit étendue aux extrémités de la terre.

Alphonse avoit épousé la malheureuse Berthe, sœur de Charlemagne, & il avoit prononcé devant l'autel le double serment d'amour & de chasteté. Ce dernier vœu, qu'il remplit toute sa vie, parut d'abord le comble de l'héroïsme. Ensuite, on ne trouva pas que cette vertu fût si brillante dans un Roi; on en vint

avoit permis d'avoir des femmes. On le détesta comme un Prince luxurieux, qui forçoit jusqu'aux Membres de l'Eglise à se rendre compagnons de son incontinence. Soixante ans après, les Ecclésiastiques étoient si bien accoutumés à cette permission, qu'aucun d'eux, dit un Historien, ne s'estimoit bon Prêtre, s'il n'étoit le mieux approvisionné de femmes. Froïla, qu'on avoit admiré jusqu'alors, eut des raisons de les faire rentrer dans l'ordre canonique; & on le détesta de même comme un Prince luxurieux, qui étoit jaloux du bonheur d'autrui. Convenons qu'il faut être bien circonspect quand on juge les Rois.

même à la regarder comme dangereuse' & on lui demanda un successeur : il le refusa. On le pria de faire du moins espérer un rejetton du grand Pelage, par le mariage de sa sœur Semena. Mais comme la chasteté d'Alphonse n'étoit point l'effet de ce que des esprits corrompus s'amusoient à penser, & qu'il n'avoit qu'une idée sincère de cultiver ici-bas des lys pour le Ciel, il se refusa à cette nouvelle prière ; & il déclara qu'il avoit réservé à toute sa famille l'honneur d'expier tous les outrages qui avoient été faits à la virginité par la coupable soumission de tant de filles qui s'étoient autorisées d'un traité impie, pour se laisser livrer à de barbares Sarrasins. Qui eût osé, dans ce temps-là, ne pas respecter des idées aussi saintes ?

Semena avoit perdu la première fleur de la jeunesse, cette fleur qui ne flatte que les yeux, & qui n'inspire que l'audace du caprice. L'âge charmant des frivoles desirs avoit passé comme un éclair ; Semena entroit dans celui de la raison : mais elle étoit belle, & profondément sensible ; cette sensibilité faisoit

le plus touchant intérêt de sa figure, de ses paroles, de sa conduite. Elle n'avoit plus ce qu'il faut pour séduire, mais ce qu'il faut pour fixer un cœur; elle ne songeoit plus à plaire, mais à se faire aimer; elle n'avoit plus besoin d'amusemens, mais elle sentoit celui d'une passion.

Cette Cour d'Alphonse n'étoit composée que d'Hypocrites, ou de Saints, de Guerriers vains ou sévères, & d'hommes timides ou indifférens; la timidité est le signe d'un cœur sensible. Parmi les hommes modestes, la Princesse distingua le beau, le jeune, le brave Sandias, Comte de Saldagne. Distinguer un homme, c'est l'aimer, quand on est dans la situation de Semena.

Sandias portoit dans ses veines un sang adoré de tous les gens de Guerre, & un nom que ses propres exploits faisoient déjà révérer à trente ans. On ne se souvenoit point de ses aïeux, quand on parloit de lui, ou il faisoit penser que c'étoit lui qui les ennoblissoit tous. Sévère dans sa maison, fier avec tous les hommes, terrible dans les batailles, Sandias n'auroit été qu'un doux enfant

en préſence de la plus innocente Bergère. Il avoit un cœur de lion, pour ſe maintenir orgueilleuſement vis-à-vis de ſon ſexe, & un cœur de colombe pour ſe ſacrifier tendrement à la Beauté.

Ces ſortes d'hommes, qui ſe diſtinguent par des extrêmes, ſont toujours sûrs de plaire à un ſexe curieux. Mais que Semena étoit loin de la ſimple curioſité ! Il y avoit deux ans qu'elle voyoit Sandias, deux ans qu'elle n'oſoit ſe rendre compte du ſentiment qu'il lui avoit inſpiré; deux ans que ſa paſſion germoit, & qu'elle ne cherchoit point à l'étouffer. Elle ne s'en apperçut bien qu'au moment où il falloit lui céder, & la nourrir.

Le noble fruit des amours de Sandias & de Semena fut notre Héros Bernard, qui fut élevé, par les ſoins d'un ami, dans les Aſturies; qui, dès l'âge de dix ans, paſſa ſous les drapeaux, & ſe forma dans tous les exercices brillans des armes, avec une ardeur digne de ſon ſang, avec ſuccès, & avec l'ignorance de ſon ſort. A l'âge de trente ans, il avoit fait plus que ſon père; car il avoit trois fois ſauvé l'Eſpagne, décidé des couronnes,

négocié en grand Politique, & n'avoit point fait l'amour. Si l'on considéroit combien cet amour est funeste, on croiroit que la Nature, en donnant à Bernard un cœur plus vigoureux, avoit voulu le récompenser du malheur de sa naissance.

Nous passons à la bataille fameuse de Roncevaux, pour arriver à l'anecdote que nous choisissons dans toute la vie de cet illustre Chevalier.

On ne parloit que de Charlemagne dans tout l'Univers; il avoit détruit le Royaume des Lombards, chassé les Sarrasins de l'Aquitaine & de toute l'Italie, dompté la Germanie, soumis la Saxe à son joug. Il avoit réglé ses Etats, en même temps qu'il les étendoit; il étoit le Roi, le Guerrier, le protecteur incomparable : c'étoit le Dieu du monde, lorsqu'Alphonse imagina pieusement, à son ordinaire, plutôt que politiquement, de disposer son rival à unir ses forces aux siennes, pour arracher de toute l'Espagne l'infernale semence des Sarrasins. Il l'invita secrètement à cette entreprise, & il lui fit entendre que n'ayant ni fils, ni héritier, il trouveroit des

moyens pour lui faire passer la succession à la couronne qu'il portoit, aussi-tôt qu'il l'auroit délivré des Maures.

Charles, qui comptoit ou sur la fidélité des promesses d'Alphonse, ou sur son adresse à les lui faire remplir, assemble une formidable armée : l'entreprise est encore un secret; mais on soupçonne les vues, qui ne sont point annoncées; & l'on avoit déjà des nouvelles de la marche prochaine des François, lorsque plusieurs Guerriers viennent à parler de cette expédition au Palais d'Oviedo. Il n'en est point qui ne blâme la conduite d'Alphonse; le Chevalier Bernard entreprend de la défendre.

Il ignore quel beau titre l'attache à Alphonse; mais il est son Roi, son bienfaiteur, c'en est assez. Il réprime sévèrement la censure qui s'échappe; &, selon l'usage du temps, il offre à soutenir ses *termes* contre qui voudra paroître offensé.

Un Guerrier, bien vieux, bien grave, & renommé, qui connoît Bernard, & qui sait qu'il est temps de l'instruire, adresse la parole à tous, & leur dit : — Je voudrois

savoir si ce jeune homme, qui nous parle avec empire, a jamais obéi à un père; car c'est une règle, parmi nous, que quiconque n'a pas été corrigé par son père, ne peut corriger personne —.

Bernard ne rougit point. — Je donne mes œuvres pour aïeux, dit-il; & je crois qu'avec de tels parens, on ne peut offenser le meilleur Gentilhomme, en lui demandant le champ & le gage de l'honneur —. Le vieux Guerrier le refuse; & alors Bernard rougit: mais il rougit de fureur; &, s'avançant contre le Vieillard, un poignard au poing: — Puisqu'il me faut un père, dit-il, pour avoir satisfaction d'une injure, je te prends pour le mien; il faut que tu le sois, ou bien un lâche qu'on doit punir sans formalité —.

Le Guerrier, qui s'attendoit à cette chaleur du Héros, demande à tous les autres si la chose est praticable. On lui répond que la renommée de Bernard ne laisse aucun doute. Alors, il promet au Chevalier le duel simple avec la seule épée, sous la tour du Château de Luna; & il donne sa propre épée pour gage,

en disant à Bernard : — Vous me la rapporterez ; je ne veux mourir que d'une épée qui ait été portée par le *grand Bernard* —. Celui-ci se retire, & il réfléchit sur son aventure.

—Il m'offense & il m'honore ! se dit-il ; il me refuse un père, & il me reçoit pour fils ! il veut se battre, & il choisit un lieu gardé par vingt sentinelles vigilantes ! ... Ce Vieillard avoit une autre intention que celle de m'insulter ; ne se pourroit-il pas qu'il fût lui-même mon père —? Alors, un sentiment qu'il a toujours ignoré vient remuer son cœur ; il sent qu'il est peut-être glorieux, mais qu'il est certainement plus doux d'avoir un père. La Nature, qui lui avoit refusé le sentiment de l'amour, lui réservoit celui-là.

Il se rendit sous la forteresse, où gémissoient les victimes de la cruauté politique. Il portoit l'épée de son adversaire & la sienne : il étoit triste. Il rencontra le Vieillard, & il s'arrêta de surprise en le voyant tout-à-fait désarmé.

Le Guerrier vénérable fixoit sur la

tour des yeux pleins de douleur; & lorsqu'il les ramena sur le Chevalier, il le vit immobile & sans parole devant lui. Tous deux se regardent, & ils paroissent avoir oublié l'objet qui les rassemble.

A la fin, le Chevalier veut savoir si son ennemi est véritablement son père. Il élève l'épée du Vieillard à ses lèvres, & il dit, en le regardant : — Que je baise l'épée de mon père avant qu'elle me tue. — Oui, lui répond le Guerrier; oui, Bernard, vous l'avez dit; honorez l'épée de votre père infortuné —. Et il reporte ses yeux plus attendris du côté de la tour. Bernard n'a plus qu'un sentiment qui s'échauffe, & un œil avide qui cherche à lire la vérité dans les traits & dans chaque mouvement du vieux Guerrier.

Après quelques momens de silence: — Est-ce vous? dit Bernard. — Eh! si c'étoit moi, dit avec transport le Vieillard, penses-tu que j'eusse voulu perdre si long-temps l'honneur que tu fais à celui qui t'engendra? Je croyois, ajoute-t-il, que votre cœur ne balanceroit point

entre cette tour & moi. Venez, jeune homme —.

Il le conduit à quelque distance, hors de la vue des sentinelles, & sous des ombrages qui ne leur dérobent point ce triste aspect de la tour. Le Vieillard s'assied, le Chevalier en fait autant. — Dites-moi, Bernard, de qui voudriez-être fils? — Ce qui m'importe, dit le Chevalier, c'est de savoir le nom de mon père. — Eh bien, Comte de Saldagne, écoutez-moi —.

A ce nom, Bernard se relève. — Qui, moi, le fils de Sandias? s'écrie-t-il. — Oui, vous, le fils de la malheureuse Semena, le neveu, le protecteur & la gloire du bourreau de vos parens... — Noble & généreuse épée du plus honoré des hommes, dit Bernard avec enthousiasme, & en la serrant contre sa poitrine, promets-moi de ne jamais dégénérer dans mes mains.

— Il y a trente ans que je la porte, dit le Vieillard avec fierté; votre père me la remit pure: je me flatte de vous la rendre telle qu'il me l'a donnée. — Eh! comment? reprit Bernard; êtes-

vous l'ami de Sandias, ou ſon ennemi? —Je vous entends, Chevalier; un ſi beau préſent ne devoit être employé qu'à la vengeance. Mais, écoutez-moi.

Nous ramaſſions de la gloire & de la pouſſière au ſiége de Liſbonne; nous étions tous enivrés de la joie de nos ſuccès, & Sandias, le plus aimable, le plus riant & le plus poli de nos Guerriers, étoit triſte ſans ceſſe. Vous ſavez que la ſévérité des armes n'exclut point quelques momens d'innocentes plaiſanteries? il n'en faiſoit plus, & n'en vouloit plus ſouffrir. Si, en parlant des Dames, on retranchoit, dans la franchiſe, un peu de ce profond reſpect qu'elles méritent, il s'emportoit; & ſi le mot lui paroiſſoit dirigé contre lui, on étoit sûr de perdre la parole dans ce monde-ci. Le premier vœu d'un cœur amoureux, eſt que tout ſe ſoumette à flatter ou à favoriſer ſon illuſion. Tout ce qui ne vient point directement à ce but, eſt une inſulte, une bleſſure pour lui. Veut-on perdre le bonheur d'être aimable, il faut aimer.

Il y avoit quelque temps que j'avois ſurpris ces premiers indices de ſa paſ-

sion, lorsque, pénétrant un jour sous sa tente, je le trouvai qui pleuroit sur une lettre. O Sandias, me dis-je à moi-même, qu'as-tu donc fait de ton grand cœur? Quand un homme pleure, ou c'est foiblesse, ou bien c'est de l'amour.

J'étois assez son ami pour en prendre droit de le blesser, je ne pus en venir à bout. Dans ces momens d'une excessive tendresse, l'ame est si humiliée, qu'elle peut être insensible, même aux affronts. Il ne me répondit qu'avec douceur: — Comte Aznare, j'ai besoin de me reposer sur un cœur fidèle; donnez-moi votre serment de ne jamais révéler —. Je l'arrêtai, & je lui dis que, ne voulant point de son secret, il étoit inutile de m'engager par un serment.

Il me demanda pardon; ensuite, il ajouta que des cœurs comme les nôtres devoient en effet se sentir, & que les sermens même n'enchaînoient point les autres. — L'importance de mon secret, poursuivit-il, doit vous apprendre s'il est nécessaire de le garder. Lisez —.

C'étoit une lettre qui ne contenoit que ces mots: « Une pauvre fille, Léo-

» noise, gémit & pleure pour vous; elle » rougit de votre silence. Je ne vous » dirai point son nom; car vous rougi- » riez vous-même de l'avoir oubliée ». ---- Devinez, me dit-il? ---- L'aimez-vous? lui répondis-je. --- Vous voyez bien que je l'oublie, me dit-il avec un soupir. --- Eh bien, je ne veux pas savoir son nom. Une femme est assez humiliée par l'ingratitude de celui qu'elle aime; & le comble de sa honte, c'est que son secret soit connu d'un autre qu'elle n'aime pas—.

Va, ne crains rien, Aznare; je n'adore pas mon Créateur comme j'adore cette fille Léonoise; l'oubli qu'elle me reproche n'est qu'une affectation, qu'un sacrifice que je fais de mon bonheur au sien. Je l'adore, & je la fuis; que me répondras-tu, quand je t'aurai dit que c'est la sœur . . . d'Alphonse ----? Ce dernier mot me fit frémir, comme si j'avois été prêt à recevoir ma sentence au jugement dernier.

Sandias, qui vit ma frayeur, me prit la main, & me dit avec tendresse : ---- Ami, je n'ai plus besoin de te demander un serment. Si tu savois comme elle vit

dans les douleurs, comme je suis malheureux, tu nous pardonnerois, tu volerois pour la consoler ----. Je demeurai comme une idole, les regards fixés sur la terre. ----- Vous craignez, Aznare? me dit-il.--- Oui, tout d'un Roi. --- Ce n'est pas, me répondit-il, pour des hommes comme nous que les Rois sont si terribles. --- Eh bien donc, lui répliquai-je, je crains tout d'un homme chaste.

---- Il n'est plus temps, Aznare; j'ai, comme vous, écouté la terreur, non pas que je craignisse de donner ma tête pour être heureux, mais un sinistre tableau du malheur qui pouvoit suivre la bonté de Semena se retraçoit à mon imagination sans cesse. Aujourd'hui, je ne vois que ma pusillanimité, mon ingratitude, & mon déshonneur même. Alphonse n'est pas si sûr de sa puissance; il est des cœurs qu'il a révoltés, & nous sommes gens à ne pas nous laisser prendre nos armes.

Va, poursuivit-il, porte-lui cette lettre que je vais écrire de mon sang; dis-lui bien qu'il m'en restera pour sa défense; qu'elle emploie toute sa prudence

à disposer un Prêtre à notre félicité, & que je vais être avare de ma vie jusqu'au moment où je lui en aurai fait un don ; tu la verras, & que tu la trouveras belle, quand tu l'auras entendue --- !

Je partis de Lisbonne avec une commission du Roi pour Oviedo. Je pris un habit de Clerc pour pénétrer jusqu'à Semena. Le Palais d'Alphonse ressembloit à un Monastère. Dès qu'elle apperçut mon visage brûlé, elle se douta que je n'étois pas un Clerc ; & elle me demanda, devant ses femmes, s'il étoit vrai que je lui apportasse les Reliques saintes & mystérieuses qu'elle attendoit du nouvel Evêque de Compostelle.

Je m'acquittai d'une commission que j'aurois voulu recevoir tous les jours ; & il est bien vrai que votre malheureuse mère étoit la plus modeste, la plus tendre & la plus spirituelle des femmes. Quand elle parloit ou qu'elle regardoit, le cœur du plus dur Guerrier se seroit fondu sous sa parole ou sous son regard innocent. Je n'eus pas le temps de retourner au siége. Lisbonne fut prise, & les dépouilles immenses remportées furent envoyées par Alphonse à son beau-

frère Charlemagne. De toutes les femmes, joyeuſes du retour de leurs époux, de leurs enfans ou de leurs Amans, la plus joyeuſe fut ſans doute Semena.

Tout fut bientôt préparé pour les noces du plus tendre amour. Sandias & Semena les répétèrent durant pluſieurs mois, ſans autre pompe que celle que je leur donnois moi-même. Je paſſois le temps des nuits heureuſes au bord des foſſés du Château, & ſous la fenêtre grillée de l'appartement de la noble épouſe, déguiſé ſous l'habit d'un Payſan, & chantant, au point du jour, une chanſon que Sandias m'avoit faite, en conſervant les paroles que lui avoit dites Semena le lendemain des premières noces. Je l'accompagnois des ſons bruyans d'une pandore; & ce fut ainſi que votre père & votre mère évitèrent toute ſurpriſe (1).

(1) Nous traduiſons en proſe cette chanſon, qui eſt dans notre original, & toujours pour ceux qui aiment la ſimplicité.

« Le jour va nous trahir, voici venir le ſoleil; » c'eſt lui qui ſépare les tendres Amans. Levez-» vous, ami; levez-vous, & partez ».

Voici maintenant ce qu'il vous importe de savoir. Semena vous portoit dans son sein ; &, comme si le Ciel lui eût fait prévoir quel trésor elle alloit donner au monde, jamais sa joie ne fut plus pure, son amour plus vif pour l'homme qui la vengeoit de l'imbécillité d'Alphonse, & qui la mettoit dans le rang des femmes qui ont l'honneur de la fécondité. Ce qu'il y avoit d'illégitime

---

» Il n'est point de plaisir sans crainte, point » d'amour sans péril ; cessons nos chères caresses. » Levez-vous, ami ; levez-vous, & partez ».

» Vous avez satisfait mon cœur, ô mon ami ; » satisfaites à tout le reste ; notre amour dépend » de notre honneur. Levez-vous, ami ; levez-vous, » & partez ».

» Triomphez du sommeil qui vous surprend ; » ne sacrifiez point au plaisir d'une fois celui de » toutes les autres. Levez-vous, ami ; levez-vous, » & partez ».

» L'occasion revient pour les seuls Amans » fidèles ; perdons-nous un moment, pour nous » retrouver. Levez-vous, ami ; levez-vous, & » partez ».

dans son hymen, l'inquiétoit peu : c'étoit la faute de son frère, des loix, des préjugés ; & elle étoit sûre de trouver le sentiment qui justifie dans tous les grands cœurs. Elle n'avoit pas cessé d'être vertueuse ; elle ne se reprochoit rien ; & c'étoit avec délices qu'elle se promettoit la douceur d'être mère par le Guerrier d'Espagne le plus honnête & le plus universellement aimé. Ce nom de son Amant ne revenoit jamais à sa pensée, sans lui donner de l'orgueil ; & elle se disoit : — Quand on saura que la sœur d'Alphonse a épousé Sandias, il n'est personne qui ne la glorifie. Elle espéroit aussi que ce sévère Alphonse ratifieroit un contrat signé par l'amour le plus noble ; qu'en voyant un neveu, ses yeux, si froids pour la Beauté, s'attendriroient sur une aimable créature ; & que son honneur même le forceroit au pardon.

Il n'est pas donné aux ames sensibles de connoître celles qui ne le sont pas. Votre mère se trompoit. Alphonse dur par tempérament autant que par préjugés, n'a jamais su que punir. Ce que j'avois craint d'un homme chaste me fut

fut cruellement confirmé. Toute faute de l'amour eſt pardonnable, mais ce n'eſt que pour ceux qui connoiſſent l'amour; & il en eſt ſi peu, quoique tous s'en flattent ſecrettement!

Alphonſe qui ſe faiſoit un mérite de ſon inſenſibilité, qui par une idée religieuſe faiſoit mourir ſon épouſe Berthe dans un célibat impie; Alphonſe vous repouſſa de ſes bras avec horreur, lorſqu'on vous y mit avec le papier qui légitimoit chrétiennement votre naiſſance.

Ecoutez-moi bien, Chevalier Bernard. Je ne puis m'arrêter long-temps ſur des tableaux qui me feroient venir des larmes. Alphonſe fit auſſi-tôt arrêter votre père; il l'enferma dans ſa chambre avec des gardes & deux bourreaux qui lui crévèrent les yeux; il l'inſulta par ces mots après l'horrible opération : *Eſt-il plus doux de les voir, ou plus ſûr de les fuir?* & votre père, dans la douleur qu'il éprouvoit, ouvrit des lèvres baignées du ſang qui couloit en abondance, pour lui dire : *J'aime mieux mourir pour elle que de vivre ſans*

la regarder. On l'enchaîna & on le conduisit .... là, Bernard, là, dans cette tour d'où il nous verroit, s'il avoit encore des yeux. Voilà ce que votre naissance lui a coûté. Ajoutez-y la peine d'un cœur tourmenté d'amour, d'une prison tyrannique & du désespoir d'en jamais sortir; & vous me direz s'il vous doit de l'amour.

Votre mère est morte dans un Monastere : elle vous demandoit en mourant. On lui a dit que vous étiez le plus grand homme parmi tous : une dernière larme a coulé de ses yeux, & elle a expiré .... O mon Héros ! tu pleures aussi — !

A ce mot, les pleurs de Bernard s'arrêtent ; & debout, en face de la tour, il la regarde, & son visage inspire l'épouvante.

— Non, Bernard, lui dit le vieux Guerrier, perdez ces idées qui vous maîtrisent, & ne pensez pas qu'en infidèle ami, je n'aie rien tenté pour délivrer Sandias depuis trente ans. Avez-vous entendu parler de la fuite d'Alphonse en Galice ? Ce fut votre père

qui le fit fuir, tout prisonnier qu'il étoit. Alphonse n'avoit pu renfermer toute la renommée de Sandias ; elle parloit au monde, & avec empire. J'aidai si bien aux dispositions que je voyois, je parlai tant moi-même, qu'enfin je me fis une armée d'environ trente mille conjurés, tous indignés de l'horreur commise sur Sandias & sur Semena. Ce n'étoit pas moi qui commandois, c'étoit le nom de votre père. Alphonse nous échappa. Le petit Roi de Navarre le servit. Vingt mille conjurés nous abandonnèrent, nous fûmes battus ; mais nous avons su conquérir notre pardon en hommes de courage, & forcer Alphonse à des soins pour vous, qui étoient un témoignage qu'il vous reconnoissoit.

Maintenant, Bernard, il est question d'empêcher les Francs d'entrer en Espagne, si vous voulez obtenir la liberté de votre père ; car je vous avertis qu'il n'est point de force humaine qui puisse le délivrer, si ce n'est celle qui délie la langue de la clémence. Alphonse se repent d'avoir appellé Charlemagne. Servez-le —.

Bernard pense un moment : ensuite

il se met à deux genoux devant la tour, les bras étendus, baisant la terrible épée de Sandias, & finissant par frapper sur son cœur. On ne sait pas ce qu'il disoit à son père; mais on sait ce qu'il fit.

Il se fit l'ame de tous les Espagnols; il s'inspira dans toutes les Provinces, pour obtenir des secours contre Charlemagne. Il se transporta dans la Navarre auprès de Fortunio Gazzia, Roi de Sovranère, lequel étoit un Guerrier de la première vaillance, & par conséquent soumis à Bernard qui les surpassoit tous. De la Navarre il passa dans l'Aragon : c'étoit le patrimoine d'Aznare, le plus fidèle ami de son père. Il éclaira tous les yeux qui participoient à l'aveuglement d'Alphonse, disant : Que Charlemagne étoit bien trop grand & trop sage pour espérer follement la succession de son beau-frère, qui étoit tout aussi vieux que lui-même; & qu'il ne se proposoit d'entrer en Espagne, que pour prendre le serment d'accorder cette succession à son petit-fils Bernard, Roi d'Italie.

Et quel étoit, ajoutoit-il, le droit

d'Alphonſe pour donner à des Etrangers, à des ennemis, un ſceptre qu'il avoit reçu en pur préſent, au préjudice de deux fils qu'avoit laiſſés Bermond, leſquels vivoient & s'attendoient à rentrer dans leur patrimoine? Quel étoit même le droit qui permettoit à un Roi de donner ſon Royaume? Les Rois n'avoient qu'une commiſſion qui les obligeoit à protéger, & non pas à alléner, & qui les établiſſoit comme régiſſeurs de toutes les propriétés, mais ſans leur en donner aucune.

Il falloit, pourſuivit-il, s'unir contre de pareils Rois, qui, oubliant leur devoir, diſpenſoient tous les autres du leur. Ce n'étoit point une ſédition qu'il propoſoit, mais une union de famille, pour ramener un père aux ſentimens de juſtice dont il s'écartoit, & une ligue de toute la Patrie, pour éviter le frein que cet ambitieux Charles prétendoit faire mordre à l'Eſpagne, après l'Italie & la Germanie. Charles en vouloit à l'Empire de l'Univers; & ſi on ne contrarioit ſes inſolens projets dans leur naiſſance, il feroit par-tout fleurir ſes lys, & couver ſes aigles impériales.

Le sang enflammé des Goths s'éteindroit-il sous la domination Françoise ? non. Quand Bernard devroit soutenir seul le poids des Pyrénées, il en feroit une barrière qu'on ne pénétreroit point avant de l'avoir absolument écrasé.

Ce qui ne nous paroît qu'une rodomontade, étoit l'expression naïve de cet inaltérable courage, si universellement reconnu dans Bernard ; & son nom, à la tête de cette fameuse entreprise, étoit plus fort que toutes les raisons.

Mais il avoit quelque chose de mieux que la bravoure. Dès qu'il se fut assuré des Asturiens, des Galiciens, des Navarrois & des Aragonois, par un trait vif & ordinaire de son imagination, il se rendit à Sarragosse, où régnoit le Sarrasin Marsille, autrefois ennemi de Charlemagne ; &, très-adroitement, il lui fit voir que son intérêt, & celui de tous les Maures, se confondoient avec celui des Chrétiens dans cette circonstance : ensuite, il lui fit admirer, comme un grand bonheur, que ces mêmes Chrétiens, ses plus déterminés adversaires, aidassent à ses armes, pour arrêter ce torrent qui alloit fondre du haut des

montagnes, & qui le menaçoit le premier.

Ce fut ainſi que Bernard ſut compoſer une redoutable armée de Chrétiens & de Sarraſins ; décider Alphonſe à ſe placer à la tête de tous ; & le brouiller ſans retour avec Charlemagne, qui lui reprocheroit à jamais ſon manque de foi.

On rapporte que le premier deſſein des Vieillards fut de laiſſer pénétrer l'armée Françoiſe dans quelque terrein découvert, où il fût poſſible de la battre ſans crainte de ſurpriſe ; mais Bernard, qui, par l'eſpoir de délivrer ſon père, s'étoit fait l'ame & le conſeil de cette guerre, opina d'après l'impatience dont il étoit dévoré. Il veut refuſer à Charles l'honneur d'entrer dans ſon Pays ; il juge ſes forces & ſon expérience militaire ſupérieures à celles des Eſpagnols. Il demande qu'on ſe donne l'avantage du terrein ; &, ſuivant ce qu'il a réſolu, on garnit d'infanterie Sarraſine les hauts ſommets & les cavernes du défilé de Roncevaux, dans la Navarre. Le front de la bataille ſe forme à l'entrée ; & il eſt décidé qu'aux premiers tués ſuccé-

deront les autres sur les cadavres ; & que si on ne le peut autrement, on suppléera du moins à la Nature, en fermant le passage par une montagne de corps morts.

Et voilà comme un seul courage embrase tous les autres ; pareil à un flambeau qui communique sa lumière à mille flambeaux, sans rien perdre de la sienne.

Ce fut donc dans cette vallée de Roncevaux, plus éclairée par les neiges que par le soleil, que se présenta la première Noblesse de la France, avec une pompe d'armures diversifiées, & si éclatantes, que les Espagnols s'enorgueillirent d'avance. Elle fut tout-à-coup attaquée & de front & par les flancs ; & elle se vit obligée de combattre sur un terrein où les arbres arrêtoient les bras, où les roches & les cailloux refusoient une assiette aux pieds, où les chevaux étoient plus incommodes qu'utiles, & où il falloit nécessairement périr, assommé par les débris qu'on faisoit rouler d'en-haut, & égorgé par les lances qui se rencontroient en face.

Tout périt, cette belle fleur guer-

rière des douze Pairs; & Roland, ce foudre de la France, éclata dans cette bataille comme un météore formidable au moment où il se détruit. Ne pouvant plus se soutenir, il se mit à genoux, jeta son épée du côté de la France; après quoi, il fit sa prière, & se renversa sur le dos, pour expirer la face tournée vers le Ciel. Il est superflu de parler de Bernard. L'Histoire ressemble au Roman, lorsqu'elle raconte ses exploits. Ce n'étoit pas un homme; c'étoit un Dieu, animé par le plus bel intérêt de l'humanité. Il vouloit gagner la bataille pour se présenter à Alphonse, & lui demander son père pour toute récompense.

Lorsqu'après la victoire tous les Guerriers furent admis à baiser la main d'Alphonse, Bernard s'avance sans épée, la tête nue, & se met à genoux devant le Roi; mais cette posture étoit tout ce qu'il y avoit d'humble dans sa personne. — Je ne me tiens pas honoré, dit-il, de baiser la main d'un Roi; je le serois, si Alphonse vouloit me rendre ce qu'il m'a ravi. Les François, en

expirant, viennent de m'appeller bâtard; Sire, rendez-moi mon père. Il vous offensa dans sa jeunesse, poursuivit-il; mais sa barbe a blanchi dans la prison: il est temps, Alphonse, de pardonner la plus pardonnable des fautes, quand je l'ai lavée par mon sang, & justifiée par ma renommée. Sandias est l'époux de votre sœur, en dépit de vous & de l'Univers; Sire, ce n'est pas justice que d'attenter contre ses parens—.

Le sévère & cruel Alphonse, qui n'osoit refuser en présence de son armée celui que tous les cœurs en nommoient Chef, permit à Bernard d'espérer; & il l'envoya rencontrer le Général Buèse, que Charlemagne chargeoit de venger l'affront de Roncevaux. Bernard alla tuer ce brave Général de sa main, & forcer les François à tourner le dos pour toujours à l'Espagne.

Alphonse eut deux autres guerres à soutenir contre les Maures; il les fit encore terminer par Bernard, qui devint plus Roi qu'Alphonse, par le nom terrible qu'il répandit.

Ce fut alors qu'il vint au Palais

d'Oviedo solliciter le prix de ses exploits, c'est-à-dire, la liberté de son père. Cette fois il ne parla point. La Reine Berthe l'accompagnoit devant le Roi son époux; elle tira l'épée de Bernard, & la présenta respectueusement avec ces paroles : — Faut-il plus longtemps déshonorer l'épée qui soutient votre couronne? L'Univers glorifie Bernard; mais Bernard ne peut être glorifié que par son père. Vous le lui devez, Alphonse, à moins que vous ne comptiez aussi la vengeance au nombre des vertus —.

Le Roi répondit qu'assurément la vengeance, qui regardoit l'honneur des Rois, en étoit une; que leur premier devoir étoit de châtier; & que Sandias, privé de la lumière, ne sortiroit de sa tour que pour entrer au cercueil.

De ces mêmes yeux, dont les plus intrépides Guerriers, amis ou ennemis, n'osoient soutenir le regard, le grand Chevalier fixe son Maître, & ne prononce pas un mot. Il reprend son épée dans les mains de la Reine; il la frappe avec colère, comme s'il eût voulu dire : Voilà ma protectrice; mais il ne pro-

nonce pas un mot; il se retourne, traverse à grands pas les files de Guerriers; il ne regarde point, ne dit rien, mais il est épouvantable; & l'Histoire dit qu'il ouvre d'un coup de pied chaque porte qu'il rencontre. Il laisse son cheval; il passe dans toutes les rues; on le voit des fenêtres, ou on le suit, ou l'on n'entend répéter que les mots de grand Bernard, & de victorieux. Il ne regarde point, n'entend rien, il va s'armer; il écrit à Alphonse cette lettre fidellement conservée.

« Je me sauve de vos terres, inhumain; je vais chercher des Rois moins » ingrats pour qui les sert; quiconque a » mépriſé mon épée, n'en aura jamais » de service. Vous ne pardonnez point! » je veux être inflexible aussi. Mais souvenez-vous, Alphonse, que sans la » faute de mon père, vous ne porteriez » pas une couronne, puisque c'est à cette » faute que vous devez un neveu tel que » Bernard ».

Il scelle sa lettre, ensuite il la déchire. Alphonse n'a pas mérité de la lire; & Bernard est trop grand pour se plaindre à son ennemi.

Ce fut une désolation publique lorsqu'on le vit s'exiler lui-même, & partir avec deux cents Gentilshommes attachés à sa fortune. Les femmes poussoient des cris ; des Guerriers même pleurèrent. Adieu, adieu la fleur d'Espagne, & de toute Chevalerie.

Il va chercher une ombre de douce jouissance filiale au Château de Saldagne, jadis habité par Sandias, & maintenant si triste & si désert. Bernard y bâtit la fortereſſe de Carpio, dont il prit le nom, qui est devenu si célèbre. Il amuse sa colère long-temps contre les Maures ; & l'unique distraction à ses chagrins, c'est de penser souvent à rassembler assez de forces pour être rebelle, pour forcer Alphonse à la clémence par la rigueur, & pour emporter le Château de Luna.

Il y vient enfin ; il se présente devant cette triste tour avec quelques milliers d'hommes. Mais on a prévu son noble dessein ; & sa victoire, dont on ne peut douter, est empoisonnée au moment où il la remporte. Le premier qui pénètre dans la tour, c'est Bernard. Le premier objet qu'on lui montre, c'est son père ;

c'eſt le vieux aveugle Sandias égorgé. Ah ! chaſte Alphonſe, c'étoit bien à vous de montrer que vous n'aviez jamais connu les douceurs du ſentiment paternel.

Bernard eſt une fois effrayé dans ſa vie ; du moins on croit qu'il a peur, en le voyant confondu en préſence du cadavre chéri. Il le voit pour la première & pour la dernière fois ; il pleure; ſes terribles yeux ſont amol-lis, & des larmes vénérables deſcendent lentement ſur ſes joues. A ſon effrayant ſilence, que perſonne de ceux qui l'ont ſuivi n'oſe interrompre, ſuccède un ſoupir de fureur, & ces mots qui devoient le rendre criminel le reſte de ſa vie : — Non, dit-il, en levant ſes yeux vers le Ciel ; non, il n'eſt pas poſſible que celui qui fait pleurer Bernard ne tremble pas d'épouvante—.

Il ſe jette enſuite ſur ſon père, & ſe colle à lui, en continuant de verſer des larmes de rage ; il le ſoulève, & tout-à-coup il l'emporte comme un déſeſpéré, ſans qu'on oſe le regarder, ni s'offrir à le ſoulager d'un ſi cher fardeau. Il ne s'arrêta que bien loin de la tour, dans un endroit où ſes forces s'épuisèrent autant par la fatigue de ſes ſens, que par celle

de ſon corps ; & cet endroit fut conſacré par un monument attendriſſant de l'amour filial.

Bernard voulut que ce corps ſacré, qu'il ne pouvoit porter lui-même, fût enfermé dans un cercueil, & conduit au Château de Saldagne. On ne marchoit que durant les nuits. C'étoit une idée du déſolé Bernard, que la marche ſe fît dans l'ordre ſuivant : des Prêtres & des filles, dont le ſombre & lamentable chant montoit juſqu'au firmament obſcurci ; une mélodie plus lamentable encore d'inſtrumens guerriers interrompoit les voix ; chaque Guerrier de ſon armée traînoit ſa lance, & la moitié portoit des torches, qui avertiſſoient au loin du paſſage de Sandias.

Son cercueil étoit chargé des écus d'armes de ſa royale généalogie. Bernard le ſuivoit à pied, couvert d'une cuiraſſe ſeulement, tenant un crucifix d'une main, & de l'autre la noble & touchante épée du père qu'il avoit perdu. D'eſpace en eſpace, une voix crioit ſeule derrière lui : *Le meilleur des meilleurs nous abandonne.*

Ces ſingulières obsèques ſe firent ainſi

durant dix nuits ; & Bernard, après avoir honoré la tombe paternelle d'assez de larmes, ne songea plus à l'honorer que par le sang de la vengeance. Telle est l'origine de cette guerre, plus glorieuse que légitime, qu'il fit durant deux ans à son oncle. Plusieurs fois il le réduisit à des extrémités, qui devoient le faire repentir. Mais il l'avoit juré ; Alphonse n'avoit point pardonné : il étoit inflexible aussi. Quel est donc le poids d'un seul homme pour opprimer ainsi des Rois ?

Nous devons avertir qu'il n'y a pas une ligne dans ce morceau qui ne soit tirée de l'Histoire, ou des monumens qui la représentent.

SECONDE CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

ATHÉNAÏSE DE CLÉRY,

ANECDOTE PICARDE.

Nescio quâ natale solum dulcedine cunctos
Ducit, & immemores non sinit esse sui.
(OVIDE).

NOUS avons parlé de plusieurs Héroïnes Picardes dans notre Extrait du *Siége de Saint-Quentin*, au second Volume de Janvier de cette année. La plus intéressante, par son nom, étoit *Amélie de Genlis*; nous avons rendu hommage

à la généreuſe ardeur qui lui fit braver la mort en combattant pour ſa Patrie aux côtés de ſon époux, & rappellé tous les regrets des Sanquintinois, lorſqu'on la tranſporta ſur un brancard dans l'Egliſe des Cordeliers, où l'on vient de retrouver ſon corps frais, ſain, & ſans le moindre indice de corruption, depuis plus de deux cents ans qu'elle y étoit inhumée.

Voici maintenant une autre Picarde, qui n'aura pas moins de droit ſur des cœurs Francois. Son nom prévient d'abord pour elle; elle étoit Créquy, & ſortie de cette race antique & magnanime, auſſi chère à la Picardie, que révérée dans toute la France.

Amélie de Genlis mourut de la main des Eſpagnols; & Athénaïſe de Cléry vit tomber tout ce qu'elle aimoit ſous le fer des Anglois. Mais le malheur eſt le véritable creuſet, qui éprouve la bravoure comme la vertu. Nos pères ne furent jamais ſi grands que dans les revers; les champs de Crécy, d'Azincourt, de Poitiers & de Pavie, l'atteſtent aſſez aux yeux de l'Europe. Oſons-

en donner une preuve plus récente, & effleurer ici le sujet de toutes les conversations du moment.

Quand le triomphe de l'heureux Rodney s'est répandu dernièrement à Paris, il faut l'avouer, la consternation s'est peinte sur tous les visages. O mes chers Compatriotes, j'aime cette douleur-là : vous êtes toujours François ; &, quelques efforts qu'on ait tentés pour vous rendre Cosmopolites, quoi qu'on fasse tous les jours pour vous rendre Anglois, votre heureux naturel résiste à tant de prestiges. Au milieu de votre légèreté, vous avez toujours une fleur de lys dans le cœur. Je vous loue donc de votre affliction ; mais je vous loue bien plus du courage qui vous a remontés soudain. Nous avons perdu une bataille contre une armée supérieure, il faut nous venger; les obstacles s'accroissent, nous aurons plus de gloire à les surmonter : ainsi ont pensé nos immortels aïeux. Edouard III fit prisonnier un de nos Monarques; mais le fils de ce Monarque captif chassa pour jamais les Anglois de la France par l'épée de notre grand du Guesclin, & par le

courage de notre belliqueuſe Nobleſſe. François Premier eſt tombé de même dans les fers de Charles-Quint ; mais ce redoutable Empereur fut vaincu, à ſon tour, par le fils de François Premier ; il fut forcé de fuir, à Metz, devant le Duc de Guiſe, & nos grands Chevaliers.

Nous ſuivrons de ſi fameux exemples ; le ſang de nos vieux Capitaines coule encore dans les veines de leurs enfans. Voyez avec quelle ardeur on offre à l'Etat & au Père de la Patrie des reſſources nouvelles, & des vaiſſeaux qui ſans doute ſeront plus heureux. Oui, tant de patriotiſme l'annonce. Dans ces Républiques ſi fameuſes de l'Antiquité, trouve-t-on bien des exemples ſemblables à celui que nous voyons ? Les Corps & les Particuliers, les Riches & les Pauvres offrent également des ſubſides volontaires à la Patrie ; & notre jeune Monarque eſt obligé d'arrêter le zèle de ſes Enfans. Vous le voyez, auguſte Voyageur du Nord ; & ce trait ne ſera pas le moins frappant de tous ceux qui vous toucheront dans vos voyages.

Mais, en attendant que nos braves

Marins, indignés de l'affront qu'ils viennent d'essuyer, aient vengé leur gloire & consolé la Patrie, remettons-leur sous les yeux un trait de valeur insigne fort peu connu, afin de leur inspirer, s'il est possible, encore plus d'ardeur & de zèle.

On ne sera pas étonné si nous mettons encore ici une femme sur la scène. Le temps dont nous parlons étoit fertile en Héroïnes, comme en Héros. La France se vantoit alors de la courageuse Montfort; l'Angleterre nous opposoit l'altière Salisbury; &, depuis, la jeune Bergère de Vaucouleurs conduisit Charles VII à Reims, & l'y fit sacrer, malgré tous les efforts de la Grande-Bretagne.

Nous pouvons placer hardiment notre Athénaïse à côté de ces grands noms.

Clery est un Bourg de Picardie, à une lieue de Péronne. C'est-là qu'une branche de la maison de Créquy avoit établi, depuis plusieurs siècles, un Château flanqué de tours, & fermé d'un

pont-levis. Ce Château n'eſt plus, & le ravage ordinaire du temps n'y a laiſſé que des ruines. La plus incertaine & la plus vagabonde des rivières, *la Somme*, l'entouroit de toutes parts, ſoit de ſon lit, ſoit de la ſurabondance de ſon onde qu'elle rejette au loin, & dont elle forme des étangs.

Les Seigneurs de Créquy avoient choiſi de préférence cette poſition aquatique & mal-ſaine, pour leur manoir féodal, parce qu'ils pouvoient y défendre la Picardie contre toutes les invaſions des Flamands, des Brabançons & des Anglois. La Somme eſt la barrière naturelle de la France; dans l'immenſité de ſes marais mouvans & fangeux, elle n'offre de gué qu'à Cléry; & preſque, de nos jours, l'audacieux Villars, avant de livrer la bataille de Denain, avoit commencé encore par s'aſſurer de ce gué, en cas de malheur.

Ainſi, les généreux Créquy étoient, en 1346, honorés, non du vain titre, mais de la qualité réelle de *Marquis* de ce Bourg, parce qu'effectivement ils commandoient en Chefs dans cette *marche* ou frontière.

Or, cette année fut bien fatale à la France. Edouard III, l'un des plus grands Monarques dont l'Angleterre s'énorgueillisse, & qui eut l'honneur d'avoir deux Rois (1) prisonniers à sa Cour, revendiquoit hautement la couronne de France, comme plus proche parent, par les femmes, de Philippe-le-Bel, que Philippe de Valois, qui occupoit alors notre Trône. Il fit une descente en Picardie, dévasta cette Province, vint se présenter fièrement dans les plaines de Crécy.

Au bruit de sa marche, tous les Seigneurs voisins de ce lieu mémorable sortent de leurs Châtels, arment leurs Vassaux, & déploient leurs bannières.

Le Sire de Créquy étoit alors sur le point de marier sa fille à Godefroy d'Ailly; & la Noblesse du Vermandois & du Santerre arrivoit à son Châtel, le faucon au poing, pour assister à cette fête. Tout est prêt pour la cérémonie;

(1) Jean, Roi de France; & David de Brus, Roi d'Ecosse.

toutes les Belles félicitent Athénaïse de Créquy de l'époux dont elle a fait choix : tous les Chevaliers envient le bonheur du beau d'Ailly.

Un Trompette arrive au milieu de ce murmure confus d'applaudiſſemens & de félicitations. Il préſente un ordre par écrit; tous les Chevaliers ſe regardent : aucun ne ſavoit lire. Heureuſement l'Abbé de Hennecourt, auſſi ſavant que brave, & qui, dans cette guerre même, ſe battit contre les Anglois, & leur prit des armes qu'on montre encore dans ſon Abbaye, ce belliqueux Damp-Abbé, ſe trouva-là. Il lit le billet : « Il faut monter à cheval, » les Anglois ne ſont plus qu'à quatre » lieues d'Abbeville; Edouard les com» mande en perſonne ».

A cette nouvelle, un murmure bien différent ſe fait entendre dans toute l'aſſemblée ; il n'eſt plus queſtion de mariage, de feſtins, de joie : ce n'eſt plus l'amour qui inſpire les Picards; c'eſt le Dieu de la Guerre qui remplit leurs ames & renverſe leurs têtes.

Enguerrand de Créquy couvre ſon chef

chef blanc de ce même casque, qui, l'année précédente, avoit mis en déroute l'orgueilleux Brasseur de bière de Gand, ce redoutable Artevelle, avec tous ses Brabançons. Tous les Gentilshommes, qui étoient venus pour une noce, sont déjà prêts pour le combat. On crie : *Aux armes, Chevaliers !* On se met en marche, & l'on suit à grands pas les bannières flottantes dans les airs. Enguerrand, tenant par la main son gendre futur, n'eut que le temps de dire à sa fille : *Mon Athénaïse, prête-le-moi seulement pour deux jours ; la France a besoin de lui, & ses pères lui ont enjoint de songer à la gloire, avant de s'occuper d'amour. Je te le ramenerai triomphant, & nous en danserons avec plus de plaisir.*

Athénaïse soupire : on part, on est parti. Elle suit de ses yeux humides la belliqueuse troupe, que la poussière lui dérobe bientôt ; elle a cessé de voir le tourbillon même de poussière. Elle rentre tristement dans le Châtel, dont elle fait baisser le pont-levis.

Enguerrand & ses compagnons arrivent à Abbeville. Philippe de Valois,

brave & malheureux Roi de France, étoit dans cette place avec nos vieilles bandes. A sa droite, brilloit l'impétueux Comte d'Alençon son frère; autour du Monarque, on voyoit confondus le Roi de Bohème, celui de Sicile, le Duc de Lorraine, plusieurs autres Souverains, amis des Lys, avec nos Princes, nos Seigneurs, notre impatiente Noblesse.

Tous n'avoient qu'un même desir, de combattre & de vaincre. On brûle de poursuivre Edouard, orgueilleux Conquérant, qui ose prendre le titre de Roi de France, au mépris de notre Loi Salique. On fera repentir l'Empereur, Louis de Bavière, des secours qu'il donne aux Anglois. Enfin, notre Nation se montre, à la veille de cette journée fatale, avec le caractère d'audace, de légèreté & de passion aveugle pour la gloire, qui l'a toujours distinguée.

Une tête plus calme & plus prudente, le Chevalier de Bascle, Officier du Roi de Bohème, fend la presse de l'escadron doré, & dit, en élevant la voix: « Arrêtez, prud'hommes de la France, & » pour Dieu, écoutez-moi. Je viens de

» chevaucher autour des bandes An-
» gloises ; elles sont armées jusqu'aux
» dents, & vous attendent de pied
» ferme. Cette multitude imposante est
» divisée en trois corps : le premier
» obéit au valeureux Prince de Galles ;
» le second à Geoffroy d'Harcourt, dont
» les grands talens peuvent être bien fa-
» tals à sa Patrie ; Edouard commande le
» troisième en personne. J'ai vu Warwick,
» Nortampton, Arondel ; j'ai vu des
» Héros qui vous attendent avec une
» impatience dont je me défie.

» Rois, Princes, Chevaliers, qu'al-
» lez-vous faire ? au lieu de combattre
» les Anglois, vous pouvez les affa-
» mer, les faire tous prisonniers ; at-
» tendez seulement : ils ne trouveront
» point de gué sur la Somme ; ils se-
» ront écrasés d'un côté par nous, de
» l'autre par les communes de Picardie.
» Pour Dieu, encore une fois, atten-
» dez, bourreaux de vous-mêmes ; &
» au lieu de lauriers que vous pouvez
» offrir à vos femmes, n'allez pas leur
» faire répandre des larmes, commettre
» la France, exposer trois Têtes cou-
» ronnées, & tant de Princes ».

Ces paroles, que dictoit la sagesse, se perdirent dans les airs.

Edouard & Philippe se préparent à la bataille par des exercices de piété.

Le Comte d'Alençon commence l'attaque à la tête de quinze mille Arbalêtriers de Gènes.

Mais que firent, dans cette action mémorable, Enguerrand de Créquy & le jeune d'Ailly ?

Le vieux Roi de Bohème, tout aveugle qu'il étoit, avoit voulu combattre parmi les bandes Françoises; ayant entendu nommer nos deux braves Picards, il leur dit : *Enfans de la gloire, je vous prie que ce soit au milieu de vous deux que je marche encore une fois, avant de mourir, au merveilleux butin. Voulez-vous bien que mon destrier soit attaché aux vôtres ?*

— Oui, Sire, lui répond Créquy; & nous menerons votre *Sérénité* aussi loin qu'elle voudra —.

Ils mènent ainsi, comme en lisières, le Roi de Bohème, qui, totalement privé de la vue, frappoit de droite & de gauche sur les François comme sur les Anglois.

Tout alla d'abord à merveille. On se blessoit, on crioit; & l'on avançoit toujours, lorsque les lâches Génois arrêtèrent cette marche inconsidérée, & se trouvèrent bientôt exposés aux coups des François, comme à ceux des Anglois.

Cette affreuse confusion fut fatale au Roi de Bohème; son cheval s'abattit; il entraîna dans sa chûte celui des deux Picards; puis, les trois chevaux se relèvent à-la-fois, & s'emportent en sens contraire. Les Anglois arrivent, & massacrent en même temps le Roi de Bohème, Enguerrand & d'Ailly.

L'armée Françoise est rompue; le cheval de Philippe de Valois est tué sous lui; trente mille François restent sur la place: on trouve parmi les morts, outre les trois Héros dont nous venons de parler, le Comte d'Alençon, frère du Roi; le Duc de Lorraine, qui étoit bravement venu défendre la France, dont il étoit Vassal, comme Duc de Bar: le Duc de Bourbon, les Comtes de Blois, de Flandres, de Sancerre & d'Auxerre, un Grimaldi, un Doria, douze cents Chevaliers.

Geoffroy d'Harcourt, nouveau Coriolan, & Héros funeste autant qu'immortel, immoloit, sans pudeur, ses malheureux Concitoyens : l'amour de la vengeance & de la gloire éteignoit tout autre amour dans son cœur exalté. Fier de quatre-vingts bannières qu'il venoit d'arracher à la France, il apperçoit sur un cadavre des traits qui le frappent; un pressentiment involontaire le trouble : il s'avance, l'œil égaré ; il s'attendrit, il frémit; c'étoit son frère, un frère chéri, que, dans son affreuse rage, il avoit massacré lui-même. A cette vue, le Vainqueur, plus malheureux que les François eux-mêmes, fond en larmes, se précipite sur ce tronc froid & inanimé, déteste sa funeste rebellion, & va se présenter, la corde au col, à son Roi légitime, & lui dit : — *Vengez la France.* — Je vous reçois, dit le généreux Philippe, en l'embrassant ; mais aide-moi, enfant déloyal, &, demain, viens tomber avec nous sur ces Anglois qui te doivent la victoire; si tu veux que je te la pardonne, il faut me faire vaincre à ton tour —.

Et vous, Athénaïse de Cléry, que faites-vous pendant qu'Edouard, comme

un ouragan furieux, dévaſte la Picardie, & jette l'effroi dans toute la France ?

Elle adreſſoit des vœux au Ciel, qui l'avoit trompée ; lorſqu'on ſe préſente & qu'on heurte le pont-levis, ſon cœur palpite, elle tremble, & deſcend.

Elle apperçoit la bannière de Créquy & celle d'Ailly, déchirées & couvertes de ſang. Plus loin eſt un brancard couvert d'un drap écarlate ; elle le lève avec cette impatience invincible, qui nous porte à devancer notre malheur : elle apperçoit deux corps défigurés. Sans leurs caſques & leurs hauberts, elle ne les auroit pas reconnus.

A cet horrible aſpect, elle reſte anéantie, & n'a pas la force de pleurer. Les petites paſſions parlent, les grandes ſont muettes.

Revenons au champ de bataille. Jamais ſpectacle plus horrible ne s'étoit préſenté aux yeux des François. J'ai vu, après quatre cents cinquante ans, cette plaine funeſte, que les Romains auroient maudite, comme ils maudirent jadis les bords de l'Allia. Même aujourd'hui, le Laboureur, en traçant ſon

pénible sillon, rencontre sous le soc des ossemens en ce lieu; la postérité y en trouvera encore:

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulchris.

Philippe de Valois s'étoit retiré de Crécy à Abbeville; & ce Prince, accompagné, la veille, de son frère, de deux Rois, de plusieurs autres Souverains, de tant de grands Vassaux, formidables appuis de son Trône, est tombé maintenant dans la solitude; ses amis, ses principaux Officiers, étoient restés au champ de bataille. Un morne silence règne dans cette même Ville, où, la veille, on lui avoit donné les plus bruyantes fêtes. Il revole à Paris, où sa présence étoit nécessaire, pour consoler & rassurer une grande multitude, si facile à se décourager.

Nouvelle calamité; les Communes des bords de la Seine, de l'Oise, de l'Aisne & de la Marne, ignorant le malheur de Crécy, s'avançoient en désordre & à grands pas pour se trouver à la bataille qui étoit déjà perdue. Edouard

tombe sur elles, & les taille en pièces. Les débris de ces bandes infortunées retournent en tremblant, & portent une nouvelle épouvante dans leur Patrie.

On croyoit la France perdue, lorsqu'on apprend une nouvelle bien capable de relever les courages abattus. On publie qu'un jeune Guerrier ose reparoître, & attaquer les troupes d'Edouard, presque sur le champ de bataille. Il brilloit sous le double écu d'Ailly & de Créquy; quinze cents Volontaires de Picardie s'étoient déjà rangés sous sa bannière. Ce jeune Héros, sorti d'abord du Château de Cléry, avoit attaqué & défait une troupe de Flamands, que le jeune Artevelle, héritier des talens de son père, tué l'année précédente à Gand, conduisoit à Edouard. Maître des bords de la Somme, il harceloit les Vainqueurs de la France, & enlevoit leurs convois. Il suivoit jusqu'aux murs de Calais les troupes d'Edouard, qui en faisoit le siége.

« Hélas! dit le Roi de France, à cette » heureuse nouvelle, si Créquy n'étoit » pas mort, si le jeune d'Ailly vivoit

» encore, je ne douterois pas que ce ne » fût l'un ou l'autre, que ce ne fussent » tous les deux ensemble. Je connois le » courage de leur race, & la fidélité de » leur Province. Mais ils ne sont plus, » ces deux Chevaliers, si dignes de nos » regrets; & je les ai vus moi-même cou- » chés sans vie, & couverts d'honora- » bles blessures, aux côtés de mon frère » de Bohème ».

Toute action d'éclat, de courage & de gloire, toute entreprise périlleuse, enflamme soudain les François, & l'exemple électrise tous nos cœurs. Quand le jeune La Fayette est parti, la première fois, pour l'Amérique, tous les enfans de nos Héros ont cru entendre sonner la trompette; tous ne respiroient que Philadelphie. Adieu plaisirs, amis, Maîtresses même; une nouvelle passion anéantissoit toutes les autres. Si on ne les avoit pas arrêtés, la France étoit déserte, & nous étions privés de nos défenseurs naturels. Aujourd'hui encore, au nom de Crillon, de Minorque, de Gibraltar, de péril & de gloire, entendez-vous ce frémissement général, & voyez-vous cette gé-

néreuſe ardeur qui anime tous nos jeunes Guerriers? Le digne Frère de notre jeune Monarque eſt à leur tête; il eſt prêt à franchir les Pyrénées; & le Sang de nos Rois va tenir le premier rang au ſiége de Gibraltar, comme celui de Jupiter au ſiége de Troye. Partez donc, ames belliqueuſes; allez venger la France, l'Eſpagne, la Maiſon de Bourbon; enlevez aux Léopards la Ville d'Hercule, avec des lauriers qui ne nous coûtent point de pleurs; & daignez écouter les exploits d'une femme qui courut la même carrière que vous.

C'étoit Athénaïſe de Cléry, qui, lorſque toute la France étoit plongée dans le déſeſpoir, montroit à nos aïeux que nous avions encore des reſſources, & qui guidoit les bandes Picardes à de nouveaux combats.

Mais comment cette ingénieuſe fille, anéantie, ainſi que nous l'avons vu, lorſqu'on lui rapporta à Cléry les triſtes reſtes de ſon père & de ſon jeune époux, avoit-elle pu ſurmonter une ſi grande douleur? quel ſentiment nouveau remplace dans ſon ame la double perte qu'elle a faite?

Rien ne remplace, sans doute, la tendresse filiale & l'amour; ces deux affections ne vivent que d'elles-mêmes; & lorsqu'on a perdu ce qu'on adore, la blessure qu'on a reçue se creuse, & ne cicatrise point. On n'a plus la force d'aimer; on se desséche: on traîne une existence malheureuse; on est déjà mort.

Tel est l'ordinaire destin des ames communes; mais un grand caractère trouve encore la force d'agir dans l'infortune, quand il lui reste des devoirs à remplir.

Athénaïse, morne, abîmée, mais calme encore à la vue de la dépouille sanglante de ce qu'elle aimoit, porta sa pensée sur la mort de son père & celle du malheureux d'Ailly. C'est l'amour de la Patrie qui a tranché leurs jours; elle adopte ce grand sentiment, qui a été si fatal à tous deux. Elle embrasse l'idée de vengeance que ce même sentiment pourra lui procurer.

Les Vassaux de Créquy & d'Ailly, qui avoient échappé au fer des Anglois, arrivoient en tristes pelotons à Cléry. Elle les recueille, les console, leur montre le cercueil qui déjà renfermoit son père & son Amant, leur parle de

Patrie, de son Roi, des Anglois. Elle anime leur haine ; ils n'ont point de Chef; elle le sera; elle le veut être. Ses yeux étinceloient d'amour & de colère.

C'en est fait, tous jurent de suivre au combat la courageuse fille de leur Seigneur suzerain ; ils le jurent, en arrosant ses belles mains de larmes. Damp-Abbé de Hennecourt ajoute une nouvelle activité à leur zèle ; il leur fait baiser l'anneau abbatial, leur donne la bénédiction, s'arme de sa pertuisanne, couvre sa tête nue d'un casque noir, & proclame Athénaïse pour leur Général, en citant l'exemple de Débora & de Judith.

L'Héroïne conduit d'abord sa petite troupe à Péronne; les rues sont jonchées de fleurs : mille acclamations la suivent à l'Eglise de S. Furcy, antique monument de la piété de nos Rois.

Prosternée aux pieds des autels, elle s'engage, en attestant le Ciel, vengeur des parjures, de ne quitter l'épée que lorsqu'elle aura réparé la honte de son Roi & de son Pays; que lorsqu'elle aura consolé les manes de son père & du

vertueux d'Ailly, en domptant les Anglois à ſon tour. Ratifiez ce ſerment, ô Moteur ſuprême des événemens humains; & du haut de l'Empyrée, daignez veiller toujours ſur notre oriflamme & ſur nos lys !

Elle ſort du Temple auſſi fière, auſſi belliqueuſe & mille fois plus belle que la glorieuſe Pallas, protectrice d'Athènes. On lui avoit dit qu'une troupe d'Anglois, aux ordres de Warwick, avoit paru ſur le revers du Mont Saint-Quentin. Elle vole à cette Abbaye, poſte important qui domine Péronne, & dont elle veut s'aſſurer. Elle eſt ſuivie non-ſeulement de ſes Vaſſaux & de Damp Abbé, mais encore d'une foule de Bourgeois & même de femmes, ravis de faire la guerre, brûlant de venger auſſi la mort d'un père, d'un Amant, d'un frère, d'un Citoyen, du moins.

Elle eſt campée dans l'Abbaye; elle y eſt retranchée. Le bruit de ſa généreuſe entrepriſe ſe répand dans le Vermandois & dans le Soiſſonnois. Les enfans, trop jeunes encore pour avoir eu la permiſſion d'aller faire leur apprentiſſage à la journée de Crécy, s'échap-

pent des bras de leurs mères. Athénaïse leur inspire le feu dont elle brûle ; on tombe sur Warwick ; on le bat ; on le poursuit jusqu'à l'Abbaye d'Arouaise, & plus loin que le chemin de César, réparé par Brunehaut, dont il porte aujourd'hui le nom. Le bruit de cet échec parvient aux oreilles de l'orgueilleux Edouard, qui foudroyoit les murs de Calais : il est indigné. Que seroit-ce, s'il savoit que c'est une jeune fille qui a fait fuir le plus brave de ses Généraux ? Il envoie Nortampton avec un nouveau renfort ; il lui ordonne de se rendre maître de Péronne, de concert avec Warwick. Les deux troupes réunies tentent de s'emparer d'abord du Mont-Saint-Quentin ; Athénaïse les repousse encore avec beaucoup d'avantage.

Edouard ne se possède plus ; il appelle son fils, ce grand & brillant Prince de Galles, qui fut depuis si fatal à la France, & qui fit notre Roi Jean prisonnier aux plaines de Poitiers. « Prince, » lui dit-il, je n'ai plus d'espoir qu'en » vous, pour m'assurer d'une place sans » laquelle nos lauriers de Crécy ne sont

» rien ; sans laquelle je ne saurois aller » porter l'alarme à Paris, ni couper » l'hydre par la tête. Dépositaire de ma » foudre, & futur héritier de mon scep- » tre, aidez-moi à parer votre tête glo- » rieuse d'une nouvelle Couronne, & » triomphez de la France avec moi. Al- » lez réparer les fautes de Warwick & » de Nortampton, & donnez-moi Pé- » ronne tandis que je vais ravir pour » vous Calais à mon rival».

Le brave Prince de Galles partit après avoir reçu les embrassemens de son père.

A l'approche d'un pareil ennemi, à qui la France avoit peu de Capitaines à opposer, Athénaïse redouble de prudence & de zèle.

On sait que dans tous les temps les Anglois ont eu de grands succès contre nous ; mais on sait aussi que ce ne fut jamais par défaut de valeur que nous fûmes vaincus. De la valeur ? hélas ! nous en avons toujours trop, & son excès nous est fatal ; il nous empêche souvent de raisonner : nous volons, sans réflexion, à la mort. César l'a dit, il y a près de deux mille ans, notre premier

assaut surpasse les forces humaines : mais nous ne sommes plus que des hommes au second ; & quand nous manquons de Généraux pour guider notre ardeur, notre perte est certaine : mais quand nos Généraux combinent & calculent, nous devenons les maîtres de nos vainqueurs. Le grand Montmorency-Luxembourg n'a-t-il pas triomphé six fois des Anglois, commandés par Guillaume d'Orange, le plus célèbre des Rois qu'ils aient eus dans ces derniers temps ? Du Guesclin & Dunois, long-temps avant lui, n'ont-ils pas chassé les Anglois de la France ? la prudence de Turenne n'a-t-elle pas triomphé des Impériaux & des Bavarois ?

Or, cette prudence qui nous manque si souvent, se trouvoit dans Athénaïse, & modéroit son ardeur. Elle vérifia ce mot fameux de Charles-le-Sage : *qu'en France les hommes sont presque toujours des enfans, mais que souvent les femmes sont des hommes.*

En vain le Prince de Galles s'efforça plusieurs fois de l'attirer hors de l'enceinte de l'Abbaye où elle étoit retranchée. Plus foible que lui, elle ne hasarda

aucune sortie, & ne voulut point risquer le salut de la France; elle se contenta de repousser les assauts qu'il ne cessoit de lui livrer.

Je ne sais comment il se put faire qu'il ignorât que c'étoit une femme qu'il combattoit; mais il l'ignora toujours, & il se persuada qu'il avoit en tête un des plus redoutables ennemis de son Royaume. Il n'avoit pu avoir encore le moindre avantage sur elle; toutes les surprises qu'il tentoit restoient vaines: Athénaïse se trouvoit par-tout, devinoit tous ses desseins, déconcertoit toutes ses opérations.

Honteux d'être arrêté si long-temps au siége d'une Abbaye (1), désespérant d'en chasser un ennemi si opiniâtre, & impatient de retourner aux murs de Calais, qu'on alloit prendre sans lui, il

(1) On n'avoit pas encore de canons dans ce temps. On prétend néanmoins qu'Edouard en fit le premier usage à Crécy: mais cette opinion trouve des contradicteurs; & il est certain que le Prince de Galles n'eut point de canons à l'attaque de cette Abbaye.

envoya, selon l'usage de ce temps, un cartel au Capitaine inconnu.

« Brave François, lui manda-t-il, » j'ignore quelle est votre naissance : mais » elle doit être illustre, si j'en juge par » votre bravoure. Vos grands coups, » du moins, vous égalent à moi ; & pour » vous traiter avec l'honneur qui vous est » dû, je vous propose de sortir demain de » l'Abbaye, & de venir combattre en » champ-clos & seul à seul avec moi. Je » vous laisse le choix des armes. Si je suis » vainqueur, je ne demande que le poste » que vous occupez, & vous pourrez » rentrer dans Péronne avec votre va- » leureuse troupe ; si je suis vaincu, je » porterai ailleurs mes coups, & je m'en- » gage à laisser libres tous les bords de » la Somme ; la France m'offrira assez » d'autres conquêtes ».

Voici la réponse qu'Athénaïse fit à ce magnanime Prince.

« Seigneur, l'exemple de mon Roi est » contagieux, je le vois : il vient aussi » d'envoyer, ce grand Roi, un cartel » au vôtre, pour épargner le sang des » deux Peuples. Cette démarche sied » bien à un grand Prince ; c'est un moyen

» sûr de redoubler l'amour dans le cœur » de ſes Peuples pour ſa Perſonne au- » guſte. Je vous félicite, Seigneur, » d'être aſſez grand pour oſer imiter » Philippe ; moi, je me contenterai d'i- » miter votre trop heureux Père, qui » refuſa le défi. Reconnoiſſez ici la ga- » lanterie Françoiſe ; je vous cède le » beau rôle : je ne vous le cède cepen- » dant que par amour pour ma Patrie. » Vous ne me forcerez point dans le » poſte que j'occupe, & vous pourriez » me vaincre en champ-clos. Seigneur, » le deſir d'acquérir de la gloire ne ſera » jamais ſi vif dans mon ame, que le » deſir de ſauver mon Pays. Je ne veux » donc point abandonner à l'incertitude » des armes un avantage dont je ſuis sûr; » & je vous remercie de l'honneur que » vous me faites ».

Le Prince de Galles, déchu de l'eſpérance de ſortir avec gloire d'un pas ſi délicat, ſe vit contraint de recommencer ſes attaques, mais toujours inutilement. Il avoit dans ſa petite armée un frère du brave Mauni, qui ſe fit tant d'honneur au ſiége de Calais. Ce jeune Anglois ne le cédoit en bravoure à nul

de ſes Compatriotes. Il ſupplia le fils d'Edouard de propoſer au Général François un ſecond cartel pour lui & pour tel de ſes Capitaines qu'il voudroit.

Ces duels, ſi éloignés des mœurs actuelles, étoient alors en uſage. Ils le furent encore long-temps; & nous voyons Bayard en propoſer pluſieurs aux Eſpagnols, cent cinquante ans après l'événement dont nous parlons.

Un nouveau Héraut d'Albion ſe préſente encore ſous les murs de l'Abbaye avec l'étendard blanc & l'olivier à la main. Il remet ſa lettre; on en fait lecture, & tous nos braves entourent Athénaïſe; ils la conjurent de choiſir parmi eux. Elle ne ſauroit leur refuſer cette demande; l'honneur de la France y eſt intéreſſé: ſon refus commettroit la bravoure nationale.

Athénaïſe ſe rend donc, & répond au Héraut que le combat en champ-clos aura lieu le lendemain, aux mêmes conditions que portoit le premier cartel; c'eſt-à-dire, que le Prince de Galles quittera les bords de la Somme, ſi ſon Champion eſt vaincu; & qu'on lui li-

vrera l'Abbaye, s'il eſt vainqueur. Cependant tous ſollicitoient auprès d'Athénaïſe l'honneur de combattre le jeune Mauni. Elle craignit de faire trop de mécontens par un choix; on tira au ſort, & le ſort tomba ſur Guillaume d'Eſtourmel.

Déjà l'aurore avoit parſemé l'horizon de ſa pourpre & de ſes feux naiſſans; le champ de bataille étoit entre les deux armées. Le Prince de Galles embraſſe ſon Athlète; Athénaïſe donne pareillement ſa miſſion à d'Eſtourmel.

Les deux Champions s'avancent, portant dans leurs cœurs tous les ſentimens d'honneur, de rivalité & de haine des deux grandes Nations qu'ils repréſentent. Les barrières s'ouvrent, & les combattans paroiſſent ſur des courſiers, qui déjà partagent leur noble ardeur. Comme, ſur les bords du Scamandre, on vit briller les enfans des Dieux & des Héros, & ſe porter ces immortels coups que l'on entend retentir encore dans Homère; tels nos modernes Paladins étonnent, raviſſent, épouvantent les Bannerets des deux Royaumes. L'épée

eſt la foudre dans leurs mains. A la vue de leur lance meurtrière, tous eſpèrent & tous tremblent, tour-à-tour. L'œil ne ſauroit ſuivre la rapidité de leurs mouvemens; cependant nul ſang encore n'a coulé, & la mort ſemble reſpecter la bravoure. Mais les écus, les caſques, les cuiraſſes ſont briſés; les lances ont volé en éclats; les courſiers ſont ſans ardeur; les deux Champions eux-mêmes ſont épuiſés.

Le généreux Prince lève ſon bâton blanc: *Braves Guerriers*, s'écrie-t-il, *arrêtez; la valeur eſt égale, & la victoire indéciſe entre vous; accept z-en le prix tous deux.*

Il s'avance, & préſente une palme à d'Eſtourmel; il en préſente une autre à Mauni: il embraſſe ces grands rivaux. Il s'approche enſuite d'Athénaïſe, & lui dit: « Brave Guerrier, je pars; puiſſé-» je emporter votre eſtime, comme vous » avez toute la mienne! Mais ne pourrai-» je pas ſavoir votre nom »?

« Prince, lui répond Athénaïſe, en » renforçant ſa voix, il ſeroit difficile » de vous refuſer l'admiration; vos hauts

» faits d'armes la méritent, & votre » générosité nous l'arrache. Je suis fâché, » pour tant de courtoisie, de ne pou- » voir me faire connoître; je le pourrai » peut-être un jour : mais jamais je n'ou- » blierai que vous êtes le plus humain des » Princes & des Guerriers ».

Le Prince salue le Général inconnu, fait sonner la retraite, & retourne au siége de Calais.

On s'apperçut bientôt du service que notre Héroïne avoit rendu à la France, en arrêtant l'Héritier présomptif de l'Angleterre auprès de Péronne; car à peine ce jeune & vaillant Prince a-t-il réuni ses troupes à celles de son père, que Calais est pressé avec plus de vigueur. Les assauts redoublent, les tours ébranlées s'écroulent, le nombre des assiégés diminue; il faut se rendre.

Au bruit de ces murs patriotiques, prêts à tomber, Athénaïse n'ayant plus rien à craindre pour Péronne, mène à grande journée la petite troupe victorieuse au secours de Calais.

Il n'étoit plus temps; Eustache & les autres Décius de la Picardie, ses glorieux

glorieux Collégues, avoient déjà été préſenter leur tête au trop cruel Edouard; & la Reine d'Angleterre, en obtenant la vie de ces hommes généreux, avoit ſauvé une tache immortelle à ſon époux.

La paix ſe fit, & le Prince de Galles partit pour la Cour de France. Philippe de Valois le reçut à Vincennes avec une majeſté que ſes malheurs n'avoient fait que rendre plus fière. Toute la Nobleſſe Françoiſe s'empreſſa à faire les honneurs de la Patrie à ſon brillant Vainqueur.

Telle eſt notre généroſité conſtante: lions au champ de Mars, quand nous quittons les armes, notre colère expire; & nos plus grands ennemis, après avoir éprouvé notre bravoure, ſont pénétrés eux-mêmes de notre politeſſe & de notre généroſité. Ainſi, quelque jour, nous témoignerons notre eſtime publique au vaillant Rodney; mais auparavant nous lui demanderons la permiſſion de le battre.

Tandis que toute la Cour donnoit des fêtes au Prince de Galles, Athénaïſe y vint elle-même préſenter au Roi les Compagnons de ſes ſuccès.

La paix étant conclue alors, elle y parut en habit de femme, la tête ceinte d'un touret, qui laiſſoit flotter avec aiſance ſa blonde & longue chevelure, habillée d'une bombarde flottante, le regard fier & doux, empreint encore d'une mélancolie qui ne devoit pas avoir de fin, belle autant que modeſte, & attirant tout le monde ſur ſes pas.

« Sire (dit-elle à Philippe, en lui préſentant Damp-Abbé de Hennecourt, Guillaume d'Eſtourmel, & tous les autres Chevaliers Picards dont nous avons cité les noms glorieux dans notre Extrait du ſiége de Saint-Quentin) », nous » avons acquitté la dette honorable » que nos pères nous ont tranſmiſe. » Bienfaiteurs de cet Etat, comblés de » gloire par la permiſſion que vos au- » guſtes ancêtres leur ont accordée de » leur ſacrifier leur vie, ils n'en ont » deſiré aucun retour; ils ont ſeulement » ordonné à leurs enfans de marcher » conſtamment ſur leurs traces. Fidèles » à la voix paternelle, nous avons ré- » ſiſté aux Anglois; nous avons ſauvé » votre Ville de Péronne, dont la perte

» entraînoit celle de Paris. Voici les gé-
» néreux défenseurs de la Patrie.

» Sire, ce grand mot de Patrie a fait
» des miracles, & interverti l'ordre de
» la Nature. Cet Abbé de Hennecourté
» digne race des Humières, a quitt,
» la croix abbatiale pour la cuirasse. Il
» a cru qu'il étoit des circonstances où
» la Religion même devoit être subor-
» donnée à la défense de la Patrie. Au
» lieu de prier pour nous, il a com-
» battu ; il a terrassé plusieurs Anglois.
» Ainsi, l'immortel Hermite Pierre, no-
» tre Compatriote, avoit pensé avant
» nous : ainsi, il avoit saisi de ses pieuses
» mains les enseignes des Mécréans en
» Palestine.

» Sans m'écarter de l'esprit qui ani-
» moit nos pères & nos mères dans les
» Croisades, je suis bien loin, Sire, de
» me comparer à la belliqueuse Hermi-
» nie ; mais je puis me vanter au moins
» qu'un motif aussi pur m'a fait endosser
» la cuirasse. J'ai même l'orgueil de me
» croire plus grande qu'elle : elle étoit
» personnelle ; son Amant vivoit encore :
» & j'avois perdu l'objet que le choix de

» mes parens m'avoit donné, d'intelli-
» gence avec mon cœur. Ma Patrie,
» mon Roi, mon père, l'époux qui
» m'étoit destiné, tels furent les Dieux
» qui m'inspirèrent, & l'Amour n'étoit
» pas de la partie. Le Ciel, juste appré-
» ciateur des intentions des humains, a
» béni mon zèle. Il sera dit un jour que,
» tandis que les Anglois dévastoient la
» France, le sexe le plus foible mit ce-
» pendant leurs bataillons en fuite.

» Votre Majesté a réconcilié la France
» avec l'Angleterre; ma mission est rem-
» plie: je retourne à mes mortelles dou-
» leurs. Mais voici les Guerriers qui
» m'ont aidée à vaincre ce grand Prince
» de Galles qui m'écoute. Site, traitez-
» les comme vos pères ont traité les
» leurs ».

« Quoi! s'écria le Prince de Galles;
» c'est-là ce Guerrier inconnu qui me
» vainquit au Mont de Saint-Quentin?
» Je ne dirai pas, quelle honte pour
» nous! mais quelle gloire pour les
» femmes & les filles des François! Eh!
» c'est dans un tel Pays qu'on a pu intro-

» duire la Loi Salique (1) ! Madame, vous » ajoutez beaucoup à l'admiration que » j'avois déjà pour la France ».

Philippe de Valois reprit :

« Dieu de juſtice, Dieu de bonté, » non, tu n'as pas encore réſolu la deſ- » truction de cet Empire, puiſque, dans » ces temps d'infortune, les femmes » de mes Sujets, elles-mêmes, conſer- » vent cette énergie, ce dévouement » aveugle, cette étonnante intrépidité. » Digne ſang de Créquy, que je recon- » nois bien en vous la vertu de ce ſang » qui vous fit naître ! O vous, ſes di- » gnes coopérateurs, mes amis, com- » ment vous témoigner ma reconnoiſ- » ſance? Grace au Ciel, qui ne veut » que m'éprouver dans mes malheurs,

(1) La Loi Salique ! Ah ! le Prince de Galles eſt un étourdi. Il ne devoit pas prononcer ce mot-là : 1°. c'étoit le ſujet ou le prétexte de la guerre ; 2°. Philippe de Valois ayant mis le premier impôt ſur le ſel, Edouard, père du Prince de Galles, l'avoit appellé à cette occaſion, *le Roi Jalique*.

» je n'ai trouvé qu'un lâche parmi mes » Sujets, l'indigne Comte d'Eu (1), & » j'ai trouvé une foule de Héros. Que » puis-je faire pour vous, généreuse » Athénaïse? — Rien, Sire. J'avois qua- » tre grands intérêts dans le monde, » mon père, d'Ailly, ma Patrie & vous. » J'ai perdu mon père : j'ai perdu l'ado- » rable époux qu'on m'avoit destiné. » Pour venger leur mort, pour repousser » la violence Angloise, j'ai vaincu la » timidité que la Nature imprime à mon » sexe, & osé armer mes foibles bras. La » paix est faite; n'ayant plus de devoirs » à remplir, je vous le répète, je vais » retourner à ma douleur & à mes regrets.

» Soyez heureux, Sire, & continuez » de gouverner avec bonté une si géné- » reuse Noblesse, un Peuple si sensible. » Les biens que vous me réserviez, ré- » pandez-les sur les infortunés; cette » guerre cruelle en a fait beaucoup. Pour » moi, il ne me faut plus rien ».

Le Roi fut attendri; &, se retour- nant vers le Prince de Galles : « Prince,

(1) Il fut décapité sous le règne suivant.

» lui dit-il, voyez les déplorables effets » des querelles des Rois ».

Le Prince soupira; mais il oublia bientôt cet attendrissement. Ayant été mis, fort peu de temps après, à la tête des armées Angloises, il alla porter le ravage dans nos Provinces méridionales, & triompher à Poitiers.

Pour Athénaïse de Cléry, elle retourna dans son Châtel, y érigea un double monument à son père & à d'Ailly, & passa le reste de ses jours dans une mélancolie dont rien ne put la tirer.

C'est à l'Abbé Courtin, l'ami du grand Rousseau, que nous devons cette Anecdote. Cet homme aimable, qui vécut dans l'intimité de nos derniers Princes de Vendôme, avec tant d'autres beaux-Esprits, obtint, depuis, l'Abbaye du Mont-Saint-Quentin, où il passa ses dernières années. Ayant consacré sa jeunesse à la Littérature légère, il prit, en vieillissant, le goût des recherches; & la bibliothèque de son Abbaye lui fournit de grandes ressources. On trouva l'histoire d'Athénaïse dans ses papiers; & nous la tenons d'un Gentil-

homme de Picardie, mort à 80 ans, qui, après avoir vu beaucoup l'Abbé Courtin au Temple, l'alla souvent voir encore à son Abbaye.

L'époque de la bataille de Crécy est remarquable par la multitude de nos Chroniques manuscrites qu'on ignore. Les Religieux, sur-tout les Bénédictins, écrivoient, soit en latin, soit en françois, tous les grands événemens qui arrivoient alors; & ces relations sont aujourd'hui les principales richesses littéraires des Abbayes de Flandres & de Picardie.

Il est vrai que, parmi ces Chroniques, on rencontre souvent beaucoup d'invraisemblances qu'un Historien exact seroit obligé de soumettre au flambeau de la Critique; mais on y trouve aussi des traits qu'on ne peut guère révoquer en doute, quoiqu'ils ne soient pas consignés dans nos grandes Histoires. Ces grandes Histoires n'ont été formées que d'une partie de ces manuscrits. Tous les événemens curieux n'y sont pas rapportés; il en est mille qu'on peut déterrer encore chaque jour. Ces grands dépôts, cachés au fond des Provinces, sont les véritables Annales de la Nation. Tout n'en est pas vrai; mais presque tout en est instructif encore, & même piquant.

Nous n'examinerons pas ici de quelle nature

eſt l'Anecdote que nous venons de rapporter, & nous l'abandonnons abſolument au jugement de nos Lecteurs ; il nous ſuffit que ce ſoit un nouveau trait de patriotiſme, & qu'il nous peigne le temps avec cette énergie qui régnoit alors. Nous faiſons paroître d'ailleurs cette Anecdote dans une circonſtance qui la rendra croyable, puiſque, depuis notre dernière défaite, nous retrouvons dans nos cœurs tous les ſentimens d'Athénaïſe & de ſes braves Compagnons. Conſervons-les bien, ces vieux ſentimens de nos pères: c'eſt le vrai palladium de notre Empire; & prouvons toujours qu'on a eu tort de dire dans tant d'Ouvrages fameux, que l'amour de la Patrie ne ſauroit ſe rencontrer dans une Monarchie.

ROMANS HISTORIQUES.

ANECDOTES
DU SEIZIEME SIÈCLE,
OU
INTRIGUES DE COUR
POLITIQUES ET GALANTES.

4 vol. in-12. Amsterdam, 1741.

Ce n'est point le même Ouvrage qui a pour titre : *Histoire secrète de Catherine de Bourbon, Duchesse de Bar, & du Comte de Soissons*, dont Mademoiselle de la Force est Auteur ; ce ne sont pas non-plus les Amours de Henri IV, par la Princesse de Conti. Nous ignorons l'Auteur de

ces Anecdotes, qui rassemblent les intrigues de Cour politiques & amoureuses du seizième siècle, de ce siècle si noir, & marqué dans nos Annales avec des traces de sang.

PREMIÈRE ANECDOTE.

AMOURS de Catherine DE BOURBON, Princesse de Navarre, & Sœur de Henri IV, avec Charles DE BOURBON, Comte de Soissons, son Cousin germain.

L'AMOUR que cette Princesse conserva pour le Comte de Soissons, dont les Historiens n'ont point parlé assez, troubla le repos de Henri IV plus qu'on ne l'a dit. Henri IV employa, pour rapprocher & pour désunir ces deux Amans, tour-à-tour, tous les moyens & tous les obstacles que les circonstances le forçoient de mettre en usage. Souvent il a négligé les plus grands intérêts,

pour ne s'occuper uniquement qu'à traverser cette union. Pendant dix ans, ils ont opposé à la force, aux menaces, à la crainte, une constance bien peu commune. Catherine, modérée dans l'adversité, patiente, étoit en même temps ferme jusqu'à l'opiniâtreté. Sa fierté, qui s'étoit adoucie en faveur du Comte, après cette exception, parut insurmontable. Le Comte, quoique cadet, & peu riche, avoit de grandes qualités; c'en étoit assez pour son excuse. Catherine le recherchoit continuellement; & son expression familière, quand elle ne le rencontroit pas, étoit: *Je n'ai pas mon compte;* allusion au Comte de Soissons. Charles de Bourbon étoit emporté, violent; sa vivacité ruina toutes ses affaires; il fut souvent pardonnable. Tant d'obstacles l'arrêtoient; il étoit si souvent le jouet de la Politique; on rempliſſoit si peu les promesses qu'on lui faisoit. On pourroit dire que, depuis son berceau, jusqu'au combat de la Marfée, où il trouva la mort, il fut persécuté par tous les genres de perfidie; depuis le Duc de Guise jusqu'au Car-

dinal de Richelieu, pendant l'espace de cinquante-six ans, il fut toujours infortuné (1). Quelques lueurs de succès, des momens de représentation, ne pouvoient point le dédommager de tant d'injustices. Il n'y eut pas, jusqu'au Ministre *Cahier*, qui refusa de l'unir à Catherine de Bourbon. *J'aime mieux*, lui répondit ce Ministre, *mourir de la main d'un Prince, que de celle d'un Bourreau.*

Personne n'ignore dans quels désordres la France fut plongée pendant les dernières années du règne de Henri III. La Nation n'avoit plus de Roi; les loix étoient muettes; le pouvoir des Magistrats demeuroit inactif; le Peuple, semblable aux Soldats de Cadmus, n'étoit armé que pour s'entre-déchirer: semblables à ces Saxons qu'une mauvaise politique de Charlemagne forçoit d'abjurer l'idolâtrie, & qui, pour obtenir une paix trompeuse, venoient recevoir le baptême, & y renonçoient

(1) Sa mort même, s'il faut en croire beaucoup d'Historiens, fut le crime de Richelieu, qui apofta un Gendarme pour l'assassiner.

au premier rayon de bonheur, les François passoient, suivant les circonstances, du fanatisme de Religion au fanatisme de Politique, & cherchoient des prétextes grossiers à leurs vengeances & à leur haine.

La Cour, qui fut toujours un modèle pour la Nation, étoit dans des crises affreuses. Tous les vices s'y disputoient l'empire; c'étoit la plus belle & la plus corrompue de toutes les Cours de l'Europe. Henri III n'avoit plus assez de voix pour se faire entendre; il avoit éloigné Catherine de Médicis, sa mère, des affaires, & n'en avoit pas mieux fait. Catherine de Médicis, quoi qu'on en dise, aima toujours ses enfans, voulut toujours leur assurer ou leur procurer des Trônes. Elle étoit malheureusement contrariée par des partis trop puissans. Un peu plus de tenue dans son caractère, & la France n'auroit point compté dans ses fastes deux époques cruelles, la Saint-Barthelemi & la Ligue. Dans la première, Catherine fut trompée; dans la seconde, elle ne pouvoit plus rien. L'exemple de Louis XI devoit cependant éclairer

Henri III ; il y songea trop tard. Notre dessein n'est pas de donner, dans un Roman, l'esprit suivi de la Politique du temps ; nous le laisserons seulement entrevoir, chemin faisant, toutes les fois que nos personnages auront influé sur quelqu'événement. Commençons par les Dames de la Cour, dans un de ces momens de paix, dont elle jouissoit si rarement. Henri III étoit alors le plus aimable de tous les Valois. Ingénieux dans l'ordonnance des fêtes, il varioit sans cesse les plaisirs. Il aimoit la parure, & la commandoit à tous ses Favoris. La parure étoit alors, & je crois qu'elle fut toujours un point essentiel de l'éducation des François. Je me souviens d'avoir lu, que Saint Louis, qu'on n'accusera point d'avoir été trop galant, disoit qu'*un homme doit être proprement mis, ne fût-ce que pour plaire à sa femme.* Catherine de Médicis étoit femme à renouveller ce vieux axiome ; elle étoit alors dans un âge assez avancé. *Mais*, dit un Historien, *elle avoit l'air si majestueux, l'humeur encore si vive & si enjouée, que sa Cour étoit toujours nombreuse, quoique son autorité fût fort diminuée.* Après

elle, venoit la Reine Louiſe de Vaudemont, *une des plus belles Princeſſes de ſon temps.* Elle étoit toujours rêveuſe; d'où quelques Hiſtoriens ont cru qu'elle n'avoit pas beaucoup d'eſprit. Elle vivoit volontiers dans la retraite, s'adonnoit à des pratiques de dévotion outrées. On prétend que le regret de n'avoir pu être unie au jeune Comte de Salms qu'elle aimoit, étoit la cauſe ſecrète de l'air triſte & mélancolique qu'elle conſerva juſqu'à la mort. Il eſt donc des larmes que le bandeau royal ne peut eſſuyer! La veuve de Louis-le-Gros fut, dit-on, plus heureuſe, en devenant Ducheſſe de Montmorency; & Marie d'Angleterre, en épouſant le Duc de Suffolck.

Claude de France, Ducheſſe de Lorraine, ſœur aînée du Roi, avoit beaucoup d'eſprit & d'agrément. Marguerite, Reine de Navarre, ſa cadette, étoit bien plus belle, bien plus aimable; elle étoit auſſi moins ſage. Les Auteurs de ſon temps diſent que rien n'étoit au-deſſus de ſa *lubricité.* La Princeſſe douairière de Condé, de la Maiſon de Longueville, quoique mère de pluſieurs

Princes, avoit encore des charmes; mais elle étoit si fière, qu'elle avoit refusé tout autre lien depuis la mort du Prince de Condé son époux, assassiné à Jarnac. La Duchesse de Montpensier, de la Maison de Guise, étoit belle; mais si ambitieuse, qu'elle n'avoit d'amis que ceux de sa famille. Madame de Nevers avoit beaucoup de mérite, & un si grands fonds de reconnoissance, que ce fut par ce seul motif qu'elle épousa Ludovic de Gonzague, cadet de la Maison de Mantoue. Madame de Guise, sa sœur, étoit encore infiniment aimable; elle avoit été la première personne que le Duc de Guise eût aimée. Le Prince de Portien son époux en avoit été si jaloux, qu'il lui avoit fait promettre, en mourant, qu'elle ne l'épouseroit pas. Ce fut le premier serment que la Princesse oublia; elle se maria au Duc de Guise, dans le temps qu'il commençoit à aimer la Reine de Navarre. On n'avoit rien vu d'aussi beau que Mademoiselle de Guise sa fille, dans un âge si peu avancé. Madame de Mayenne, veuve de l'Amiral de Villars, étoit une grosse

femme, qui aimoit autant la bonne chère que ſon mari. Madame d'Aumale étoit l'eſprit de la Cour le plus enjoué, le plus inſinuant; la vivacité de ſon eſprit lui procura preſque la Couronne de France. Henri III l'auroit épouſée; la politique de Catherine de Médicis empêcha ce mariage. Marguerite de Foix, petite-fille du fameux Anne de Montmorency, Connétable de France, & femme du Duc d'Epernon, Favori de Sa Majeſté, ſe faiſoit autant diſtinguer par ſa vertu, que par ſon rang & le pouvoir preſqu'abſolu de ſon mari.

La Ducheſſe de Joyeuſe, ſœur de la Reine Louiſe, étoit petite; mais ſa taille ne laiſſoit pas d'être fine, & bien priſe. Mademoiſelle d'Atrie faiſoit auſſi beaucoup de bruit à la Cour; elle étoit jeune & coquette: mais elle ménageoit ſi bien ſes Amans, qu'aucun ne s'en plaignoit. Mademoiſelle de Foſſeuſe-Montmorency étoit connue par ſon intrigue avec le Roi de Navarre. Madame de Sauves, quoique ſur le retour, ne laiſſoit pas de ſe faire encore valoir.

La Maréchale de Saint-André, qui

avoit fait tant de bruit sous le règne de Charles IX, s'étoit remariée au Marquis de Fronsac, de dépit de n'avoir pu épouser le défunt Prince de Condé ; & elle ne pensoit plus qu'à établir la fille unique qui lui étoit restée de son second mariage. *C'étoit un miracle de Beauté.* Le Comte d'Escars, son tuteur, l'avoit enlevée, & l'avoit obligée d'épouser le Prince de Carency son fils. Il fut tué, quelque temps après, par Biron, qui avoit été son rival ; & la Princesse étoit restée la plus belle, la plus jeune & la plus riche veuve de France. Madame d'Humières étoit déjà sur un pied de galanterie qui la décrioit fort ; & Mademoiselle d'Estrées commençoit à annoncer cette beauté prodigieuse qui la fit reconnoître sous le règne suivant, par le nom de la belle Gabrielle.

Voilà, à-peu-près, le portrait de toutes les Dames de la Cour, dont le rôle fut important dans les deux genres d'intrigues. Brantôme, qui auroit dû me servir de guide dans cette recherche, augmente sa liste d'un très-grand nombre ; peu s'en faut que sa chronique ne

flétriſſe tous les noms connus. J'ai rejeté ſon témoignage, & je crois qu'on peut le placer ſur la même ligne où on a placé depuis Buſſy-Rabutin. En voilà pour les Romanciers. Les Hiſtoriens ſages, qui doivent lire Brantôme, ſavent n'apporter à cette lecture que beaucoup de défiance; c'eſt l'unique moyen d'en extraire l'or qui y eſt enfoui.

La Cour n'étoit pas plus mal meublée en Courtiſans, qu'en Dames. Il ſembloit que ce ſiècle dût produire & raſſembler dans un même eſpace tous les contraires : les plus belles formes extérieures, la plus grande bravoure, les plus grands talens, les vices les plus odieux, & la folie la plus étrange. Je pourſuis. Henri III étoit le Prince le mieux fait de l'Europe; il avoit l'air ſi grave & ſi majeſtueux, qu'il en impoſoit quand il vouloit. Son eſprit étoit doux & affable; il auroit été un des plus parfaits Monarques de ſon ſiècle, s'il eût été moins facile & plus ſincère. Les Amadis, Brantôme & Machiavel (alors on liſoit ces livres-là, & très-peu le bon Plutarque), perdirent ce Roi. Il avoit aimé éperdument Madame

de Condé. Je ferai, de cette intrigue, & de toutes les anecdotes de Henri III, un Extrait à part, qui suivra immédiatement celui des Amours du Comte de Soissons & celles de Charles IX. On verra d'où vint la haine que Charles IX conçut contre son frère. L'Histoire générale dédaigne trop de descendre dans les actions privées qui tiennent au Roman; par cet orgueil déplacé, elle laisse, sans exploitation, des mines riches.

L'époque que j'embrasse, celle où commencèrent les amours du Comte de Soissons, ne remonte qu'à la mort du Duc d'Anjou. Cette mort approchoit de la Couronne Henri de Bourbon, Roi de Navarre. Ce Prince, en qui les défauts & les vertus sembloient combattre à qui l'emporteroit, vivoit éloigné de la Cour depuis la fatale journée de la S.-Barthelemy. Il pensoit à s'assurer la possession d'un puissant Royaume, par une défiance sage des Catholiques, & une correspondance soutenue avec les Puissances Protestantes & les Réformés. François-Henri de Bourbon, Prince de

Condé, son cousin, le secondoit puissamment, & retenoit, par sa vertu, une partie des Huguenots, que l'humeur volage & libertine du Roi de Navarre scandalisoit.

Charles, Comte de Soissons, son cousin, élevé, dès sa tendre jeunesse, dans la Religion Romaine, étoit engagé dans le parti de la Cour; il n'avoit que vingt-deux ans, & il passoit pour un des Princes de son temps le plus beau & le mieux fait: mais il étoit d'une fierté & d'une ambition extrêmes. Il souffroit avec impatience un égal; il étoit emporté, brusque jusqu'à l'excès. Sa circonspection alloit à la contrainte; ses formalités étoient inconcevables. Il avoit une vertu, la franchise; il eut une foiblesse qui le perdit, trop de franchise.

Le Duc de Montpensier, fils du plus grand Bigot de France, étoit conséquemment le meilleur de tous les Catholiques. Il désapprouvoit cependant les persécutions continuelles que l'on faisoit éprouver aux Huguenots. Le Prince de Dombes, son fils, prouva

qu'avec un génie très-borné, un homme de cœur pouvoit posséder les plus grands emplois. Les Ducs d'Epernon & de Joyeuse trouvoient peu d'hommes aussi-bien faits qu'eux. On a fait connoître le Duc d'Epernon dans les Volumes précédens. Je sais qu'on travaille aux Anecdotes du Duc de Joyeuse; je me dispenserai donc de parler de ces deux Favoris.

Anne d'Anglure, Seigneur de Givry, étoit le seul Seigneur de la Cour qui joignît l'atticisme Grec & l'urbanité Romaine à la politesse Françoise.

Le Duc de Nemours étoit presque aussi beau que le Comte de Soissons; ces avantages, joints à l'amitié des Parisiens, le rendirent assez vain pour oser aspirer à la Couronne. Le Duc de Mercœur, beau-frère du Roi, n'avoit pas des vues moins ambitieuses.

Je viens de nommer déjà deux Seigneurs des plus ambitieux; ceux qui vont suivre l'étoient plus, ou ne l'étoient pas moins. Le Duc d'Anville se faisoit une petite Souveraineté en Languedoc, où il étoit recherché des deux partis.

Lesdiguières jettoit en Dauphiné les fondemens de sa prodigieuse fortune; mais l'ame & le premier agent de toutes ces diverses factions, c'étoit le Duc de Guise. Ce Prince, né d'un père très-grand Capitaine, élevé par son oncle, le Cardinal de Lorraine, très-habile Machiavéliste, se frayoit un chemin au Trône, en fomentant les troubles dans l'Etat, & en gagnant l'affection des Catholiques par un zèle apparent pour la Religion. C'est ce qui avoit été le prétexte de la Ligue, sous le nom spécieux de la sainte union. Le Duc de Mayenne le secondoit avec plus de courage, qu'il ne se défendit lui-même, quand il fut à la tête du parti des Ligueurs. Parmi les boute-feux, les Protecteurs & les Chefs de cette Ligue, on peut compter le Duc & le Chevalier d'Aumale, le Cardinal de Guise, héritier des biens & des vices du Cardinal de Lorraine, l'Archevêque de Lyon, le Cardinal Pellevé, aussi ignorant que séditieux; le Roi d'Espagne, dévoré d'une ambition démesurée, &, pendant quelques momens, Sixte V. Le Duc de Guise, quoique muni du consentement du Roi, puisqu'il

puiſqu'il étoit vrai que Henri III avoit ſigné l'acte de la Ligue, & s'étoit fait, dans ſon propre Royaume, Chef d'un parti, tandis qu'il étoit également maître de tous ſes Sujets, ne croyoit pas l'union de tant de Puiſſances ſuffiſante pour l'exécution de ſes deſſeins, s'il ne diviſoit la Maiſon de Bourbon. Les moyens étoient faciles.

Le vieux Cardinal crut tout ce qu'on voulut, & ſe prêta à tout ce qui pouvoit le rapprocher du Trône, au préjudice de ſon neveu. Son âge, ſon ignorance, n'empêchoient point qu'il n'eût ſa doſe d'ambition. L'âge du Cardinal ne permettoit pas de grands ſuccès au Duc de Guiſe; il jeta les yeux ſur le Comte de Soiſſons. Ce Prince n'avoit ni expérience, ni biens; le Duc de Guiſe ſe flattoit que le défaut de l'une lui mettroit tout entre les mains, & que le beſoin de l'autre lui attacheroit le Comte ſincèrement. Celui-ci reçut la propoſition du Duc avec joie; ils ſe jurèrent une parfaite union. Le Prince ne ſongeoit qu'à la cimenter, l'amour travailloit à la détruire.

Le Prince de Condé alloit épouſer Mademoiſelle de la Trémouille ; le Roi de Navarre & la Princeſſe Catherine ſa ſœur, devoient ſe rendre à Angers, où la cérémonie devoit ſe faire. Le Prince de Condé ſouhaita que ſon frère fût préſent ; le Comte n'oſa lui refuſer. Il fit entendre au Duc de Guiſe qu'il n'y alloit que pour empêcher les Princes de ſoupçonner l'alliance qu'il venoit de faire avec lui ; le Roi lui permit de s'y rendre. La paix ſubſiſtoit encore ; Henri III n'avoit pas envie de la rompre. Catherine de Médicis, qui craignoit que les Princes ne ſe ſerviſſent de ce voyage pour engager M. de Soiſſons dans le Calviniſme, envoya des Emiſſaires à Angers, pour les avertir ſecrètement des liaiſons que le Comte avoit avec le Duc de Guiſe.

Le Roi de Navarre & ſa ſœur étoient arrivés, lorſque le Comte de Soiſſons parut. Il vit Catherine de Bourbon. Cette Princeſſe joignoit aux graces du corps tous les agrémens de l'eſprit ; elle poſſédoit, en un mot, elle ſeule, tout ce que l'illuſtre Marguerite de Valois,

ſon aïeule, & la vertueuſe Jeanne d'Albret, ſa mère, avoient eu de plus eſtimable & de plus beau. Le Comte de Soiſſons l'aima. Cet amour prit toute l'impétuoſité de ſon caractère; il aima avec ardeur, avec violence, avec opiniâtreté. Le Roi de Navarre ſouhaitoit depuis long-temps la réunion des Princes de ſa Maiſon; & il s'étoit ſouvent donné pluſieurs ſoins inutiles pour y réuſſir, dans l'eſpérance de ſe fortifier par-là contre les forces unies des Catholiques. Le déſordre dans lequel la Reine Marguerite vivoit, faiſoit juger qu'elle n'auroit jamais d'enfans de ce Prince: de ſorte que le Roi de Navarre, regardant ſa ſœur comme ſon unique héritière, & celle dont il prétendoit avoir un neveu qui ſuccédât à ſon rang & à ſon pouvoir, M. de Soiſſons ne crut pas que le Roi de Navarre dût chercher ailleurs ce qu'il trouvoit dans ſa famille.

Mais ſi la Politique raſſuroit le Comte, l'amour l'intimidoit. Son eſpérance s'évanouiſſoit, en ſongeant à la Princeſſe. Elle avoit refuſé les plus grands Princes de l'Europe, pour des raiſons fort lé-

gères. Philippe II, veuf d'Elizabeth de Valois, sa troisième femme, & Henri III, Roi de France, lui avoient en vain offert leur main & leur Couronne. Le Duc d'Alençon, celui de Lorraine, le Prince de Condé, n'avoient été reçus qu'avec dédain. Jacques Stuart, Roi d'Ecosse, avec son air pédant, y avoit perdu toute la force de son latin. Comment penser que tant de fierté pût s'abaisser jusqu'au cadet d'une branche, à la vérité très-illustre, mais dont l'aîné se trouvoit réduit à un patrimoine si borné, qu'il ne soutenoit sa dignité que parce que les malheurs de l'Etat lui en fournissoient les moyens? Mais un Amant n'a-t-il pas cessé d'être un homme ordinaire? Du moment qu'il aime, il a d'autres yeux; il voit autrement: jouet de la crainte & de l'espoir, tour-à-tour attiré & repoussé, il ne sait mesurer ni les distances, ni les obstacles; il va, se précipite, ou arrive au terme de ses vœux. Le Comte de Soissons étoit étonné des difficultés; il n'étoit point arrêté. La connoissance qu'il avoit du caractère de la Princesse auroit pu

étouffer sa passion, si une véritable passion pouvoit être étouffée. Que n'avoit-il su plutôt tout ce qui se passoit dans le cœur de Catherine? Cette heureuse sympathie, cet aimant impénétrable, & si difficile à expliquer, qui rapproche par d'invisibles nœuds des êtres opposés, & les amène l'un auprès de l'autre; ce magnétisme céleste, père universel de la bienveillance, de l'amitié & de l'amour, avoient déjà frappé le cœur de la Princesse. Pendant que le Comte étoit en proie à cette première & chaude effervescence d'un sang précipité dans ses canaux par l'amour, la Princesse en reconnoissoit la puissance par ces effets doux qui sont réservés aux femmes. Elle étoit doucement troublée; elle étoit rêveuse, sans savoir pourquoi. Au nom du Comte, elle étoit émue; son front se couvroit d'une vive rougeur: elle ne savoit plus prononcer son nom avec assurance. Ah! c'est que ce n'étoit plus pour elle un nom ordinaire; l'amour venoit de le consacrer dans son cœur.

Qu'elle est différente la destinée des

femmes ! Tous ces combats sont cachés ; on les ignore : elles savent dissimuler ; c'est une étude constante que leur maintien pendant le premier période de leur tendresse : peu se compromettent. Nous, nous sommes toujours en expansion ; notre secret se lit dans nos yeux ; nous allons..... Il le faut bien ! Eh ! qui attaquera ? C'est donc à nous, en amour comme à la guerre, à courir tous les hazards ; mais aussi, à nous seuls est réservé ce triomphe délicat, & fait pour l'ame sensible & discrète, de jouir du trouble que notre présence répand ; d'arracher un aveu qu'on ne veut pas faire ; d'accroître l'embarras d'une Amante trop circonspecte ; d'ouvrir enfin, par nos soins empressés, ses yeux à la plus douce de toutes les lumières, sa bouche au plus tendre de tous les langages, son cœur au plus délicieux de tous les sentimens.

Le Comte laissoit parler ses regards ; il voyoit bien qu'il étoit entendu, puisqu'il étoit écouté ; &, malgré ses appréhensions, un mouvement, fondé sur

l'expérience de tous les temps, l'enhardissoit; une Divinité sembloit le rassurer; & tout en lui, lui disoit : Courage, on t'écoute; parle. Le mariage du Prince de Condé avec Mademoiselle de la Trémouille fut célébré. La Princesse de Navarre parut dans cette cérémonie avec toute la magnificence que la fête demandoit. Il y eut le soir bal chez la nouvelle Princesse de Condé; on en permit l'entrée à tout le monde. Le Comte se fit remarquer par sa parure & par l'élégance de sa taille. Catherine, habillée d'une robe de moire d'argent, avec une jupe de la même étoffe, attachée sur le genou par une agraffe de diamans, n'avoit jamais paru si belle; sa jambe, modestement découverte, en laissoit voir toute la beauté; ses cheveux, tressés avec des perles, flottoient négligemment sur ses épaules; une infinité de plumes noires relevoient avec tant d'avantage la blancheur éblouissante de son teint, qu'il étoit impossible de voir un plus heureux mêlange. Le Comte dansa avec elle. Il revint, déguisé en Chinois, & s'approcha d'elle. — Ce n'est pas seulement en France,

Madame, dit-il, en se mettant à ses pieds, que vous passez pour une Beauté parfaite; toutes les Cours de l'Orient sont frappées du bruit de vos attraits; je viens du fond de la Chine vous assurer que vous êtes la plus belle & la plus aimable personne de l'Univers. — Il pourroit arriver, reprit Catherine, que je serois belle aux yeux d'un Chinois, sans passer pour telle aux yeux d'un François; ainsi, comme cette Nation n'a pas le goût mauvais, vous voudrez bien que j'en appelle à son jugement. — Ah! Madame, cette Nation jugera toujours en ma faveur, quand il s'agira de prononcer sur une aussi belle cause. Mais, Madame, je ne sais si vous ne me condamnerez point, quand vous saurez que j'ai l'audace de vous aimer, & celle de vous le dire —. Ces derniers mots causèrent un extrême embarras à la Princesse; elle rougit. Cette émotion encouragea le Comte. Il alloit continuer; Catherine l'interrompit. — Si ce n'étoit qu'une simple galanterie que vous débitassiez, je vous écouterois peut-être sans colère; mais vous me parlez d'un air si sérieux, que

je crois devoir vous avertir que vous ne pouviez vous adresser plus mal, si vous desiriez d'être écouté. — Et quand vous ne m'écouteriez pas, Madame, croyez-vous que je vous aimasse avec moins d'ardeur? pensez-vous que des obstacles puissent éteindre une passion que la raison n'a pu jamais étouffer? —C'est que votre raison a été séduite—. Le Duc de Bouillon vint prendre la Princesse pour danser; le Comte de Soissons ne put rien répondre. Il écrivit le lendemain la lettre suivante . . . « Puis-» qu'on ne peut vous aimer sans vous » le dire, & qu'il est impossible de vous » le dire sans vous déplaire, donnez-» moi donc, Madame, un remède pour » l'un & pour l'autre. Je ne me plain-» drai jamais de vous, si vous êtes assez » insensible pour voir ma passion sans » pitié. Quel effort, Madame, pour un » homme qui aime avec autant de vio-» lence que moi! La mort sera peut-» être le moindre des maux que je souf-» frirai, puisque de tous les supplices, le » plus rude est celui d'aimer sans espé-» rance. *Charles* DE BOURBON.

La Princesse avoit passé la nuit dans

une agitation aisée à comprendre ; la lettre du Comte n'étoit guère propre à la rassurer. Que de choses elle s'étoit dites dans cette nuit ! quel meilleur Avocat que l'Amour ! Tout avoit parlé en faveur du Comte de Soissons ; il sembloit qu'elle ne dût plus résister qu'autant que la bienséance & la modestie le demandoient. L'amour propre luttoit encore contre l'amour. Elle croyoit ne pouvoir, sans s'exposer à des reproches, épouser un mari qui professoit une Religion différente de la sienne ; & elle ne savoit comment justifier, aux yeux de toute l'Europe, le choix qu'elle faisoit d'un Prince sans bien & sans fortune, après avoir refusé de puissans Monarques. L'amour l'emportoit enfin ; la Princesse alloit répondre à la lettre du Comte.

Les Emissaires de la Reine-mère avoient exécuté les ordres qu'elle leur avoit donnés ; ils avoient eu soin de découvrir les secrètes liaisons que le Comte avoit avec M. de Guise. Le Roi de Navarre & le Prince de Condé, connoissant l'ambition du Comte, n'eurent pas de peine à croire qu'il s'étoit porté

à cet artifice pour les tromper. Le Roi de Navarre se crut obligé d'avertir sa sœur de se tenir sur ses gardes. Autant de mots, autant de coups de poignard dans le cœur de la Princesse. Elle trouva si peu de bonne foi dans la conduite de M. de Soissons, qu'elle ne put penser, sans un juste courroux, que ce Prince eût voulu lui persuader qu'il l'aimoit, dans le temps qu'il se préparoit à trahir si hautement le parti où ses intérêts & sa Religion la retenoient; elle crut que tant de perfidie devoit l'emporter sur sa tendresse.

Cependant le Comte ne recevoit aucune réponse de Catherine. Il vint, deux jours après, à la toilette de la Princesse de Condé; il y trouva Catherine, qui lui rendit son salut avec un air qui le consterna. Il sortit, pénétré de la rigueur de Catherine. Il se servit encore de cette ressource dont on ne connoît jamais le prix aussi-bien que quand on aime, & qu'on est un Amant maltraité. Il écrivit. Une femme de la Princesse, la Baronne de Tignonville, fit parvenir la lettre dans les mains de la Princesse. Cette Baronne protégeoit le

Comte de Soiſſons, non pas tant pour lui, que par zèle pour le parti Huguenot, qui, alors, avoit des motifs pour ménager le Comte. Auſſi-tôt que ces motifs ceſsèrent, elle le trahit pour ſervir le Roi de Navarre, & lui cauſa bien des maux, par ſes perfides menées (terrible image de la Cour). La Baronne défendit le Comte, & eſſaya de convaincre la Princeſſe de ſon erreur. Elle inſtruiſit le Comte des cauſes du refroidiſſement de Catherine; il avoua ſes liaiſons avec le Duc de Guiſe, & promit de les rompre, auſſi-tôt que les circonſtances le permettroient. Cet aveu, rendu à Catherine, rétablit la tranquillité dans ſon ame. Elle permit au Comte de lui faire ſes adieux; & il vit alors qu'il étoit aimé comme il aimoit. Le Roi de Navarre s'étant conſulté avec le Marquis de Roſny & le Vicomte de Turenne, ils convinrent de mener à bien cette aventure, qui pouvoit ſervir à l'avancement de leurs intérêts. Quoique le Duc de Guiſe fît retentir dans toute l'Europe Catholique les grands noms de Religion, de liberté, il n'étoit pas mal-aiſé de voir qu'il avoit

voulu éblouir le Comte de Soiſſons, & le rendre l'inſtrument de ſa propre élévation. Le Roi de Navarre ſentit qu'il étoit important de priver la Ligue de l'appui du Comte. Cette déſertion n'étoit point difficile; un mot de Catherine ſuffiſoit. Une ſeconde lettre, auſſi tendre que celle ci, le ramenoit. « Je » ne ſais point ce que l'on ſent, quand » on eſt éloigné de ce que l'on aime: » ainſi, je ne puis vous plaindre autant » peut-être que vous le méritez; mais » je ſais bien que ſi vous ſouffrez tout » ce que j'endure depuis votre abſence, » il eſt peu de maux qui égalent les vô- » tres & ceux de Catherine de Bour- » bon ».

Le Duc de Guiſe venoit de forcer le Roi à ſigner le fameux Edit de Juillet, qui lui mettoit les principales places de l'Etat entre les mains. Rome s'étoit jointe à la Ligue, en employant ſes foudres ordinaires. Guiſe pourſuivoit les Hérétiques en Champagne; Mayenne les détruiſoit tous en Saintonge, ſelon les termes de la Bulle. Les Proteſtans d'Allemagne, enſuite de la Diète tenue à Lunébourg, fai-

ſoient marcher une puiſſante armée en faveur des Huguenots, ſous la conduite du Baron de Dohne. Le Roi de Navarre venoit de tailler une partie de l'armée du Duc de Joyeuſe.

C'eſt dans ces circonſtances que l'Abbé d'Elbène, Agent du Roi de Navarre, détermina le Comte de Soiſſons à ſe réunir aux Princes de ſon Sang. La promeſſe de recevoir la main de Catherine l'auroit engagé à des démarches bien plus extrêmes. Il ramaſſa ce qu'il put d'hommes & d'argent, & joignit l'armée Allemande, dans le même temps que le Duc de Bouillon s'avançoit avec deux mille fantaſſins & quatre cents cavaliers. Le Roi de Navarre l'attendoit à Montſoreau. Henri venoit de battre l'armée du Duc de Joyeuſe. Le Comte fit publier un manifeſte, contenant les raiſons qui l'avoient obligé de ſe joindre à ſon couſin, le Roi de Navarre; & ce Monarque ſe préparoit à paſſer en Gaſcogne, lorſque la victoire l'arrêta dans la plaine de Coutras. Joyeuſe fut lâchement aſſaſſiné par deux Officiers Calviniſtes, qui refuſèrent cent mille écus qu'il leur offroit pour

ſa rançon. Le Roi de Navarre fit des prodiges de valeur; le Prince de Condé eut un cheval tué ſous lui; le Comte de Soiſſons y fit un grand nombre de priſonniers de ſa main. La victoire auroit été bien plus utile à Henri, ſi ce Prince n'avoit été auſſi empreſſé qu'il le fut de porter ſes nouveaux lauriers à Coriſante de Grammont, veuve de Philibert Comte de Guiche, tué au ſiége de la Fère en 1580. Le Comte de Soiſſons n'étoit pas moins empreſſé d'abandonner l'armée.

Peigne qui voudra l'entrevue des deux Amans; elle paroîtroit traînante dans un Roman comme celui-ci. D'ailleurs, n'a-t-on pas épuiſé toutes les couleurs pour peindre une entrevue? J'abandonne ces lieux communs de joie, de ſurpriſe, de raviſſement, & ces longs diſcours, & ces tranſports inépuiſables. Catherine & le Comte ſe dirent, exprimèrent tout ce qu'on dit, tout ce qu'on ſent, tout ce qu'on exprime. L'Amour ne fut pas moins éloquent dans leur bouche, qu'il ne l'eſt dans celle de tous les Amans: mais l'Amour eſſayoit

en vain de déchirer le bandeau sous lequel la Politique sembloit vouloir envelopper le secret de leur destinée ; l'Amour rougissoit d'être obligé de recevoir des loix de cette ennemie fausse & implacable. Un mariage, consenti par la Politique, n'étoit pas un mariage bien prochain ; l'Amour demandoit en vain d'être le maître de cette union : en vain il croyoit toucher à ce moment.

Le Duc de Guise, irrité de la désertion du Comte, avoit fait avertir le Roi de Navarre, par des voies obscures, que le mariage du Comte avec sa sœur étoit imprudent & téméraire ; que le Comte avoit une ambition sans bornes ; qu'il prétendoit, en épousant la Princesse, se servir du droit de son époux pour s'emparer des grands biens que le Roi de Navarre avoit au-deçà de la Loire, & porter peut-être ensuite ses vues ambitieuses jusqu'à la Couronne.

Tout devoit être suspect à Henri, dans la situation où il se trouvoit. L'humeur altière du Comte l'avoit déjà offensé ; il ajouta foi à ces mensonges

grossiers, & commença à employer les délais, les refus, & tous ces petits moyens que la haine timide met journellement en usage, trop petits pour offenser, mais assez piquans pour éloigner, pour inquiéter, pour refroidir; genre de vengeance qu'on a depuis nommé *tracasserie*, mot velche & dur, étranger à notre Langue, & qui ne présente point à la pensée l'idée propre de la chose; genre de supplice trop commun aux ames foibles, aux poltrons & aux lâches, & qui semble plutôt être particulier aux femmes qu'à nous.

Le Duc de Guise fut bientôt informé du succès de sa ruse; & ce Chef de séditieux, Machiavelliste consommé, fit aussi-tôt dire au Comte que le mariage que le Roi de Navarre lui avoit proposé n'étoit que pour le jouer, & qu'on n'avoit eu pour but que de le détacher du parti du Roi, de le brouiller avec la Cour, & l'empêcher, par ce moyen, d'y tenir le rang qu'il y pouvoit occuper dans la conjoncture présente. Le Comte, trop crédule & trop fier, regarda Henri comme le plus dangereux de ses ennemis. Il n'eût pas

balancé à partir, l'amour le retenoit encore. Il aimoit véritablement Catherine; elle étoit innocente du crime du Roi de Navarre : comment oser former le projet de la quitter?

Henri avoit fait part de ses soupçons à Catherine. Quelle affreuse pensée, que celle de croire que tout ce qu'on aime n'est qu'un perfide, qu'un homme indigne de tant d'amour? Pour cette fois, la Princesse refusa de croire tant d'indignité. — Il faut que je le voie, dit-elle; il faut qu'il se justifie devant vous; je le veux, je vous en prie; il ne s'y refusera pas —. Henri promit à sa sœur de faire tout ce qu'elle exigeoit.

L'explication eut un succès tout différent : le Comte étoit fier, emporté; il se croyoit la dupe du conseil des Huguenots. Henri étoit vif, il se croyoit trompé : pouvoient-ils s'entendre? Le Comte demanda avec hauteur raison des délais qu'on opposoit à son mariage; Henri l'accusa de perfidie. Ce fut un miracle, si le sang de tous les deux ne rougit point le plancher. Catherine désespérée, & bien éloignée de penser que le Comte fût coupable, s'aban-

donnoit à une douleur bien vraie. De ce moment elle vit s'épaiſſir le nuage qui rouloit ſa deſtinée ; les rayons de l'eſpoir s'éteignirent : le plus beau jour, qui déjà avoit lui dans ſon cœur, s'étoit changé en une nuit affreuſe : elle n'avoit même plus de confidente. La Baronne de Tignonville la trahiſſoit, d'accord avec le Marquis de Roſny ; celui-ci interceptoit les lettres que la Princeſſe écrivoit au Comte, tâchoit de contrefaire l'écriture, & envoyoit au Comte, au lieu de ces lettres brûlantes, de froides épîtres, ſur leſquelles l'amour n'imprimoit jamais ſon cachet. Ils s'accuſoient mutuellement de tiédeur, & toujours trompés par Roſny & par la Baronne, jamais ils ne ſe juſtifioient. Ainſi ſe préparoit leur rupture. Le Comte étoit dévoré d'amour, de déſeſpoir & de colère ; Catherine étoit en proie aux ſoupçons, cruellement déchirée par cette ingratitude : il ſembloit que rien ne devoit plus les rapprocher.

Il s'étoit paſſé d'étranges révolutions à la Cour. Le Duc de Guiſe s'y étoit rendu encore plus puiſſant : le Pape

lui avoit envoyé en cérémonie une épée gravée de flammes ; le Duc de Parme une belle paire de piſtolets, avec l'éloge glorieux qu'il n'y avoit que Guiſe de Lorraine capable de défendre l'Egliſe & l'Etat. Le Duc avoit aſſemblé à Nancy les Princes de ſa Maiſon, & les principaux Chefs de la Ligue ; & il y avoit pris des réſolutions ſi vigoureuſes contre le Roi de Navarre & les Proteſtans, qu'il étoit évident que ce Duc ambitionnoit la Couronne. Après avoir affermi le Duc d'Aumale dans ſon Gouvernement de la Picardie, il étoit venu à Paris, appellé par les Seize, qui avoient été prévenus que le Roi vouloit les faire punir exemplairement.

Le Comte de Soiſſons étoit rentré dans les bonnes graces du Roi ; mais le Duc de Guiſe ne diſſimuloit ni ſon mépris, ni ſon reſſentiment : il ſe croyoit aſſez ſoutenu, pour n'avoir plus beſoin de feindre avec un Prince du Sang. Le Prince de Condé, dont le mérite avoit ſouvent cauſé de la jalouſie au Roi de Navarre, mourut empoiſonné à Saint-Jean d'Angely : Char-

lotte de la Trémouille sa femme en fut soupçonnée, & eût perdu la vie si elle ne se fût trouvée grosse. Henri IV & le Parlement de Paris firent depuis des efforts pour la justifier de ce crime. Cette mort donna encore plus d'audace au Duc de Guise, & fit frémir les Protestans.

Le Comte de Soissons ne recevoit plus des lettres de Catherine ; on interceptoit les siennes à la Princesse. « Je suis oublié, disoit-il ». Il apprit que le Roi de Navarre vouloit reprendre les négociations du mariage de sa sœur avec le Roi d'Ecosse. » Oublions-» la, disoit-il, & du moins dédomma-» geons nous par l'ambition & par les » honneurs, des pertes, hélas ! trop irré-» parables de l'amour ». Sixte V l'avoit frappé d'excommunication & déchu de son rang. Il ne pouvoit assister aux Etats prochains de Blois : il négocia sa réconciliation en Cour de Rome ; & pour l'obtenir plus promptement, il fit demander la main de Camille Montalte, sœur du Pontife. Sixte V, qui n'étoit pas un des Papes les moins ambitieux, leva aussi-tôt l'interdiction,

flatté par l'honneur d'une si haute alliance. Il obtint des Lettres de pardon du Roi, & ordre de Sa Majesté au Parlement de les vérifier, en vertu de l'absolution qu'il venoit de recevoir de Rome.

Le Parlement étoit disposé à obéir au Roi : un événement singulier empêcha l'effet de ces dispositions. Un Tailleur d'habits (nommé la Rue) ayant amassé une troupe de mutins, fut assez hardi pour les conduire dès le matin dans la Cour du Palais, & de présenter à tous les Conseillers une Requête, dans laquelle il demandoit, au nom de plus de dix mille bons Catholiques, de ne point procéder à la vérification de ces prétendues Lettres du Roi. La Cour, intimidée, n'osa procéder à l'entérinement. Mais comme l'absolution du Comte étoit en bonne forme, il se crut suffisamment rentré dans les droits de sa naissance. Cependant le bruit de son mariage avec la Princesse de Montalte, devint si public, que chacun en fut informé. La nouvelle en parvint bientôt à la Princesse de Bourbon. Elle n'eut que des

larmes à répandre. « Ne me flattez point, » disoit-elle à Madame de Tende, qui » vouloit la consoler, laissez-moi voir » & sentir tout mon malheur. C'en est » donc fait, ô trop crédule femme » !

Le Comte de Soissons différoit son mariage avec Camille Montalte, & ne pouvoit perdre le souvenir de la Princesse. Malheureux par ses souvenirs, il l'étoit encore par la politique. Le Duc de Guise venoit d'éloigner de la Cour le Duc d'Epernon, le seul qui eût osé lui résister. Le Roi avoit signé, comme je l'ai déjà dit, l'acte de la Ligue; ce foible Roi venoit de défendre à tous ses Sujets de reconnoître pour Souverain aucun Prince dont la foi fût suspecte: il déclaroit criminel de lèse-majesté tous ceux qui contreviendroient à cet Edit. Tant d'avantages avoient rendu les Ligueurs si audacieux, que le Roi, enfin éclairé même par Mayenne & par le Duc d'Aumale, prévit que le Duc de Guise lui préparoit une fin étrange; il fit poignarder ce Prince à Blois. Quoiqu'il eût d'abord fait arrêter tous ceux qui pouvoient venger cette mort, il fit une grande faute de n'être

point venu à Paris désunir la Ligue, suivant le Président Hénault. La Ville de Paris élut le Duc d'Aumale Gouverneur; la Sorbonne délia les Sujets du serment de fidélité qu'ils devoient à Henri de Valois; Bussi le-Clerc, autrefois Maître-d'Armes, alors Procureur au Parlement, fut assez insolent pour arrêter le Premier Président de Harlay, & le conduire à la Bastille avec ceux des Conseillers qui lui étoient suspects. Le Président Brisson fut mis à la tête du nouveau Parlement; Molé fut élu Procureur Général; la Duchesse de Guise avoit porté la hardiesse jusqu'à demander permission d'informer contre les Auteurs de l'assassinat du Duc son mari: & (ce qui n'étonne pas moins) le Parlement des Seize entérina sa Requête, & nomma deux Conseillers-Commissaires pour travailler à ce procès. On informoit: contre qui? contre le Roi! Orléans se déclara pour la Ligue; une partie de la Provence en fit autant, ainsi que les principales Villes de Normandie: le Mans se rendit à Boisdauphin: Lyon élut le Duc de Nemours. Le Duc de Mayenne se saisit de l'important

portant Gouvernement de Bourgogne. Le Duc de Mercœur hésita pendant quelque temps, & suivit enfin l'exemple de la rebellion : il s'empara d'abord de Rennes & de Nantes ; toute la haute & basse Bretagne le reconnut pour seul & légitime Souverain, à la réserve de Brest & de Saint-Malo. La fortune ne lui fut pas toujours constante ; les Habitans de Nantes chassèrent le Gouverneur qu'ils avoient mis, & reçurent Montbarot, celui qui y avoit commandé avant que les Rebelles s'en fussent emparés. Henri III voulut l'attaquer en personne : mais le Roi de Navarre lui fit dire par Mornay de ne point abandonner le cœur du Royaume.

Le commandement de l'armée fut donné au Comte de Soissons. Des traîtres divulguèrent sa marche secrète : il fut forcé de s'arrêter à Château-Giron, où il fut surpris, ses troupes dispersées, son camp pillé, & lui fait prisonnier avec le Comte des Vertus. Il se sauva trois mois après du Château de Nantes. Cette défaite détermina Henri III à se réunir au Roi de Navarre. La bataille de Senlis,

que le Duc de Longueville gagna, affermit leur nouvelle liaison. Ils se préparèrent au siége de Paris : ils s'étoient déjà emparés de Pontoise

Quelqu'infidèle que parût le Comte de Soissons, Catherine l'aimoit toujours : le Roi de Navarre, persuadé qu'il falloit prévenir un éclaircissement, résolut de lui proposer un époux. Le Prince de Dombes, fils du Duc de Montpensier, & dont l'alliance pouvoit lui être très-utile, obtint la préférence. Henri retira le commandement de l'armée de Bretagne au Comte de Soissons, pour y nommer le Prince de Dombes. Le Comte pénétra les motifs du Roi de Navarre. Sa jalousie & le dépit réveillèrent toute l'ardeur de son amour : & qu'il en sentit bien toute l'amertume !

Pendant ce temps-là les deux Rois assiégeoient Paris. La mort d'Henri III délivra la Ligue de ses justes terreurs : un Moine, âgé de vingt-cinq ans, commit cet éxécrable parricide (dit l'Auteur que nous analysons), dans la vaine espérance du martyre, ou plutôt excité par les sollicitations secrètes

d'une grande Dame qui lui avoit fait promettre ce crime dans les transports violens de certaines faveurs qu'elle lui accorda à cette intention.

Le Roi de Navarre prit aussi-tôt le nom de Henri IV. Il se trouva dans un embarras d'autant plus grand, qu'il ne sut d'abord à qui se confier. Les Seigneurs Catholiques prétendoient lui vendre si cher leurs services, qu'il se trouvoit presque hors d'état de les satisfaire. Le Cardinal de Bourbon étoit son concurrent; celui de Vendôme lui étoit suspect: il n'estimoit pas le Comte de Soissons; le Prince de Conti étoit sourd & boiteux; le Duc de Montpensier prétendoit qu'il se fît Catholique; les Huguenots de leur côté, craignant qu'il ne changeât de Religion, parloient d'élire des Protecteurs dans chaque Province. La Reine d'Angleterre aimoit mieux entretenir les troubles de France que de fournir au Roi des secours suffisans pour se rendre maître absolu dans ses Etats: les Princes Protestans d'Allemagne étoient dégoûtés du mauvais succès que leurs troupes avoient toujours eu en France; les Parisiens s'é-

tant remis de leur première frayeur, avoient tous fait ſerment de ne point recevoir un Prince hérétique ſur le Trône de Saint Louis. Tous les Parlemens, hors Rennes & Bordeaux, ſe déclarèrent pour la Ligue : la meilleure partie du Clergé, le Roi d'Eſpagne & le Pape continuoient de la ſoutenir par des ſecours d'hommes & d'argent.

Henri rechercha cependant le Comte de Soiſſons : celui-ci, tourmenté par l'amour, malheureux par l'ambition, malgré les témoignages affectueux du Roi, ne put oublier qu'il l'avoit trompé d'une manière indigne de lui. La politique le portoit à la diſſimulation : cette contrainte coûtoit infiniment à ſon cœur ; il étoit trop fier & trop violent. Henri continuoit le ſiége de Paris ; il auroit terminé plûtôt ce long ſiége, & adouci pour ainſi dire les calamités dont cette Ville étoit comblée, s'il y avoit mis plus de vigueur : mais la bonté naturelle du Roi y nuiſoit, & plus encore cette nonchalance qu'il apportoit à toutes ſes affaires, & qui n'auroit pas manqué de les faire avorter, s'il n'avoit eu des guides braves & ſûrs, toutes les fois qu'il

s'agissoit de satisfaire un penchant trop fort qu'il avoit pour la beauté. Henri aimoit la Comtesse de la Rocheguyon, qu'il amusoit de l'espoir de l'épouser; car à quelle femme Henri n'a-t-il pas fait de semblables promesses! Il croyoit, ce bon Roi, qu'il n'y avoit que ce moyen qui pût lui ouvrir des cœurs, qui rarement sont fermés à l'approche d'un Roi : il promettoit d'épouser; il usoit, comme un homme du commun, de ce formulaire si commun & si trivial. Henri étoit aimable sans doute; mais, je l'avoue avec regret, il est douteux s'il fut jamais aimé : il fut presque toujours trompé, toujours joué... Amant, époux malencontreux, il ne fut aimé que de ses sujets. A la Comtesse de la Roche-Guyon avoit succédé la jeune Abbesse de Montmartre; la tendre Beauvilliers avoit abandonné le cloître (car que d'excès ne voyoit-on pas alors?) & avoit suivi son Amant, qui eut la cruauté de fixer le terme de ses courses à Senlis. Il avoit oublié pour elle la Comtesse de la Guiche; il paya cher cet abandon. Il avoit épanché dans le sein de la Comtesse le secret de la per-

fidie qui avoit été faite au Comte de Soiſſons & à la Princeſſe. La Comteſſe, pour ſe venger de Henri, révéla ce ſecret à Catherine. La Princeſſe n'eut rien de plus preſſé que d'en inſtruire le Comte. De quel fardeau il ſe ſentit ſoulagé! qu'il eſt doux de retrouver ce qu'on aime, digne encore & de toute notre tendreſſe & de toute notre eſtime. « — Le cruel, s'écrioit-il; » peut-on tromper à ce point! Henri! » eh quoi! c'eſt moi, c'eſt ton couſin » que tu voulois abuſer »! J'ai dit que le Comte étoit trop violent. Il étoit diſpoſé à ſe porter à des extrémités pour ſe venger. Le Cardinal de Bourbon ſon frère entroit avec chaleur dans ſes motifs. Ces deux Princes avoient un nombre conſidérable de Partiſans: s'ils s'étoient joints à la Ligue, ils auroient entraîné avec eux une partie des Catholiques Royaliſtes. Ils connoiſſoient trop bien le Duc de Guiſe pour oſer jamais donner volontairement une plus grande prépondérance à ſon parti: ils ſavoient qu'en l'aidant à perdre le Roi, le Duc de Guiſe les perdroit enſuite eux-mêmes. Le Conſeil de

Madrid, qui étoit instruit de tout par ses espions, ne voyoit pas sans peine l'incertitude & l'inaction de ces Princes. Philippe II, qui sentoit son crédit baisser en France, depuis que Henri avoit obtenu quelques succès, résolut de former par le secours du Comte de Soissons & du Cardinal de Bourbon un troisième parti. Le Cardinal de Bourbon consentit à tout ce que Philippe II voulut, & entraîna le Comte. Telle fut l'origine du tiers parti qui éclata à cette époque. Le Cardinal pressoit son mariage avec l'Infante Claire Eugénie, fille de l'ambitieux & du perfide Philippe II. Le Duc de Nevers, Cadet de la Maison de Mantoue, suivit l'exemple du Cardinal, & avoit été gagné par la promesse de marier sa fille au Comte de Soissons. Le Duc de Longueville vint bientôt grossir le nombre des Chefs de ce parti. Le Duc de Longueville étoit amené dans cette nouvelle faction par d'autres raisons que l'ambition ; il avoit abandonné la Marquise d'Humières pour la belle Gabrielle qui l'avoit écouté. Le retour de Henri IV l'avoit effrayé, & il avoit rompu avec

elle. Mais peu délicat, en exigeant qu'elle lui rendît toute ſes lettres, il conſerva les plus marquantes. Gabrielle, indignée, avoit juré de ſe venger de cette ſupercherie : elle aigrit ſi bien le Roi contre le Duc, qu'il avoit été forcé de ſe retirer de la Cour. Le dépit & le deſir de ſe venger de Gabrielle, l'avoient, ainſi que je viens de le dire, amené dans le tiers parti.

Le mariage du Cardinal de Bourbon n'eut pas de ſuite par la mort de Sixte V, qui avoit été le crime de la Cour d'Eſpagne. Urbain VII n'avoit vécu que trente jours, & l'Eſpagne l'avoit puni, ainſi qu'elle avoit fait Sixte V, de ſon obſtination à ne point favoriſer ſes projets. Grégoire XIV, averti par des exemples auſſi terribles, fut plus circonſpect.

C'eſt dans ces circonſtances que le Comte de Soiſſons reçut une lettre de la Comteſſe de Guiche, qui lui expliquoit tout ce que la Princeſſe n'avoit oſé lui dire. Il renonça à tous ſes projets de vengeance ; il écrivit la lettre la plus paſſionnée à la Princeſſe. Catherine de Bourbon lui répondoit : » Si

» votre félicité dépend de moi, il n'y » a jamais eu d'Amant plus heureux » que vous. Ménagez le Roi, & pré- » parez-vous des moyens qui puissent » rompre tous les obstacles ».

Des espions avoient cependant découvert les mesures secrètes que le Cardinal de Bourbon & le Comte de Soissons avoient prises à Rome. Le Duc de Mayenne en avoit été informé par Desportes, Abbé de Tyron, son Agent à Rome, & qui étoit encore plus fin Courtisan qu'excellent Poëte. Henri IV en fut aussi-tôt instruit; & ayant chargé le Cardinal de Lénoncourt d'en tirer l'aveu du Cardinal de Bourbon, il fut éclairci de tous les détails de cette intrigue, qui auroit pu avoir d'étranges suites avec un autre Chef que l'inepte Cardinal de Bourbon. Henri, gouverné par sa bonté naturelle, & inspiré par Duplessis-Mornay, préféra la voie de la douceur aux châtimens. Il montra au Comte de Soissons les avis qu'il avoit reçus, & lui parla avec plus de modération que celui-ci n'avoit droit d'en attendre. Henri IV fut étonné de la douceur avec laquelle le Comte écouta

ſes reproches : c'eſt qu'il avoit reçu la lettre de Catherine ; c'eſt qu'il étoit aimé de la ſœur, & que l'amour lui faiſoit un devoir de ménager le frère. Il partit auſſi-tôt pour ſe rendre à Tours, où le Cardinal préſidoit au Parlement qui y avoit été transféré par Henri III, & le dégagea du tiers parti. Le Cardinal fit tomber toute ſa colère ſur le Cardinal de Lénoncourt, qui en mourut de douleur. La célérité avec laquelle le Comte de Soiſſons avoit ſervi le Roi, devoit autant le toucher que l'importance même du ſervice ; il ſe flattoit que ce Prince conſentiroit enfin à ſon mariage. Henri crut ſans doute la récompenſe trop grande ; peut-être auſſi crut-il qu'il devoit plus que jamais ſe défier des Princes de cette branche : il témoigna tant de froideur au Comte, que ce Prince préſuma qu'il n'avoit rien à eſpérer que du côté de la Princeſſe. Ces deux Amans prirent toutes les précautions réciproques : la Comteſſe de Guiche venoit de lui mander qu'il vînt inceſſamment en Béarn, & qu'il n'en partiroit point qu'il n'eût épouſé la Princeſſe.

Henri IV étoit si occupé au siége de Rouen, & Madame de Condé douairière, mère du Comte de Soissons, étoit si malade à Nogent, que le Comte n'eut pas de peine à obtenir la permission de quitter l'armée, sous prétexte d'aller rendre ses devoirs à la Princesse sa mère. Il partit suivi du seul du Perron, & avoit pris la poste pour le Béarn, accompagné de sa Compagnie des Gardes & d'une de Chevaux-Légers; mais la fortune sembloit avoir pris plaisir à traverser tous ses desseins. Le motif de son voyage avoit été découvert.

Le Comte craignant que son arrivée ne fît trop de bruit, laissa sa Compagnie des Gardes & celle des Chevaux-Légers dans un Village à trois lieues de Pau, où il entra suivi seulement de six Cavaliers; il alla droit au Palais, où il étoit attendu. Il y fut reçu par la Comtesse de Guiche, qui le conduisit dans le cabinet de la Princesse. » —Enfin » donc, ma chère Cousine, dit-il, notre » amour a été plus fort que notre » mauvaise fortune. Je vous revois, & » je suis content. — Nous ne touchons

» pas, dit-elle, au comble de la félicité. Que n'avons-nous point à redouter de la colère du Roi ? A quelle extrémité ſa vengeance ne peut-elle pas le porter ? Heureuſe, ſi j'en étois ſeule la victime ! mais, vous le dirai-je ? je crains que pour me punir avec plus de rigueur, il ne tourne contre vous les traits de ſon reſſentiment. — N'empoiſonnez point le bonheur que je goûte dans ces momens auprès de vous. L'hymen, qui va bientôt combler tous mes vœux, me donnera bien plus de droit à l'amitié du Roi. Pourrions-nous craindre de ne pas pouvoir déſarmer ſa colère ? Quoi qu'il arrive, ſoyez perſuadée que rien ne me détournera du deſſein d'être à vous, que vous-même. — Ah ! ſi nous n'avions pas d'autres craintes, que vous ſeriez heureux — » !

Déjà ils prenoient des meſures pour être unis à jamais l'un à l'autre : un Notaire avoit reçu par écrit leurs promeſſes ſacrées ; la Comteſſe de Guiche & du Perron avoient ſigné comme témoins. Henri IV, informé du deſſein du Comte, avoit envoyé ſur ſes traces

en toute diligence le nommé Pangeas. Ce Courrier arriva la veille de la cérémonie : il remit au Premier-Président les ordres du Roi. Ce Magistrat les envoya notifier à la Princesse, & commanda qu'on fît si bonne garde autour de son appartement, qu'on n'y laissât entrer ni sortir personne qui ne fût bien connu. Le Comte fut averti dans le même temps de sortir promptement de la Ville. Il fut si irrité de la conduite du Premier-Président, & en marqua sa colère dans des termes si pleins d'aigreur, que ce Parlement, irrité à son tour, lui fit dire qu'il eût à sortir au plutôt de la Ville, ou qu'autrement la Cour seroit obligée d'exécuter les ordres du Roi. Il n'est point d'emportement semblable à celui que le Comte laissa éclater. Son amour, son ambition, l'insulte qu'il recevoit, tout cela se présenta à son esprit sous des images si cruelles, qu'il ne se possédoit plus.

Je ne peindrai point l'abattement de Catherine. Son désespoir étoit moins éclatant ; mais sa douleur étoit profonde. On lui avoit ôté la plupart de

ſes domeſtiques ; à peine avoit-elle obtenu qu'on lui laiſsât la Comteſſe de Guiche : la Comteſſe étoit examinée de ſi près, que Catherine n'avoit pas la liberté de l'entretenir en particulier. Avant de partir, le Comte vouloit du moins faire tenir une lettre à la Princeſſe. Du Perron gagna le Pourvoyeur de Catherine. Cette homme prit la lettre, & la cacha dans un citron de cire, mais ſi gros & ſi naturel qu'il étoit aiſé de s'y tromper. Auſſi-tôt qu'on eut ſervi le deſſert, la Comteſſe de Guiche, qui étoit inſtruite de la ruſe, préſenta le citron à la Princeſſe, comme un fruit dont la groſſeur & la beauté les ſurprenoient, & lui fit en même temps ſigne de le prendre. La Princeſſe entendit parfaitement ce que le ſigne vouloit dire, & prit le citron. Elle paſſa dans ſon cabinet, & l'ouvrit. Elle y trouva une lettre remplie d'expreſſions, que le tranſport & le déſeſpoir avoient dictées. Catherine répondit : « Aſſurée de votre conſtance, » je brave toutes les atteintes du ſort ; » & comme j'unis la tendreſſe que j'ai » pour vous au deſir d'être à vous, l'a-

» mour rendra moins insupportables » les obstacles qui s'opposent à mon » bonheur ».

« Faites tenir, dit Catherine à la » Comtesse de Guiche, cette lettre au » Prince ; & si vous pouvez lui pro- » curer des moyens de me voir avant » qu'il parte, tentez toutes les voies » possibles ». Le Pourvoyeur s'offrit encore à rendre ce service à la Princesse. Cet homme convint avec du Perron que le Comte se déguiseroit en Courrier du Cabinet, qu'il feindroit d'être envoyé à Madame de la part du Roi, & que le frère du Pourvoyeur, qui étoit Secrétaire du Premier-Président, l'introduiroit dans le Château.

Tout fut ainsi exécuté : Catherine ordonna qu'on fît passer le Courrier dans son cabinet, & le rejoignit au plus vîte. « Eh bien ! mon cher Comte, lui dit- » elle, avois-je tort, quand mon amour » alarmé prévoyoit les malheurs qui » nous viennent d'arriver ? Vous trai- » tiez ma crainte de foiblesse, & plût » au ciel que vous eussiez eu raison ! » je ne serois pas obligée de vous en- » gager dans une démarche qui nous

» perdroit, si elle étoit découverte.
» — Je connois si peu la crainte, Ma-
» dame, que je mépriserois le danger,
» si je n'appréhendois que le contre-
» coup n'en retombât sur vous. — Au
» nom de Dieu, modérez votre empor-
» tement : que vous servira un vain
» éclat, sinon à donner des prétextes
» de continuer les traitemens que vous
» avez reçus ? — Vous l'ordonnez, il
» faut bien obéir; mais qui me tiendra
» lieu de la félicité que je perds? — Mon
» amour, mon cœur; je n'ai rien de plus
» précieux à vous offrir? Que voulez-
» vous de plus? — Rien, Princesse, rien...
» vous avez trouvé le moyen de me
» faire oublier les obstacles qu'on veut
» mettre à mon repos. Mon bonheur
» est tout entier dans votre tendresse.
» — J'en réitérerai si souvent les témoi-
» gnages, que je vous dédommagerai
» des chagrins que vous essuyez à cause
» de moi. — Assuré de votre tendresse,
» mon cœur se fera une charmante ap-
» plication de votre constance, & sera
» consolé par l'idée du peu d'effet de
» toutes les entreprises qu'on formera

» pour m'arracher du vôtre.--Je voudrois » que vous puſſiez lire ce qui s'y paſſe ; » vous y verriez votre image ſi profon- » dément gravée, qu'il n'y a que la » mort qui puiſſe en effacer les traits.... » Qu'il eſt difficile que tant d'amour » ne ſoit ſuivi d'une conſtance éter- » nelle ! Je vous ai donné un écrit qui » ſera un témoignage permanent de » l'envie que j'avois d'être à vous ; « j'en ai un de votre main qui m'aſſure » la même choſe : que ce ſoit moins de » ce ſigne que de votre cœur que vous » tiriez des raiſons de me tenir parole. » Les nouveaux obſtacles qu'on va ſans » doute mettre à notre amour, ne » ſerviront qu'à nous enflammer da- » vantage — ».

Leurs adieux furent ſcellés encore par de nouvelles proteſtations. Le Comte partit le lendemain. La Princeſſe, indignée de la conduite du Premier-Préſident, en écrivit au Roi dans des termes qui témoignoient également le dépit qu'elle avoit de l'audace de ce Sénat, & le reſſentiment particulier qu'elle conſervoit des duretés que Henri avoit pour elle. Ce Prince ſe détermina,

par les conseils de Duplessis Mornay, à la faire venir auprès de lui, & lui manda de s'avancer à Saumur, où il se disposoit d'aller au-devant d'elle. Dans la même lettre le Roi lui donnoit avis qu'il menoit avec lui le Prince de Dombes, devenu Duc de Montpensier par la mort de son père, & qu'il lui destinoit ce Prince pour époux.

Le Comte de Soissons fut instruit des motifs du voyage du Roi, & de ses desseins sur le Prince de Dombes. Il fit prier Henri de le laisser à Tours. Le Roi, appréhendant que cette demande ne cachât quelques trames préjudiciables à ses intérêts, ordonna au Comte de se tenir prêt à le suivre incessamment. Il alloit donc être spectateur tranquille des démarches qu'on devoit tenter pour couronner son rival; mais la violence de son caractère ne lui permettoit point tant de modération. La Princesse étant arrivée dans un Bourg à trois lieues de Saumur, il voulut la voir, quelque péril qu'il eût à craindre, avant que le Roi l'eût vue. Il avoit un talent particulier pour contrefaire l'Etranger; c'étoit à la faveur

de ce déguiſement qu'il prétendoit s'introduire chez Madame. Le Comte ſortit de Saumur, ſous prétexte d'une promenade dans la belle maiſon de plaiſance que du Pleſſis-Mornay avoit dans cette Place, dont il étoit Gouverneur. Il ſe déguiſa en Turc, fit prendre le même habit à du Perron, & vint, de cette manière, dans la maiſon où Madame étoit deſcendue.

Le Comte & ſon Confident ſe firent d'abord remarquer par leur jargon; ils n'eurent pas plutôt ajouté qu'ils étoient Juifs, & qu'ils venoient de Perſe, que Madame commanda de les faire monter dans ſon appartement, où elle entra pour les attendre dans un cabinet. La Princeſſe eut beſoin de toute ſa prudence, pour ne pas rire en reconnoiſſant le Comte. Elle ne tarda pas à enviſager tout ce qu'elle craignoit, s'il étoit découvert. « —Quoi! c'eſt vous? eſt-il poſ» ſible que vous m'expoſiez à un pareil » point? — Et vous, Madame, & vous, » eſt-il poſſible que vous me receviez » avec ſi peu de joie? N'êtes-vous plus » la même? — Ah! mon cher Comte, » attribuez plutôt ce que je vous ai

» dit à ma tendreſſe, qu'au moindre » refroidiſſement; que voulez-vous que » je faſſe dans une occaſion où il faut » que je perde l'amitié d'un frère, ou » celle d'un Amant? — Je ſuis perdu, » Madame, dès que vous balancez. — » Vous me connoiſſez mal; incapable » de vous trahir, je n'oublierai jamais » combien je vous ſuis chère. Mais, de » grace, prenons des meſures qui ne » nous perdent point; la tempête nous » menace, l'orage gronde . . . Obte- » nons, par la perſévérance, ce que » nous ne pourrons jamais obtenir par » la hauteur & la fierté; diſcontinuons » à nous voir. — Ah! Madame, quel » parti! Quoi! je ne vous verrois pas?— » Quand des Provinces entières nous » ſéparoient, n'étiez-vous pas réduit à » ne me pas voir? — Les diſtances m'en » empêchoient; & combien de fois en » ai-je murmuré? Mais ici, mais dans » le même lieu . . .; c'eſt une peine » à laquelle je n'aurai jamais aſſez de » force pour me réſoudre—».

On vint annoncer, dans le même temps, que M. de Montpenſier demandoit à voir la Princeſſe. — « Irez-vous

» le recevoir, Madame ? lui dit le Comte. » — Eh ! puis-je m'en dispenser ? — » Oui, vous le pouvez, puisqu'il est » mon rival — ». Il se tut, parce qu'il réfléchit à ce que la Princesse devoit aux bienséances. Elle l'enferma dans son cabinet, & passa dans la chambre où M. de Montpensier l'attendoit.

Ce Prince n'étoit pas beau ; il avoit l'air chagrin, & les manières communes, mais il étoit d'une bonté qui alloit à la foiblesse. Il avoit un cœur noble ; il étoit brave, & faisoit un si bon usage des grands biens dont la fortune l'avoit comblé, qu'il passoit pour le plus libéral des Princes de sa Maison, qui, dans ce temps-là, étoit accusée d'avarice. Madame avoit coutume de dire que ce Prince devoit être le meilleur mari du monde, mais qu'il étoit le plus pauvre Amant qui fût jamais.

Le Duc de Montpensier avoit commencé à déclarer à la Princesse le motif de sa visite ; cet aveu ne la flattoit point sensiblement. Elle étoit pressée de répondre ; elle alloit enfin affliger le Duc. Une de ses Femmes-de-chambre vint l'avertir que le feu venoit de prendre

à la chambre voisine, & que l'embrasement ayant gagné les meubles, il étoit à craindre que le reste du logis ne fût consumé. Madame, alarmée de cet accident, songea à la fuite. Le Duc la conduisit dans une chambre plus éloignée. A peine elle fut en sûreté, que, songeant au Comte & à son Confident, qui couroient les plus grands dangers, elle ne put dérober au Duc toute son inquiétude. L'embrasement devint si terrible, qu'on résolut d'abattre les maisons voisines, pour arrêter l'incendie. Le Comte étoit toujours enfermé dans le cabinet, & il devinoit les raisons pour lesquelles on ne l'en tiroit pas. Du Perron lui conseilloit d'enfoncer la porte, ou de sauter par la fenêtre. Le Comte différoit toujours; le feu augmenta à un tel point, qu'ils crurent que le plancher étoit prêt à s'enfoncer. Ils étoient résolus à sauter par la fenêtre, lorsque Madame, feignant d'avoir oublié quelque chose de précieux dans le cabinet, vint ouvrir elle-même la porte au Comte & à du Perron.

A peine étoient-ils parvenus au bas de l'escalier, que le maître de la maison,

ſuivi d'une troupe de Payſans, leur demanda où ils alloient, & s'écria en même temps que c'étoient des chiens de Juifs & des traîtres qui avoient mis le feu à l'Hôtellerie pour faire périr des Chrétiens. Le Comte ſe mit en devoir de ſe faire jour au milieu d'eux avec ſon ſabre. Du Perron leur crioit de prendre garde à ce qu'ils vouloient faire; qu'ils appartenoient au Roi d'Eſpagne, & qu'ils alloient à Madrid par ordre de ce Prince. L'Hôte & les Payſans, qui étoient Huguenots, s'écrièrent qu'ils étoient donc ennemis du Roi & de la Religion, & qu'il falloit les pendre. La multitude ſe jeta ſur le Comte & ſur du Perron; on les traînoit déjà devant le Juge. Le bruit obligea la Comteſſe de Guiche de ſe mettre à la fenêtre. Elle n'oſa montrer ſon étonnement; mais elle fit ſigne à la Princeſſe de s'approcher. Elle n'eut pas plutôt vu la violence qu'on faiſoit à ſon Amant, que, ſans conſulter perſonne, elle courut à ſon ſecours. Sa préſence ne fit pas ceſſer l'émeute; en vain elle le réclama comme un Etranger qui lui étoit recommandé. Le Duc de Mont-

penſier, qui l'avoit ſuivie, prit un autre moyen pour calmer les mutins. Il loua leur zèle, & leur promit de faire punir bien plus cruellement qu'ils ne l'auroient fait eux-mêmes, les deux Juifs dont ils demandoient la mort. Le Comte fut remis au Duc de Montpenſier, qui demanda une voiture pour le faire conduire à Saumur. La Princeſſe, à la vue du danger que le Prince courroit, s'il alloit être livré ainſi au Roi, tomba ſans connoiſſance. Elle ouvrit enfin les yeux, & demanda ſi l'on avoit donné ordre à la ſûreté de M. de Soiſſons. Le Duc de Montpenſier fut tellement ſurpris de ce qu'il venoit d'entendre, qu'il ſe le fit répéter par un de ſes Gentilshommes, qui lui confirma ce que Son Alteſſe Royale avoit dit; de ſorte que n'en pouvant plus douter, il ſortit, & la laiſſa ſeule avec la Comteſſe. Il revint un moment après trouver la Princeſſe, qui étoit entièrement revenue de ſa foibleſſe. Il prit congé d'elle, & lui dit froidement qu'il ſe ſouviendroit de la prière qu'elle lui avoit faite, & que leur mariage ſeroit différé, ſans qu'on en devînât la cauſe. La Princeſſe partit

le

le lendemain pour Saumur, où le Roi la reçut avec toutes les apparences d'amitié & de tendresse. Le Duc n'y étoit point revenu; il avoit envoyé un de ses Gentilshommes au Roi, pour s'en excuser sur une affaire importante qu'il avoit à sa maison de Champigny. Il écrivit une lettre à la Princesse, dans laquelle ses regrets s'exprimoient avec une noble franchise, & qui le rendoient digne de la plus haute estime, en même temps qu'il renonçoit à la main de la Princesse. Le Roi devina le motif de l'éloignement du Duc de Montpensier, & fit avertir en secret le Comte de rendre à la Princesse des visites beaucoup plus rares que par le passé. La Cour partit de Saumur, & vint à Mantes, où la belle Gabrielle attendoit le Roi. La Princesse fit un accueil si froid à cette Favorite, devant qui tout plioit, que Gabrielle, qui n'étoit pas trop portée à faire sa cour à la Princesse, détermina le Roi, par le crédit de Chiverny, qui étoit mené par Madame de Sourdis, tante de Gabrielle, à partir de Mantes. Catherine passa une partie du printemps dans cette Ville; le Roi

avoit emmené avec lui le Comte de Soissons en Picardie. Les affaires de la Ligue étoient, à cette époque, dans une crise fort dangereuse. Le Roi, pressé par la nécessité où le réduisoient les forces réunies de l'Espagne, du Pape & des François Catholiques, étoit résolu à se faire catéchiser. Il y étoit porté par un autre motif, par Gabrielle. Cette Favorite avoit toujours conseillé au Roi de persister dans sa première croyance; elle ne vouloit point d'autres Domestiques que des Calvinistes : mais dès qu'elle crut s'être assurée du cœur du Roi, jusqu'à être convaincue que ce Prince l'épouseroit, aussi-tôt qu'elle paroîtroit le desirer, elle travailla à applanir toutes les difficultés. On l'avoit avertie qu'il n'y avoit que le Pape qui pût casser le premier mariage du Roi, & légitimer tous les enfans qu'elle avoit eus du tendre Henri. Ces avis lui avoient fait sentir la nécessité de ménager le Pape; & elle ne pouvoit pas mieux s'y prendre pour se l'attacher, qu'en déterminant le Roi à faire une abjuration solemnelle. Ainsi, l'époque la plus importante du règne

de Henri IV fut amenée par l'amour, & conduite par deux beaux yeux. Henri fit son abjuration dans l'Eglise de Saint-Denis. L'Archevêque de Bourges eut tous les honneurs de la fête. La Noblesse Catholique y assista; & Gabrielle d'Estrées y parut, disent les Huguenots, comme Maîtresse des cérémonies. Le Roi appelloit cette cérémonie, *faire le saut périlleux*. Sa conversion fut imitée par plusieurs Gentilshommes Protestans. Il fit élever le Prince de Condé dans la Religion Romaine, afin d'ôter aux Calvinistes l'espérance d'avoir jamais un Chef de cette importance; ensuite il prit de nouvelles mesures pour rompre les liaisons qui continuoient toujours entre Madame & le Comte de Soissons.

La Princesse étoit à Fontainebleau lorsque le Roi y arriva avec le Comte. Toutes les Dames s'y rendirent; & comme les affaires de Sa Majesté alloient toujours de mieux en mieux, que Lyon, Bourges, Meaux & plusieurs autres Places étoient rentrées dans leur devoir, la Cour devint plus belle & plus magnifique que jamais. Le Comte de Soissons voyoit tous les jours

Madame en public; mais Henri, qui se défioit d'eux, les fit avertir séparément qu'il leur conseilloit d'éviter les occasions de se voir en particulier. La défense étoit inutile; ils passoient le jour à s'écrire, & une partie de la nuit à s'entretenir. Il sembloit que le Roi cherchât à dessein tous les moyens de les tourmenter.

Le séjour que le Duc de Montpensier faisoit à Champigny parut si peu spécieux au Roi, qu'il en devint suspect à ce Prince, toujours persuadé qu'il n'y avoit point de parti plus conforme aux intérêts de sa sœur & aux siens, que le Duc, sur la bonté naturelle duquel il faisoit un grand fond. Il pressa le retour du Duc; & la veille du jour qu'il devoit paroître à la Cour, Henri voulut disposer sa sœur à le bien recevoir. Il se présenta assez tard chez elle; il fut surpris d'entendre donner un coup de sifflet au pied d'un degré dérobé, dont il croyoit la porte condamnée. Il s'en approcha aussi-tôt; &, descendant jusqu'au milieu de l'escalier; « Est-ce vous, » la Varenne » ? lui dit une voix qu'il reconnut pour celle du jeune du Perron.

» Oui », reprit le Roi, en déguisant la sienne. A peine eut-il prononcé ce mot, qu'on lui remit une lettre entre les mains; il s'en saisit. Quoique cette lettre fût sans nom & sans adresse, il lui fut aisé de deviner qu'elle venoit du Comte, & s'adressoit à la Princesse. Henri voulant approfondir davantage ce mystère, chargea Beringhem, son premier Valet-de-chambre, & l'un de ses plus chers Confidens, de lui trouver deux hommes de résolution. Beringhem trouva Sainte-Colombe, & un jeune Provençal, qui eurent ordre de suivre le Comte avec tant de retenue, qu'il pût être informé par où il entroit chez Madame, sans qu'il pût se plaindre qu'on eût manqué au respect dû à sa qualité.

Le Provençal s'acquitta merveilleusement de cette commission; &, s'étant caché la nuit dans le poste qu'on lui avoit marqué, il entendit ouvrir une porte. Le Comte n'avoit point de lumière, & ne put le reconnoître. Le Provençal ne lui donna point le temps d'entrer. Le Comte, voyant qu'on le suivoit, passa dans une autre galerie;

le Provençal y passa aussi. Le Comte doubla le pas; le Provençal doubla le sien. Le Comte ferma sur lui la porte de la galerie aux Cerfs; le Provençal l'ouvrit incontinent. Le Comte, pour se débarrasser de cette mouche importune, fit cent tours dans les cours, d'où étant passé subitement dans le jardin, il en ferma si promptement la porte, qu'il eut le temps de se cacher derrière une grande palissade avant que le Provençal l'eût apperçu. Celui-ci craignoit qu'il ne lui fût échappé; & il reprenoit le chemin de la porte pour retourner encore faire le guet autour de l'appartement de Madame, lorsqu'en passant au travers d'une palissade fort épaisse, il y vit le Prince, qui n'en étoit point parti. Le Comte sortit brusquement de l'endroit où il s'étoit caché, feignit de mettre l'épée à la main; le Provençal se mit en défense. Le Comte craignant de se perdre par un éclat, s'éloigna, fit quelques tours, rentra dans la galerie, & ensuite dans son appartement, à la porte duquel le Provençal fit la ronde jusqu'à deux heures, que Beringhem vint le prendre pour faire

lui-même le récit au Roi de ce qui s'étoit passé.

Le Comte de Soissons avoit, dès le matin, informé la Princesse de cette aventure. Elle achevoit à peine de lire son billet, que le Roi entra dans son appartement. Henri l'aborda d'un air si froid & si sévère, qu'elle sentit au même instant sa complaisance épuisée. Il ne lui eut pas plutôt déclaré qu'il étoit informé des liaisons secrètes qu'elle continuoit d'entretenir avec le Comte, qu'elle demanda avec fierté au Roi de quel droit il osoit condamner une union qu'il avoit autrefois autorisée, & pourquoi il prétendoit la rendre victime d'une injuste Politique? — « Vous ne me » contraindrez jamais à donner ma main » à qui n'aura pas mon cœur, ajouta-» t-elle; les choses sont dans un tel état, » qu'il ne me seroit pas permis de chan-» ger, quand je voudrois : nous nous » sommes engagés, M. de Soissons & » moi, par un double écrit, à n'être » jamais à personne, & à nous épouser » quand nous le pourrons librement. — » Vous avez pris ces engagemens (re-» prit le Roi étonné) sans me les com-

» muniquer ! — Oui, Monsieur ; & je » n'attends qu'une cérémonie pour ra- » tifier ce que nos cœurs ont déjà » conclu. — Vous avez raison, Madame ; » la Postérité vous tiendra compte de » cette belle action. — Il se trouvera » peut-être des personnes désintéressées » qui parleront en termes vrais des » duretés que vous avez pour moi. — » Madame, vous seriez au désespoir de » m'avoir épargné le chagrin d'un re- » proche — ». Il sortit, en finissant ces mots, & laissa la Princesse consternée.

Le Roi, embarrassé du secret qu'il venoit d'apprendre, ne fut pas plutôt libre, qu'il fit appeller le Marquis de Rosny. Rosny désapprouva, avec ce noble emportement qui ne sied qu'à la vérité courageuse, la conduite du Roi. Henri repoussa, avec sa vivacité ordinaire, les reproches du sincère Ministre. — Ce ne sont pas des réprimandes qu'il me faut, dit-il ; ce sont des conseils. — Eh bien, laissez Madame & M. de Soissons en repos ; vous avez des affaires d'une bien plus grande importance. — Lesquelles ? s'écria le Roi d'un ton précipité. — Votre Majesté ne peut

pas ignorer que je suis en termes d'accommodement avec M. de Villars pour la réduction de la Normandie; & que si on tarde à le conclure, il est à craindre que le Marquis ne se laisse séduire par le Roi d'Espagne & par le Duc de Mayenne, qui lui promettront un prompt secours, s'il veut encore quelque temps tenir leur parti. — Ni la Normandie, ni tout l'Univers, ne m'intéressent pas tant que cette affaire, & j'entends que vous y travailliez incessamment. — Eh bien donc, je prie Votre Majesté de ne désapprouver aucune des mesures que je prendrai pour la réussite de ce dessein; mais, sur-tout, gardez-vous bien de dire que vous m'en ayiez jamais chargé—.

Le Roi promit tout. Le Ministre alla le même jour chez du Perron; &, affectant une sorte de confiance, lui dit, par manière de réflexion, que le Comte s'y prenoit mal, & que si Son Altesse se conduisoit autrement, il ne trouveroit peut être pas tant d'obstacles à ses desirs; que ce qu'il en savoit, étoit de la bouche du Roi. Ensuite, comme s'il en avoit trop dit, il pria du Perron de

lui garder le secret. « — Le Roi, ajouta-il, ne s'en est expliqué avec moi qu'en tête-à-tête; je serois infailliblement perdu, si Sa Majesté venoit à savoir que j'eusse divulgué ce mystère » —.

Du Perron promit le secret; mais à peine le Marquis de Rosny étoit sorti, qu'il en alla faire rapport au Comte, qui en prévint la Princesse, laquelle se trouva malheureusement trop disposée à croire que le Marquis parloit sincèrement. La Princesse rechercha le Ministre; & l'ayant attiré chez elle, où il ne demandoit pas mieux que d'être reçu, elle le pria, en présence du Comte de Soissons, qui se joignit à elle, de ramener Henri IV à des intentions moins dures. Le Marquis avoua qu'il avoit entre les mains un moyen infaillible d'accomplir leur mariage; mais qu'il étoit au désespoir de ne pouvoir le leur apprendre, parce que c'étoit une confidence dont Sa Majesté l'avoit honoré. Il piqua leur curiosité, & se retira, cette fois, sans avoir rien dit; enfin, cédant, & comme forcé par leurs instances, il leur avoua, quelques jours après, que la principale cause des refus

du Roi, étoit la hauteur avec laquelle le Comte avoit prétendu forcer Henri à tenir sa parole. Il conclut que si, de leur propre mouvement, leurs Altesses rendoient les promesses mutuelles qu'elles s'étoient données, & si par un écrit contraire elles déclaroient qu'elles ne pensoient plus l'une à l'autre, Sa Majesté, touchée de cette déférence, suspendroit tout son ressentiment; & avant qu'il fût trois mois, consentiroit à la célébration de leur mariage.

La crédule Catherine ajouta foi aux perfides protestations de Rosny, & détermina le Comte à rendre l'écrit, garant & gage de leur foi. « — Se défier » d'un Roi, lui disoit-elle, c'est l'of» fenser; vous savez ce que sa colère nous » a coûté : ayons du moins la satisfac» tion de le mettre dans son tort, s'il » est encore assez injuste pour vouloir » nous tromper — ». Le Comte se détermina à rendre l'écrit; Catherine voulut qu'il restât en dépôt entre les mains de Rosny. Ils renoncèrent, par un autre écrit, à leurs mutuelles prétentions. Le Roi, satisfait, en apparence, de ce sacrifice, parut rempli de confiance en

eux. Ils se voyoient tous les jours sans témoins; tout sembloit protéger leur amour. La voix publique fixoit l'époque de leur mariage aussi-tôt que le Roi seroit maître de Paris.

Les affaires du Roi permettoient en effet de semblables présages. La plupart des Provinces, & presque tous les Parlemens, étoient rentrés dans leur devoir: le Duc de Brissac venoit de lui promettre d'ouvrir les portes de Paris; il tint sa promesse. Quelques jours après, il fit son entrée dans cette Capitale. Le Duc de Féria, Ambassadeur d'Espagne, suivi de trente des plus zélés Ligueurs, s'étoit éloigné. Henri avoit fait assurer les Cardinaux de Plaisance & de Pellevé de sa protection (1). Il traita avec bonté Mesdames de Nemours & de Montpensier sa fille; il joua même, une partie du jour, avec cette dernière Duchesse.

Mais quand Henri touchoit au terme de son bonheur, il n'en étoit pas plus

(1) Le Cardinal Pellevé mourut le même jour de l'entrée du Roi, de la peur qu'il avoit, dit-on, de voir le Roi dans Paris.

disposé à réaliser ses promesses. Il engageoit Rosny, qui venoit de ramener la Normandie à l'obéissance, de renouer le mariage du Duc de Montpensier avec Madame Catherine. Le Marquis de Rosny, dont l'humeur austère répugnoit à d'aussi honteuses perfidies, ne put se dispenser d'obéir au Roi. Le Duc de Montpensier, qui aimoit vérita blement Madame, n'eut plus rien à répondre aux instances du Marquis de Rosny, aussitôt que celui-ci lui eut remis la renonciation que les deux Amans avoient signée. Le Duc ouvrit son cœur à l'espérance, & vint renouveller à Henri IV l'aveu qu'il avoit fait autrefois de ses sentimens. Henri, enchanté, exigea que son Ministre, qui réussissoit si bien dans toutes sortes de négociations, apprît à Madame les intentions du Roi : en vain Rosny allégua que ce procédé alloit porter atteinte à sa bonne foi & à sa réputation.

Le coup fut assommant pour Madame. « — Quoi ! s'écria-t-elle avec douleur ; » quoi ! le Roi, mon frère, me trompe » une seconde fois ; & c'est vous qui » osez vous charger d'une semblable

» commiſſion ? — C'eſt mon Roi qui me » l'ordonne, répondit Roſny, & qui » veut abſolument que je lui obéiſſe. — » Il n'y a que vous qui puiſſiez lui don- » ner de ſemblables conſeils — ». Elle ſe retira dans un cabinet, où elle épancha ſa douleur dans ſes larmes, & laiſſa Roſny dans une conſternation inconce- vable. Elle écrivit au Comte de Soiſ- ſons. « Je meurs, mon cher Comte ; » tout s'eſt enfin déclaré contre nous : » le perfide Roſny nous trompoit, dans » le temps qu'il ſembloit nous ſervir, & » mon frère le faiſoit agir. Je ne vois plus » qu'un remède ; c'eſt la conſtance. Mais » eſt-ce à moi de parler de conſtance, » quand je ſuccombe ? ma patience fait » ſes derniers efforts : je ſuis au déſeſ- » poir — ».

Le Comte reçut cette lettre à Noyon, où il ſe trouvoit avec le Roi, qui aſſié- geoit cette Ville. Il diſſimula une partie de ſa colère, partit de Noyon, & vint en Champagne avec le Roi, qui reprit le chemin de Paris. Il eut avec Madame une ſecrète entrevue, dans laquelle ils ſe donnèrent de nouveaux témoignages d'amour & de fidélité. Ils n'avoient plus

que leur courage & leur constance à opposer à une persécution aussi ouverte.

Dans le même temps arrivoit à Paris le Duc de Montpensier. Le Roi croyoit que la Princesse se rendroit enfin à ses remontrances. La Politique suscitoit, dans le même temps, un rival plus dangereux au Comte de Soissons. Charles III, Duc de Lorraine, s'étoit mêlé si avant dans le parti de la Ligue, qu'on l'accusoit d'avoir osé aspirer à la Couronne, sur les droits chimériques de Claude de France sa femme, fille de Henri II. Le mariage de Madame avec Henri, Duc de Bar, fils aîné de Charles III, étoit un des principaux articles du traité de Pavie fait entre la France & la Lorraine. Un troisième rival paroissoit encore; c'étoit Charles, Duc de Guise. Ce Prince, qui venoit de terminer son accommodement avec le Roi à des conditions avantageuses, arriva à la Cour avec cette fierté naturelle aux Princes de sa Maison. Par une suite de cette ambition, trop commune à tous ceux de sa famille, il devint amoureux de Madame. Il se flattoit qu'à l'exemple de la Reine Marguerite, qui avoit aimé

son père, la Princesse pourroit devenir sensible à son ardeur. Il fit servir à ses desseins Mademoiselle de Guise, qui avoit pris auprès de Madame la place de la Comtesse de Guiche.

Le Duc de Guise ne put si bien dissimuler sa passion, que le Duc de Montpensier ne la remarquât. Ce Prince étoit plus amoureux que jamais. L'approbation du Roi lui permettoit d'annoncer ses sentimens ; il alloit chez Madame à toutes les heures du jour : il y rencontra souvent le Duc de Guise. Il entendit ses soupirs, & il ne lui fut pas difficile d'en deviner la cause. Le Duc de Guise n'avoit cependant point parlé encore ; sa sœur n'osoit en faire l'aveu à la Princesse, qui cependant avoit deviné son secret ; elle voulut mettre à profit la circonstance suivante.

La Princesse, suivant l'usage alors commun à la Famille royale, alloit passer les après-dînées dans plusieurs belles maisons des environs de Paris. Mademoiselle de Guise l'engagea d'aller dans celle que le fameux Sébastien Zamet avoit aux portes de la Ville. Ce célèbre Partisan, qui de simple Cordonnier de

Henri III se voyoit élevé à une fortune immense, étoit Italien, & s'étoit tellement rendu considérable, que le Roi lui faisoit souvent l'honneur d'aller manger chez lui. Zamet avoit un esprit brillant & enjoué, qui lui faisoit des amis à la Cour. Il étoit d'une complaisance rare à l'égard des jeunes gens de Qualité, & on pouvoit en toute sûreté le rendre dépositaire des plus tendres secrets de la Cour. C'est lui qui se disoit plaisamment Seigneur suzerain de dix-sept cents mille écus. Zamet avoit été fort utile à l'avancement du trop malheureux Biron. Le Duc de Belilegarde lui devoit tout, & à l'époque dont nous parlons, le jeune Schomberg, à peine établi en France, étoit son ouvrage. Dans ce sens Zamet étoit bien plus estimable que ces Partisans du dix-huitième siècle, qui n'ont su que faire tourner à la honte des mœurs le prix de leur fortune. Le Duc de Guise avoit mis Zamet dans ses intérêts, & l'avoit prévenu de l'honneur que Madame devoit lui faire.

L'adroit Partisan avoit gardé le secret, & pour faire sa cour à Madame, avoit

fait de magnifiques apprêts. La Princeſſe croyant faire cette promenade en perſonne privée, ne fut pas médiocrement ſurpriſe en entrant dans une grande avenue qui conduiſoit à la maiſon de Zamet, de trouver de diſtance en diſtance un certain nombre de Danſeurs & de Danſeuſes, déguiſés en Faunes & en Driades, qui au ſon de pluſieurs inſtrumens champêtres venoient former une danſe ruſtique. La Princeſſe fut reçue par Zamet à la tête de ſes Officiers déguiſés en Silvains, qui la conduiſirent dans une ſalle magnifique, où une collation ſe trouva ſervie. Il y avoit réuni les Chanteuſes les plus célèbres de Paris. Pendant la collation arrivèrent le Duc de Guiſe, le Maréchal de Joyeuſe, la Marquiſe de Belle-Iſle, Mademoiſelle de Rohan, & le Marquis de Baſſompierre, jeune Seigneur Lorrain des mieux faits & des plus aimables de la Cour.

Le Duc de Guiſe, de concert avec Zamet, avoit pris des meſures pour favoriſer l'entretien qu'il avoit envie de ſe ménager avec Madame. A peine étoit-elle montée en carroſſe, que la

flèche rompit : le Duc étoit dans le sien avec le Marquis de Bassompierre ; il offrit une place à Madame, qui fut obligée de l'accepter. Le Duc n'eut pas plutôt commencé de s'expliquer, qu'elle lui ferma la bouche. Elle acheva sa réponse en lui disant : « — Vous ne pouvez » être à moi ; l'expérience d'ailleurs a » trop fait connoître que le sang royal, » mêlé avec celui de Guise, ne peut » produire qu'une alliance très-dange- » reuse. Quelque fidèle que vous soyez » au Roi, pensez-vous qu'il ait oublié » que vous êtes sorti d'un père qui a » tout tenté pour lui ravir la Cou- » ronne ? — Je ne suis pas aimé, reprit » le Duc, voilà mes torts ; ils dispa- » roîtroient aisément si vous vouliez ; » que dis-je, Madame, si vous pou- » viez m'aimer. Quelque destin que vous » me réserviez, je ne peux ni ne veux » éteindre un feu que vos beaux yeux » ont allumé — ».

Qu'on nous permette quelques réflexions sur la manière dont les Valois vivoient dans Paris. Les réflexions sont l'aliment de l'Histoire : elle seroit bien sèche sans les applications & sans les

rapports que l'Historien établit entre les siècles passés & le nôtre. François Ier, Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV, alloient s'asseoir au haut-bout des tables des Bourgeois de Paris. François Ier & Henri IV se faisoient un plaisir d'assister en simples convives dans les banquets de noces. François Ier alloit le soir à pied rendre des visites à des Dames de la Bourgeoisie : il ne permettoit pas même qu'on le reconduisît sur l'escalier. *Par-tout*, disoit Henri IV, *où je trouve une femme aimable, un bon rôt, je me trouve bien.* Charles IX laissoit dîner à l'autre bout de la salle, où il étoit à son grand couvert, des femmes du Peuple. Cette familiarité établissoit des rapports immédiats entre le Roi & les Sujets : ils sembloient vivre avec leur Maître. Ce ton imité par les grands Seigneurs, élevoit une échelle de gradation, par laquelle tous les états se rapprochoient & se serroient l'un à l'autre. Les distances étoient franchies par l'urbanité & par la communauté des agrémens & des plaisirs. Nos Rois se croyoient obligés de donner des fêtes au Peuple. *J'ai oui-*

dire au Roi votre grand-père, disoit Catherine de Médicis à Charles IX, *qu'il falloit, pour vivre deux jours en repos avec les François, & qu'ils aimassent leur Roi, les tenir joyeux.* Le sombre Louis XIII & le trop superbe Louis XIV se sont trop éloignés de leurs Sujets. L'un parut vouloir renfermer ses pas d'armes dans la Place Royale, l'autre dans sa Galerie de Versailles. Les Valois avoient des Gardes, mais vêtus sans distinction marquée autre qu'une espèce de livrée; il sembloit que c'étoit encore le Peuple qui gardoit son Maître. Louis XIV s'investit d'un triple rang d'escadrons, assigna des couleurs bizarres à ses soldats, & offrit à la Nation étonnée le spectacle singulier d'une portion de ses enfans, toujours armée contre l'autre, & essentiellement séparée de l'autre. On vit sous ce travestissement les soldats oublier qu'ils étoient tirés de la charrue, dont l'ancien vêtement leur rappelloit autrefois le souvenir, & les rendoit plus humains. Reprenons le fil du Roman.

Il étoit trois heures du matin quand Madame arriva à Paris; le carrosse du

Duc la remit au Louvre, & ce Prince lui donna la main jusqu'à son appartement. M. de Montpensier qui venoit de jouer & de perdre chez le Roi, passoit pour s'en retourner chez lui : il reconnut Madame avec le Duc. Il n'en fallut pas davantage pour le rendre jaloux. Il lui tardoit de voir le jour, pour se plaindre au Roi du peu de ménagement qu'on avoit pour lui. « — Quand Votre Majesté, Sire, m'a » engagé à la recherche de sa Sœur » unique, étoit ce pour me faire voir » tous les jours triompher de nouveaux » Amans ! Ou faites cesser une concur- » rence qui me blesse, ou permettez- » moi de renoncer aux droits que les » ordres de Votre Majesté avoient au- » torisés. J'aime mieux plaire à votre » Sœur par une complaisance qui me » coûtera peut-être bien cher, que de » l'épouser pour avoir le chagrin de » savoir qu'elle me hait dans le fond » de son cœur — ».

Henri rassura le Duc de Montpensier, & pour frapper un coup plus sûr, fit remontrer vivement au Conseil, par le Chancelier, que le Duc de Guise avoit

l'audace d'aſpirer à l'hymen de ſa Sœur, & que ce mariage relevant les eſpérances du parti de la Ligue, pourroit plonger l'état dans de ſeconds troubles plus dangereux que les premiers. Il fut convenu d'écarter ce Prince, ſous le prétexte du Gouvernement de Provence dont on l'honora. Le Roi lui fit dire que les déſordres de cette Province y rendoient ſa préſence néceſſaire. Tel fut le motif qui fit commettre une injuſtice envers d'Epernon, qu'on dépouilla de ce Gouvernement, pour en gratifier, aux dépens d'un vieux Guerrier, d'un homme utile, un jeune étourdi, portant un nom ſuſpect au Trône, & odieux à la ſaine moitié du Peuple.

Le Roi fit dire en même temps au Comte de Soiſſons, que ne devant plus ſonger à Madame, il lui conſeilloit d'épouſer Mademoiſelle de Montauſier, une des plus riches héritières de France. Le Comte, entraîné par le Prince de Conti, rendit quelques viſites à cette aimable perſonne; le Roi ne manqua pas d'en donner avis à Madame: il lui propoſa lui-même le Duc de Bar,

fils aîné du Duc de Lorraine. Quelques avantages que le Roi lui offrît, elle parut résolue à ne se jamais marier ou à épouser le Comte. Rien n'ébranla sa constance : elle se retira à la campagne, & choisit une maison que Duplessis-Mornay avoit à douze lieues de Paris.

Henri poursuivoit toujours le projet du mariage du Duc de Bar ; il se fit envoyer une ambassade solemnelle. Le Marquis d'Haraucourt fit, au nom du Duc de Lorraine, publiquement la demande de Madame. Le Marquis rendit ensuite une visite *incognito* à la Princesse : Catherine lui répondit de manière à ne lui laisser point d'espérance. Les créatures du Roi n'en répandirent pas moins la nouvelle que Madame avoit bien reçu le Marquis d'Haraucourt. Le Comte de Soissons en fut pénétré de douleur ; il résolut d'aller s'informer lui-même du succès de cette funeste visite. Le Duc de Montpensier, étonné de la même nouvelle, avoit pris la même résolution. Le Duc de Guise vouloit voir la Princesse avant de s'éloigner. Il se travestit, & suivi du fidèle Livron son valet, il arriva à la maison

maison de campagne habitée par Madame. Il se cacha dans un sallon de verdure, où la Princesse venoit se reposer souvent. Il ne l'attendit pas long-temps; elle vint avec le Comte de Soissons. «—Eh bien, disoit-il, on veut donc encore vous enlever à moi? ce n'est » pas assez de la concurrence de M. de » Montpensier, il faut que le Duc de » Barse mette sur les rangs. — Plût aux » Dieux que vous ne vous rebutassiez » pas plus que moi! — Tant que vous » me permettrez de vous aimer, je ne » plaindrai ni peines ni craintes. Mais, » Madame, tout le monde, excepté » moi, peut vous parler, vous entre- » tenir. Qu'il est doux de se plaindre » avec ce qu'on aime des maux qu'on » endure! Hélas! faut-il que je sois » privé de cette unique consolation! » Le Duc de Guise, que je ne croyois » qu'ambitieux, a la liberté de vous » laisser connoître le trouble de son » ame.— Que vous me connoissez peu! » toute la passion de M. de Guise n'est » pas capable de me distraire un seul » moment de votre pensée. —Que vous

» ſavez bien raſſurer un Amant mal-» heureux, & que mes ſoupçons me de-» viennent chers, depuis que vous les » diſſipez d'une manière ſi touchante » !

Madame alloit répondre. Une de ſes Femmes-de-chambre vint l'avertir que le Duc de Montpenſier s'approchoit à grands pas du cabinet de verdure où elle étoit. Catherine alla au-devant du Duc, & ordonna à ſa Femme-de-chambre de mettre le Comte de Soiſſons en ſûreté. Après tout ce qu'il venoit d'entendre, le Duc de Guiſe devoit être convaincu que la Princeſſe n'aimeroit jamais que le Comte. Cette connoiſſance, au lieu de l'éloigner, ne fit qu'allumer ſa jalouſie; il réſolut de laiſſer diſparoître la Princeſſe, de ſuivre le Comte, & de lui faire mettre l'épée à la main. Il ſortit du lieu où il étoit caché, dans cette réſolution; mais, ayant fait quelques pas dans une allée, il trouva qu'elle étoit coupée par tant de différentes routes, qu'il ne ſavoit par laquelle il devoit marcher; il prit un ſentier tout oppoſé au chemin que le Comte avoit tenu. Le Duc de Montpenſier s'avançoit toujours vers le ca-

binet; la Princeſſe en étoit ſortie pour aller au-devant de lui. Il fut étrangement ſurpris d'appercevoir, au lieu d'elle, le Duc de Guiſe. Il revint bruſquement ſur ſes pas; & ayant enfin trouvé Madame, il lui fit une viſite ſi courte & ſi froide, qu'elle appréhenda qu'il n'eût découvert le Comte. Il ſe paſſoit, dans ce moment, une ſcène plus tragique ailleurs.

Du Perron, le Valet du Comte de Soiſſons, avoit rencontré le Duc de Guiſe. Auſſi-tôt que le Comte parut, il ſe hâta de l'en informer. Le Comte courut à l'endroit que du Perron lui avoit indiqué, & s'étoit caché derrière le tronc d'un arbre. Il n'y fut pas long-temps ſans appercevoir le Duc de Guiſe, qui, ayant ſauté pardeſſus la paliſſade, ſe ſauvoit. Le traveſtiſſement du Duc inſpira de la jalouſie au Comte; il crut que Madame étoit d'intelligence avec lui; il ſortit de derrière l'arbre qui le cachoit, & accourut au-devant du Duc avec des yeux qui n'exprimoient que le dépit & la vengeance. Le Duc de Guiſe, que le même motif aiguillonnoit, s'avança en même temps vers le

Comte, & mit l'épée à la main. Le Comte reçut une légère bleſſure dans le bras, & porta au Duc un coup dans la cuiſſe; le Duc tomba, & le Comte ſe retira.

Cette aventure éclata dans Paris. Le Duc de Montpenſier pria le Roi de lui permettre de renoncer à l'eſpoir d'obtenir la main de Madame. Henri IV, craignant que le bruit de ce combat ne parvînt aux oreilles du Duc de Lorraine, & ne lui attirât un refus ſemblable à celui de M. de Montpenſier, craignant par-là de donner ſa ſœur au Comte, prit la réſolution de contraindre cette Princeſſe à épouſer le Duc de Bar. Il lui dépêcha en même temps un exprès, avec un ordre preſſant de revenir inceſſamment à Paris.

Le jour que Son Alteſſe Royale arriva dans cette Ville, le Duc de Guiſe eut ordre de partir pour ſon Gouvernement; il fut obligé de prendre une litière, à cauſe de ſa bleſſure. Le Comte de Soiſſons reçut une défenſe directe de chercher les moyens de voir la Princeſſe en particulier. Le Duc de Montpenſier fut prié de continuer ſes viſites, pour empêcher l'Envoyé de Lorraine

d'avoir des soupçons. Le Roi fit à sa sœur l'accueil le plus froid, l'accabla de reproches. Elle sentit douloureusement qu'il n'y avoit plus que la Politique qui conduisoit son frère; elle ne put retenir ses larmes qui tombèrent en abondance. Le Roi ne lui donnoit qu'une nuit pour se déterminer à donner la main au Duc de Bar.

Restée seule dans sa chambre, n'ayant point d'amis, ne sachant à qui demander des avis, il lui vint dans la pensée de s'adresser à du Plessis-Mornay; mais, par un second malheur, ce Seigneur étoit retenu dans son lit par la goutte. Elle se vit obligée d'aller le trouver. Elle fit louer un fiacre par Madame de Pengeas, prit un habit d'homme qu'elle avoit fait faire pour un bal, où le Comte devoit la reconnoître à un ruban bleu & or qu'elle avoit sur l'épaule, & qu'elle ne songea point à faire ôter.

Le sage du Plessis-Mornay étoit bien éloigné d'inspirer la désobéissance à la Princesse; il étoit trop attaché à son Roi. Il grossit tous les dangers qu'elle couroit, & ébranla sa fermeté. Elle étoit remontée en carrosse, & s'occu-

poit de sa triste situation, lorsqu'en tournant dans une rue, elle rencontra un carrosse qui fit verser le sien; c'étoit celui du Comte de Soissons, qui, la regardant avec des yeux étonnés & inquiets, lui faisoit comprendre qu'il l'avoit reconnue. Il n'en fallut pas davantage pour animer toutes les fureurs de la jalousie. Il rentra chez lui désespéré, & supposa que Son Altesse Royale ne s'étoit mise dans l'équipage où il l'avoit rencontrée, que pour aller dire adieu au Duc de Guise, que sa blessure empêchoit de venir au Louvre. Il se crut relevé de tous les engagemens qu'il avoit eus avec elle; &, ne s'occupant plus, dans sa fureur, que de les rompre, il résolut de conclure son mariage avec Mademoiselle de Montausier. Son impatience lui fit trouver la nuit si longue, qu'il crut que le jour ne viendroit jamais assez tôt. Il alla trouver le Prince de Conti, & lui dit, en l'embrassant, qu'enfin il avoit retrouvé sa gloire & sa liberté, & qu'il épouseroit Mademoiselle de Montausier dès ce jour-là, s'il le pouvoit. Il alla lui-même annoncer au Roi les disposi-

tions où il étoit. Sa Majesté, ravie de son obéissance, fit dresser le contrat à l'instant : il voulut le porter lui-même à signer à Madame.

Cette Princesse avoit peu dormi; elle avoit songé aux moyens d'instruire le Comte de Soissons des raisons qu'elle avoit eues de se déguiser, lorsque le Roi, d'un air content, lui présenta le contrat de ce Prince. Elle crut d'abord que c'étoit un jeu, & qu'il vouloit la surprendre; mais ayant réitéré les premières assurances qu'il lui avoit données, la Princesse signa avec une apparente insensibilité qui surprit le Roi. Il ne fut pas plutôt hors de sa chambre, que Catherine, qui s'étoit fait un effort des plus violens pour paroître ferme en cette occasion, tomba évanouie dans les bras de Madame de Pengeas.

Nous passerons sous silence le tableau de ces déchiremens affreux & secrets, & de tous les combats que la Princesse dut se livrer avant de se déterminer à épouser le Duc de Bar. Il n'y avoit qu'un aussi grand engagement que le mariage, qui pût l'aider à étouffer le penchant qu'elle avoit pour le Comte,

malgré ſon injuſtice, Le Duc de Bar venoit d'arriver à Paris; elle l'épouſa dans le cabinet du Roi. Le Duc avoit cependant une ſecrète répugnance d'épouſer une Princeſſe Huguenote, qui étoit ſa parente aux troiſième & quatrième degrés. Il avoit beſoin d'une double diſpenſe, une pour la diverſité de Religion, l'autre pour la parenté. La difficulté fut de trouver un Evêque qui voulût prêter ſon miniſtère pour célébrer ce mariage diſcordant. Tous ceux que l'on ſollicita refusèrent. Antoine de Bourbon, fils naturel du feu Roi Henri III & de la belle Anne de l'Iſle-Rouet, s'étant fait prier, y donna les mains, & célébra cet hymen en préſence du Roi. On garda le même formulaire qui avoit été obſervé au mariage de Henri, encore ſimple Roi de Navarre, avec la Reine Marguerite.

Quelques jours auparavant, le Comte de Soiſſons avoit épouſé Mademoiſelle de Montauſier. C'eſt ainſi que le dépit & la jalouſie firent ce que ni les prières ni les menaces de Sa Majeſté n'avoient jamais pu obtenir. Ces deux grandes alliances avoient été précédées, de quel-

ques jours, par trois mariages qui n'étoient pas moins importans; celui de M. de Montpenſier avec Mademoiſelle de Joyeuſe, ſeule héritière de cette Maiſon; celui de M. le Duc d'Aiguillon avec Mademoiſelle de Nevers; celui de Charles, Duc de Nevers, avec Mademoiſelle de Mayenne.

La mort de la belle Gabrielle, ſurvenue au milieu de ces fêtes, ſembla venger la Princeſſe des chagrins que Henri IV lui avoit cauſés. La douleur du Roi fut extrême; il ne vouloit voir perſonne, & ne retint auprès de lui que M. de Roquelaure & le jeune Marquis de Baſſompierre. Gabrielle avoit été empoiſonnée dans le moment où elle alloit épouſer le Roi, qui faiſoit preſſer ſon divorce à Rome avec Marguerite de Valois. La Princeſſe (que nous allons nommer la Ducheſſe de Bar) ſongeoit à quitter la France, pendant que le Roi ſe conſoloit de la perte de la Ducheſſe de Beaufort avec la Marquiſe de Verneuil, & pendant que Doſſat & Sillery concluoient ſon mariage avec Marie de Médicis. Ce mariage ne fait aſſurément point d'honneur à ces Poli-

riques; c'étoit acheter trop cher des diſpenſes dont Henri IV pouvoit & auroit dû ſe paſſer. Mademoiſelle de Guiſe venoit d'épouſer le Prince de Conti, devenu veuf. Cette alliance venoit on ne peut pas plus à propos à ſa Maiſon, qui ne pouvoit ſe relever de l'état dans lequel elle étoit tombée, que par des mariages adroits. C'eſt cette même Princeſſe de Conti qui a donné une Hiſtoire des Amours de Henri IV.

L'aveuglement du Comte de Soiſſons s'étoit diſſipé : il avoit reconnu que ſon imprudence avoit forcé ſon Alteſſe Royale à prendre des engagemens. Il avoit appris de du Pleſſis-Mornay les ſujets du déguiſement de Catherine; & Mademoiſelle de Guiſe lui avoit confirmé, que bien loin que cette Princeſſe eût vu le Duc de Guiſe, il étoit parti ſans lui dire adieu. Toute ſa paſſion s'étoit rallumée. La Cour s'apperçut de ſon abattement, la Ducheſſe de Bar en gémit en ſecret : elle partit ſans le voir. Il vouloit tout abandonner pour la ſuivre. Sa paſſion lui fit dire mille extravagances; il tomba dans une ſi grande affliction, qu'il fut

attaqué d'une fièvre violente qui le mit en peu de jours à l'extrémité. Le Roi prit de si bonnes mesures, que la Duchesse de Bar ignora l'état du Comte de Soissons.

Pendant que le Roi épousoit à Lyon Marie de Médicis, le Comte alloit prendre les eaux. Plombières est une Ville du Bailliage de Vosges, dépendante de la Lorraine, & dont les eaux étoient en réputation. L'espérance qu'il avoit de revoir la Princesse, hâtoit sa marche. La Cour de Lorraine étoit instruite de son attachement à la Duchesse de Bar : le Duc avoit eu beaucoup de répugnance à épouser une Princesse dont le cœur étoit prévenu pour un autre; de sorte que le voyage du Comte à Nancy rouvrant une plaie qui n'étoit pas bien fermée, le Duc de Lorraine voulant complaire à son fils, fit prier le Comte de ne point voir Madame de Bar qu'en public. La Marquise d'Haraucourt, première Dame d'honneur, avertit la Duchesse que le Duc de Lorraine souhaitoit qu'elle évitât de voir le Comte en particulier. La Du-

cheſſe de Bar promit de ne voir le Comte qu'une fois en public, & que le reſte du temps qu'il ſeroit à Nancy, elle feindroit de ſe trouver incommodée, pour avoir le prétexte de ne point ſortir de ſon appartement. Ce fut cette même précaution qui fournit au Comte l'entretien qu'on avoit voulu éviter. Il avoit gagné une des Femmes-de-chambre, qui choiſit un jour où M. de Lorraine donnoit une Audience ſecrète à l'Ambaſſadeur de l'Empire, pendant que M. de Bar étoit à la chaſſe.

Le Comte fut introduit dans un cabinet, où la Ducheſſe paſſoit ordinairement quelques heures. Il s'y cacha derrière une tapiſſerie juſqu'au moment où la Ducheſſe entra. Il vint ſe jetter à ſes pieds : qu'on juge de ſa ſurpriſe! Le Comte à ſes genoux! dans ſon cabinet! quel moment! quelle épreuve! il gardoit le ſilence, il ne donnoit des marques de ſenſibilité que par des regards & des ſoupirs. La Ducheſſe ramaſſa toutes ſes forces pour lui parler. Nous ne répéterons point tout ce

qu'elle dit au Comte. La vertu fournissoit les argumens : l'amour ne concluoit point, & faisoit toujours des distinctions. La Duchesse de Bar étoit vertueuse, mais elle aimoit le Comte. « — Changez, lui disoit-elle ; votre » changement hâtera ma guérison, je » vous en dis peut-être trop — ». Dans ce moment la Femme-de-chambre, qui étoit dans la confidence du Comte, vint avertir la Duchesse de Bar que le Duc arrivoit. La Duchesse enferma le Comte dans son cabinet ; elle s'imaginoit que le Duc s'en iroit bientôt. Ce Prince ne resta en effet qu'un moment, & s'étant plaint d'un grand mal de tête, il passa dans sa chambre où il se fit mettre au lit. Ce contre-temps acheva de déconcerter la Duchesse. On ne pouvoit sortir de chez elle sans passer par l'appartement du Duc.

La plus fâcheuse disgrace que le Comte eût à essuyer, c'étoit d'exposer Madame de Bar au courroux de son mari. Il attendoit qu'on vînt le retirer du cabinet : il eût peut-être été obligé d'y passer la nuit, s'il n'avoit découvert

une porte. Il l'ouvrit; elle fit si peu de bruit, qu'il se flatta qu'on ne pouvoit l'entendre. Il se glissa dans les jardins où la porte aboutissoit, & s'étant enfoncé dans une allée, il s'imagina que personne ne l'avoit vu.

Le Duc de Bar ayant passé quelque temps dans son lit sans pouvoir s'assoupir, avoit senti diminuer son mal de tête, & s'étant levé, il se promenoit sur une terrasse qui donnoit dans les jardins: il apperçut M. de Soissons, qui se glissoit dans une allée couverte avec une précipitation qui fit supposer au Duc que le Comte ne vouloit pas être vu.

Le Duc étoit d'une bonté qui alloit jusqu'à la foiblesse, & d'un attachement si fort pour la Religion Catholique, qu'il lui étoit resté toujours des scrupules d'avoir épousé une Princesse hérétique. Ceux qui le dirigoient, avoient mis sa conscience à la gêne; & comme il s'agissoit de faire un affront à la Religion Protestante, ils avoient fait croire à ce bon Duc qu'il n'étoit point dans la voie du salut, s'il ne rompoit tout

commerce avec la Ducheſſe. Le Duc avoit réſiſté juſques-là à leurs conſeils : mais l'apparition du Comte de Soiſſons lui fit oublier la réſolution qu'il avoit priſe de réſiſter aux maximes des Caſuiſtes ; il ſuffit qu'il crût la Ducheſſe criminelle, pour changer tout-à-coup de ſentiment.

C'etoit trop pour lui de la laiſſer vivre dans l'héréſie & le libertinage ; il ſe détermina à l'abandonner. Il partit le lendemain pour aller demander à Rome ſon abſolution ; il laiſſa deux lettres, l'une adreſſée au Duc de Lorraine, l'autre pour la Princeſſe. Il mandoit ſimplement au Duc que ne pouvant plus vivre avec les remords que lui cauſoit l'alliance qu'il avoit contractée avec une Infidelle, il alloit implorer les graces que l'Egliſe accorde au repentir, eſpérant obtenir une abſolution pour le crime paſſé, une diſpenſe pour l'avenir. Il s'expliquoit plus clairement à la Ducheſſe, & lui faiſoit de ſanglans reproches de l'aventure dont il avoit été le témoin.

La Princeſſe crut qu'il étoit beſoin d'employer de grands remèdes ; elle fit

ordonner de sa part au Comte de Soissons de partir incessamment de Nancy ; elle dépêcha un Courier au Roi ; elle écrivit en même temps au Duc de Bar une lettre si sage, que ce Prince seroit revenu sur ses pas, si ses scrupules de conscience ne se fussent joints à sa jalousie. Il continua son chemin, & arriva à Rome quelques jours auparavant l'ouverture du grand Jubilé. Clément VIII, persuadé que les graces spirituelles n'étoient pas pour les égarés & pour les Hérétiques, donna au Duc de Guise l'absolution du crime qu'il avoit commis de s'unir avec une Princesse Protestante ; il lui refusa absolument la dispense qu'il lui demandoit pour l'avenir, à moins qu'elle ne se fît instruire, ou qu'il ne travaillât à faire dissoudre ce mariage, qui ne pouvoit subsister, une des Parties étant Hérétique opiniâtre.

Le Duc, qui auroit préféré la moindre pratique de dévotion à toutes les femmes du monde, se soumit aux conditions qui lui furent imposées. Il n'étoit pas fâché d'avoir un prétexte pour répudier une Princesse dont il croyoit avoir reçu un outrage sensible. Il reçut

une absolution secrète du Pape. Cette absolution fit beaucoup de bruit en Europe. Henri IV écrivit vivement au Duc de Lorraine, qui rassura la Duchesse de Bar.

Pendant ce fâcheux contre-temps arrrivé à la Cour de Lorraine, la Reine Marie de Médicis mit au monde à Fontainebleau Louis XIII. Henri IV, transporté de joie, lui mit le même jour de sa naissance l'épée à la main, suivant la coutume de ses prédécesseurs, demandant à Dieu qu'il pût s'en servir quelque jour pour sa gloire & pour le bien de son Etat. Il n'y eut que la seule Marquise de Verneuil qui ne prit point de part à la joie publique. Le Roi n'avoit point la force de faire taire ses Maîtresses, ce qui causoit de fréquens démêlés entre lui & la Reine.

Le Duc de Bar étoit retourné à Nancy : il se rendit à la force des raisons du Duc de Lorraine, & se remit avec la Duchesse comme il étoit auparavant. Il ne fut plus question ni du voyage de Rome, ni des remontrances du Saint-Père. Quelque temps après, la Duchesse crut être grosse. Le bruit de

cette groſſeſſe réjouit les deux Cours de France & de Lorraine : mais ayant tiré en longueur au-delà du terme ordinaire, Madame de Bar tomba malade, & mourut d'une tumeur dans le bas-ventre, que ſes Médecins adulateurs ou ignorans avoient traitée juſqu'alors d'une véritable groſſeſſe.

Ainſi finit ſes jours une des plus vertueuſes Princeſſes de l'Europe, victime de la politique mal raiſonnée de Henri IV. Ce Roi ſi bon envers ſes Sujets, fut le tyran de ſa Sœur, & ne ſut jamais venir au-devant de ſes amis. Les murmures de Sully, les plaintes trop juſtes de Mornay, le ſupplice de Biron, les perſécutions qu'éprouva le Comte de Soiſſons, les larmes qu'il fit répandre à Catherine ſa Sœur, dépoſeront toujours contre lui.

Le Comte de Soiſſons mena une vie languiſſante. Sa douleur ne fut ſuſpendue que par les agitations de ſon caractère violent qui l'entraînoient dans tous les complots. Il ne devoit point aimer Henri IV, & eut à ſe plaindre de Richelieu : car quel Courtiſan n'eut à ſe plaindre de ce Miniſtre !

QUATRIÈME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LA RENCONTRE SINGULIÈRE.

ANECDOTE.

J'ÉTOIS venu de Paris à Meaux dans le carrosse public. Dans ce carrosse, j'avois trouvé deux gros Chanoines, un Procureur, deux Fermiers, & deux ou trois femmes assez proprement mises, mais dont le visage, couvert de hâle, annonçoit que cette propreté extérieure, & l'aisance qu'elle faisoit supposer, étoient le fruit de la fatigue du corps & du travail des mains. J'avois été obligé d'entendre, pendant la route, mille plaintes pitoyables sur la rigueur

de la fortune, cris toujours importuns pour l'homme sage, qui sait se contenter de ce qu'il a & oublie ce qu'il n'a plus. Mais ce qui m'avoit donné, sur-tout, beaucoup d'humeur, c'étoit que ces voix mécontentes, ces voix ingrates qui murmuroient si haut, partoient du sein même de l'abondance; je veux dire que c'étoient les deux gros Chanoines qui se plaignoient si amèrement de la fortune. Je m'étois fait une loi de mépriser leurs imprécations contre une Déesse dont les faveurs insignes étoient écrites sur leur visage. Je m'étois vingt fois mordu les lèvres pour me taire, sachant que ces Messieurs & leurs pareils, abusant de leur état & de leur domination, prennent communément des avis pour des satyres, & font bientôt de la dispute un outrage. Mais cette violence m'avoit beaucoup coûté; & je crois que malgré ma retenue ordinaire, j'en aurois été incapable, si, en même temps, je n'avois été distrait & calmé par les discours ingénus & l'air de contentement des deux Fermiers & des trois femmes. Ces pauvres gens, si malheureux par l'excès de leurs

travaux journaliers, & si heureux par la modération de leurs desirs, je dirai même par la justesse de leurs idées & par la justice de leurs sentimens, rioient de si bon cœur des complaintes lugubres & odieuses des *Acolytes* du Très-Haut, que souvent je n'avois pu m'empêcher de rire de ce contraste, en admirant & détestant, tour-à-tour, les objets qui m'en rendoient témoin. Tout cela, à la longue, auroit fini par m'amuser : les Fermiers & les Chanoines avoient commencé à se prendre de querelle; & je prévoyois une excellente scène, à la suite de laquelle je pourrois faire un excellent Traité sur le bien & le mal : mais malheureusement le Procureur, qui n'avoit encore rien dit, ennuyé de son silence, ou peut-être accablé de remords, en voyant dans ces aimables Fermiers l'image de mille innocentes victimes dont son avidité l'obligea cent fois de se repaître, prit de l'humeur, & se mit à disputer contr'eux, & à leur dire qu'ils n'avoient pas le sens commun (peut-être, & vraisemblablement dans l'intention de s'attirer quelques injures, & de pouvoir,

en dédommagement, leur répondre par quelque assignation) : cela gâta tout; je pris le parti du foible contre le fort; je voyois un piége dans cette dispute, & j'abhorre les piéges. Le Procureur fronça le sourcil; je lui dis qu'il étoit un coquin, & il me regarda d'un œil menaçant. La conversation ne fut plus qu'entre nous; elle devint très-vive, & j'allois l'assommer pour une sottise qu'il n'auroit vengée qu'en procédant contre moi, lorsque nous arrivâmes à l'Auberge.

Cette scène, violente de ma part, parce que je n'ai jamais su soutenir avec modération la cause de la vérité & de l'innocence, fut cause que je me sentis un peu incommodé en descendant du carrosse. Je me fis donner une chambre en particulier; &, me voyant seul, je ne pus me défendre de faire des réflexions sur ce que j'avois entendu pendant la journée. Tout ce qui s'étoit dit pour & contre méritoit le nom de raisonnement; les Chanoines avoient argumenté, & les Fermiers avoient répondu. Ceux-ci avoient attaqué à leur tour; ils avoient dit d'excellentes choses

très-simples, & leurs discours touchans & sublimes n'avoient pas empêché que les premiers ne trouvassent mille choses à répondre, mille objections fortes ou captieuses à leur faire. Je rêvai à tout cela; & je me dis : Le vice & la vertu ont donc leurs raisonnemens également capables de persuader! les passions de l'homme injuste, & les sentimens de l'honnête homme, ont donc un égal appui dans les ressources de l'esprit! L'ingrat, qui pense & fait parler, trouvera des excuses de son crime dans les sources fertiles de l'imagination & de l'éloquence! l'usurier, le sujet rebelle, le père barbare, l'Amant perfide, tous les vices, tous les crimes pourront se procurer un triomphe éclatant par les secours d'un langage enchanteur! Oh que l'esprit est dangereux! qu'il est haïssable, & que ces paroles, *beati pauperes spiritu*, renferment une terrible sentence!

Cette conclusion m'attristoit. Je cherchai des choses à lui opposer; l'idée des Chanoines & du Procureur m'en eut bientôt fourni. Ces gens-là ne sont pas contens de leur sort, me dis-je!

des gens que le bien des malheureux vient chercher, qui ſont engraiſſés des bienfaits de la terre, qui profitent des premiers fruits de l'induſtrie & de la ſueur du Laboureur infatigable, que la dixme appauvrit, ou qu'une Sentence contraint! Eh! à qui la fortune pourra-t-elle ſe flatter de plaire, ſi l'abondance des biens & la facilité des moyens ne ſont que d'impuiſſantes raiſons pour être content de ſes faveurs? Je ſentis, dès-lors, que ce n'étoit pas la fortune qui avoit tort; & que l'ingratitude des hommes la condamnoit ſouvent à entendre des injures qu'elle ne méritoit pas. Mais, continuai je, ce ne ſont pas ceux à qui elle a meſuré préciſément ſes bienfaits qui ſe plaignent le plus: les plus mécontens ſont ceux à qui elle les a prodigués; & l'on peut croire qu'ils lui reprochent juſqu'aux ſouris flatteurs qu'elle accorde quelquefois aux plus malheureux.

J'aurois pouſſé plus loin cette triſte analyſe, & certainement je m'étois ouvert un beau champ de réflexions; mais je fus interrompu par la Maîtreſſe de l'Auberge, femme honnête & attentive, qui

qui honore sa profession, & mérite sa fortune. Elle venoit me demander si je ne voulois pas souper. Je me sentois mieux, & j'acceptai sa proposition. Elle ajouta que je souperois, si je voulois, avec les deux Ecclésiastiques qui étoient venus avec moi de Paris dans le carrosse. — Oh! je vous remercie, lui dis-je avec humeur; ils m'ont déplu, & je serois fâché de les revoir—. Elle fit un éclat de rire, en m'entendant parler avec cette naïveté; & comme elle est très-naïve aussi, elle me demanda si c'étoit leur embonpoint qui m'avoit choqué. — Je serois en droit de le trouver choquant, répondis-je, en plaisantant; car leur inutile existence ne demande pas tant de santé. Moi qui cours, qui me fatigue, qui me tourmente pour le bien d'une famille, je suis transparent de maigreur; mais, d'ailleurs, je suis convaincu qu'ils sont remplis de haine pour leur prochain, & d'amour pour eux-mêmes : ces caractères-là me furent toujours odieux—.

Je lui demandai s'il n'y avoit pas quelques honnêtes gens dans sa maison

avec qui je puſſe ſouper, n'aimant pas à manger ſeul? Elle me dit qu'il venoit d'arriver deux *Meſſieurs*, avec un Eccléſiaſtique. — Encore un Eccléſiaſtique, répondis-je! — Oh! celui-là ne vous *choquera* pas, répondit-elle; il eſt ſi mince & ſi ſec, qu'on verroit le jour à travers ſon corps. — Voilà comme il les faudroit tous, répliquai-je —. La Maîtreſſe rit encore beaucoup, & ajouta que celui-ci paroiſſoit très-bon homme. —En ce cas, lui dis-je, cette compagnie me conviendra beaucoup; demandez à ces Meſſieurs s'ils veulent me recevoir —.

Elle ſortit, & revint, un moment après, me dire que je ferois *plaiſir & honneur* à la compagnie. Il faut faire connoître au Lecteur ces trois aimables perſonnes: l'une s'appelle le Marquis de Megrinville; c'eſt un homme de quarante ans, qui paroît extrêmement fatigué, qui parle peu, rit encore moins, eſt de l'avis des autres, ou ſe tait, & paroît indifférent aux ridicules comme aux plaiſirs; mais qui intéreſſe cependant par un grand air de douceur & une politeſſe très-unie. Il vit en Province

dans une Terre qu'on dit très-belle, *où il attend*, dit-il, *la mort sans la craindre, & se faisant un plaisir de recevoir ceux qui sont assez sages pour pouvoir s'amuser avec un homme qui n'est plus fou.* Tel est le Marquis. Je développerai mieux son caractère; & il ne sera indifférent qu'à ceux à qui il faut des plaisirs bruyans & des sociétés vicieuses, pour s'amuser.

L'autre est le Chevalier de Riancourt: on peut le regarder comme une copie heureuse de l'*ami de tout le monde*; mais il n'est ainsi qu'à force d'esprit. Peu d'hommes, en effet, en ont autant que lui; il est d'une gaieté toujours extrême, mais rarement naturelle. La raison en est simple; l'esprit lui dit de haïr les hommes, la raison lui conseille de les aimer; il cherche à pencher de ce dernier côté: mais la résolution ne fait pas le penchant. Pour se dompter lui-même, pour écarter une expérience & des idées qui justifient la difficulté qu'il y trouve, il embrasse & caresse tout le monde; il cherche ou affecte le plaisir, ne pouvant se donner le sentiment.

Le troisième est Curé de la Terre du

Marquis ; c'eſt un homme tout extraordinaire. La ſimplicité & l'ignorance paroiſſent ſi grandes en lui, qu'en le voyant, on croit être avec l'excellent original qu'a peint l'aimable Auteur de *Ververt*, dans ſon Poëme de *la Chartreuſe*. Il faut que je retrace ici ce portrait; on ne ſe repréſenteroit pas bien, ſans cela, l'homme unique & charmant dont je vais parler.

. . . . . La bonhommie,
L'air loyal, l'eſprit non pointu,
Le patois, le ton ingénu,
Du Curé de la Seigneurie,
Qui, n'uſant point ſa belle vie
Sur des écrits laborieux,
Parle comme nos bons aïeux,
Et donneroit, je le parie,
L'Hiſtoire, les Héros, les Dieux
Et toute la Mythologie,
Pour un quartaut de Condrieux.

Tel eſt l'aimable Eccléſiaſtique que le ſort m'a fait connoître. On voudroit ſans ceſſe lui verſer le meilleur Bourgogne ou le meilleur Champagne, tant il eſt de bonne foi ſur le plaiſir que l'un & l'autre lui procurent. Cependant il boit avec grace & modération; il paroît

gourmand, & n'eſt que délicat. Comment repréſenter cet homme unique ſous des traits fixes? cela eſt impoſſible. Il a un viſage qui ſe décompoſe vingt fois par jour, & ſe met, pour ainſi dire, tantôt au ton de votre eſprit, tantôt au ton du ſien, tantôt enfin au ton de l'eſprit de tout le monde. Quel homme, ſi je l'ai bien peint! Ce n'eſt encore-là qu'une eſquiſſe. Cette ſimplicité, & une certaine ignorance dont on l'accuſe d'abord en le voyant, ſont des piéges ingénieux qu'il tend à la malice humaine, dont il aime à ſe jouer. Il s'attire, par cet air, des plaiſanteries bonnes ou mauvaiſes; & il y trouve également ſon compte: car les unes & les autres l'amuſent parfaitement. Il y répond après en avoir paru embarraſſé; il vous montre alors qu'il a autant d'eſprit que vous, ſi vous en avez en effet; & il a pardeſſus vous votre étonnement & votre confuſion qui l'amuſent & le flattent beaucoup. Ainſi, ces grimaces faciles, qui inondent & couvrent ſon viſage lorſqu'il lui plaît, cette laideur originale & volontaire, ne ſont pas même des jeux, des caprices de ſon imagination; on doit les regarder

comme des combinaisons, des moyens de plaisir, dont se sert un esprit fin & instruit, qui adore l'amusement, & qui sait que pour se le procurer, il faut vouloir & savoir amuser les autres.

Je m'étois apperçu que le Curé avoit de l'esprit, & se moquoit de nous & de tout le monde, par son air ignorant & imbécille. Je voulus avoir avec lui une conversation; & pour cela, je l'attirai dans le jardin de la maison. J'avouerai que j'eus de la peine à l'amener à cette conversation que je souhaitois; il sembloit qu'il craignît de se dépouiller d'un prestige qui le rendoit aimable, en le rendant original. Il fit même quelque chose d'assez plaisant; ce fut de courir de toutes ses forces, dès qu'il vit que je commençois à *l'entamer* dans le jardin. Je courus après lui, mais ce fut vainement. Je m'arrêtai pour rire de cette comédie, & j'allai m'asseoir sous un berceau. Le transfuge revint un moment après; &, en le voyant paroître, je lui adressai ces vers de Voltaire au charmant Evêque de Luçon :

Rendez-nous donc votre présence,
Galant Prieur de Frigolet,

Très-aimable & très-frivolet ;
Venez voir votre humble Valet
Dans le Palais de la Conſtance, &c.

Il fit un éclat de rire, en répondant à ces vers par ceux-ci de Chapelle & de Bachaumont :

Sous ce berceau qu'Amour exprès
Fit pour toucher une inhumaine,
L'un de nous deux un jour au frais,
Aſſis près de cette fontaine,
D'une main, qu'il portoit à peine,
Grava ces vers ſur un cyprès :

Dans ces beaux lieux dignes d'envie,
Hélas! que l'on ſeroit heureux,
Si, toujours aimé de Sylvie,
On pouvoit, toujours amoureux,
Avec elle paſſer la vie !

—Fort bien, Monſieur le Curé, fort bien, lui dis-je ; mais vous me trompiez : le cœur tendre & l'eſprit orné ? c'eſt une trahiſon que de m'avoir caché ces deux qualités-là —. Il éclata de rire une ſeconde fois ; & jamais je ne pus parvenir à lui faire prendre un air plus ſérieux. Il me dit les choſes les plus ſenſées, les plus ſpirituelles ; quelquefois même il differta

avec une profondeur d'esprit étonnante, mais toujours en riant & folâtrant. Je crus qu'en lui parlant de sa Cure & de son revenu qui étoit très-modique, je pourrois lui imprimer une certaine gravité; mais ce fut encore un stratagême perdu. Il me dit plaisamment qu'il n'avoit jamais un écu, & que néanmoins il ne sauroit comment commencer une plainte à la Providence.—Elle vous préviendra quelque jour, lui dis-je, & vous serez riche. — Je ne le souhaite pas, répondit-il : quand on est content de son sort, il n'y a plus rien à y ajouter; & l'ambition est alors imprudence & petitesse d'esprit. — Croyez-vous que la fortune puisse jamais nuire, repris-je? — Oui, Monsieur, elle nuit toujours, quand on s'est accoutumé à n'avoir pas de situation, & à en rire avec les autres. Mais vous voulez me faire raisonner, & moi je veux rire; je veux même ignorer que mon bonheur naisse de ma façon de penser, parce qu'alors je m'imposerois la loi de la conserver, & que je la perdrois par-là peut-être. Le vrai bonheur est celui qui se trouve tout fait, sans qu'on y contribue par aucune réflexion —.

Ce furent-là les dernières paroles *pensées* que je pus lui arracher; & il me menaça de me *planter - là tout net*, si je ne rentrois avec lui dans l'appartement. —Je vous suis, lui dis-je, & je vous promets de ne pas vous importuner. Mais répondez, de grace, à cette dernière question : Qu'est-ce que c'est que le Marquis, & pourquoi êtes-vous ici avec lui & le Chevalier? —1°. répondit-il, en reprenant, sans contrainte, son visage très-original, le Marquis est un homme à qui le pouls ne bat plus.—Comment! m'écriai je en riant, il va mourir? —Il va mourir, ou il est mort, répondit-il, c'est la même chose; il ne sent plus rien; il étoit trop heureux, & les femmes l'ont trop aimé. 2°. Nous sommes ici, parce que nous voyageons, & nous voyageons pour chercher le plaisir. —J'ai bien peur, lui dis-je, que vous n'ayiez le sort de *Jean qui s'en alla comme il étoit venu*.—J'en ai peur aussi, répondit-il: mais je ne renonce pas à mon espérance. J'ai remarqué que le Marquis sourioit, de bonne foi, à mes bêtises; & puisque quelque chose peut encore le faire rire, moi qui ris de tout, & m'en trouve si bien, j'espère qu'il y a encore

des plaisirs pour lui.—Puisse-t-il en trouver mille pour récompenser votre charité, lui dis-je; car je juge qu'il en entre beaucoup dans tout ce que vous faites ici. Si, devant les sots, vous pouvez être un bouffon, devant Dieu vous êtes un Martyr; & la Providence est intéressée à faire un miracle, pour rendre sensible votre vertu, que tout le monde n'est pas en état de soupçonner—. Sa réponse, à laquelle je ne m'attendois pas, peint tout-à-la-fois son esprit & son cœur. — La Providence me doit moins que vous ne pensez, me dit-il, en me serrant la main, & en prenant un air sérieux; la plus douce récompense de la charité est dans le plaisir de développer son caractère lorsqu'il est bon—.

J'allois continuer, lorsqu'un Domestique de la maison vint m'avertir qu'un homme noir, d'assez mauvaise mine, demandoit à me parler. Je quittai mon Curé, sans pressentir ce qui m'alloit arriver. C'étoit un Huissier qui me demandoit. Il me présenta respectueusement une assignation dont me gratifioit le Procureur bénévole que j'avois été obligé de maltraiter dans le carrosse. On juge que ce cartel insolent ne me fit pas trem-

bler: mais on juge auſſi que je me privai du plaiſir de ſouper avec le Curé, pour accommoder promptement cette mauvaiſe affaire; & l'on conviendra qu'un Procureur qui fait payer argent comptant le plaiſir commun de lui dire des injures qu'il s'eſt attirées, eſt un coquin bien ruſé, & un uſurier bien barbare.

TABLE

DU 1er. VOLUME DE JUILLET.

MAHOMET-LE-GAUCHER, Roi de Grenade, page 3
Hiſtoire de Démétrius, Czar de Moſcovie, 51
Les deux Extrêmes, 117
Les Boſquets, 141

Table du 2e. Volume de Juillet.

Le Chevalier Bernard, page 3
Athénaïſe de Cléry, 41
Anecdotes du ſeizième Siècle, *ou* Intrigues de Cour politiques & galantes, 82
La Rencontre ſingulière, 187

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le 2e Volume du mois de Juillet de *La Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 30 Juin 1782.

DE-SANCY.

De l'Imprim. de DEMONVILLE, rue Christine.

209723 LF.C.
B582u
Author
Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.113-114.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU